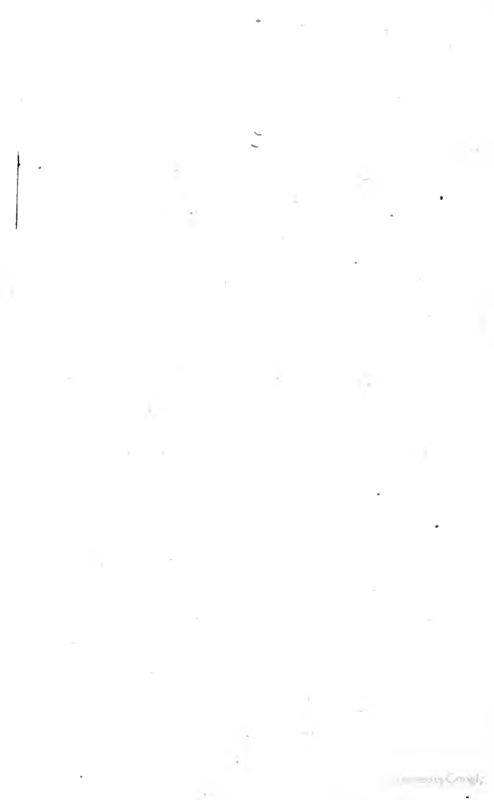



FONDO PIZZOFALCONE
NAZIONALE
B. Prov.
VIII
23
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI
LIOTECA PROVINCIALE
Palchetto
Num.° d' ordine



ŒUVRES

POSTHUMES

DE THOMAS.

AVIS IMPORTANT.

En ma qualité d'acquéreur de la propriété des manuscrits des *Œuvres posthumes de Thomas*, qui m'a été vendue par ses héritiers, je mets la présente édition sous la sauve-garde des lois; et je déclare que je poursuivrai les contrefacteurs suivant toute la rigueur des lois. Comme j'ai déposé à la Bibliothèque nationale les exemplaires prescrits, j'exercerai tous mes droits, non-seulement contre les contrefacteurs, mais encore contre les débitans et les distributeurs, et je promets la moitié de l'amende qui sera prononcée, à celui qui me fera connoître un contrefacteur.

N. L. M. DESESSARTS,
propriétaire et éditeur.

ŒUVRES

POSTHUMES

DE THOMAS,

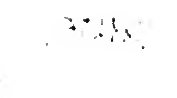
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE;

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez DESESSARTS, Éditeur et Libraire, rue du Théâtre-Français, n°. 9, au coin de la place.

An X (1802).



A JEAN-FRANÇOIS

DUCIS,

MEMBRE DE L'INSTITUT NATIONAL,

AMI DE THOMAS.

Vous m'avez permis de mettre votre nom à la tête des *OEuvres posthumes de Thomas*. Sous quels auspices plus favorables pourrois-je les faire paroître, que sous ceux de l'amitié ? combien celle qu'il eut pour vous fut tendre et profonde ! comme elle s'exprime dans les lettres qu'il vous écrivit ! Quel homme fut jamais plus digne d'avoir des amis ? il fut le vôtre jusqu'à sa mort, vous fûtes le sien jusqu'à son dernier soupir ; c'est vous qui l'avez recueilli. C'est vous qui, dans des jours de destruction, avez racheté le marbre funéraire qui indiquoit la place de sa cendre dans la modeste église du village d'Oullins,

près de Lyon, et conservoit l'épitaphe où vous rappeliez ses talens et ses vertus.

Cependant ce marbre sacré a été enlevé, quoiqu'il fût à-la-fois la propriété de votre ami et la vôtre. Puisse bientôt la justice du Gouvernement faire rendre à vos vœux et à ceux du voyageur ami des vertus et du génie, un monument qui lui apprenne où il doit porter les hommages de sa douleur et de son admiration pour l'écrivain illustre dont la belle ame peignit si bien celle de Marc-Aurèle !

Agréez, je vous prie, le juste tribut de tous les sentimens que vous inspirez à ceux qui ont le bonheur de vous connoître.

N. L. M. DESESSARTS,

Editeur.

ÉPITAPHE DE THOMAS.

AU DIEU CRÉATEUR ET RÉDEMPTEUR.

CI GIT LÉONARD-ANTOINE THOMAS, L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE, ASSOCIÉ DE CELLE DE LYON; NÉ A CLERMONT, EN AUVERGNE, LE 1er. OCTOBRE 1732, MORT DANS LE CHATEAU D'OULLINS, LE 17 SEPTEMBRE 1785.

IL EUT DES MOEURS EXEMPLAIRES,
UN GÉNIE ÉLEVÉ,
TOUS LES GENRES D'ESPRIT :
GRAND ORATEUR, GRAND POÈTE,
BON, MODESTE, SIMPLE ET DOUX,
SÉVÈRE A LUI SEUL;
IL NE CONNUT DE PASSIONS
QUE CELLES DU BIEN, DE L'ÉTUDE ET DE L'AMITIÉ;
HOMME RARE PAR SES TALENS,
EXCELLENT PAR SES VERTUS.
IL COURONNA SA VIE LABORIEUSE ET PURE
PAR UNE MORT ÉDIFIANTE ET CHRÉTIENNE.
C'EST ICI QU'IL ATTEND LA VÉRITABLE IMMORTALITÉ.

SES ÉCRITS ET LES LARMES DE TOUS CEUX QUI L'ONT CONNU HONORENT ASSEZ SA MÉMOIRE;

MAIS M. ANTOINE DE MALVIN DE MONTAZET, ARCHEVÊQUE DE LYON, SON AMI ET SON CONFRÈRE A L'ACADÉMIE FRANÇOISE, APRÈS LUI AVOIR PROCURÉ DANS SA MALADIE TOUS LES SECOURS DE L'AMITIÉ ET DE LA RELIGION, A VOULU LUI ÉRIGER CE FOIBLE MONUMENT DE SON ESTIME ET DE SES REGRETS.

N. B. Il a été commis une erreur de date dans la Notice qui se trouve au commencement du premier volume des *Œuvres complètes de Thomas.* On y a dit qu'il étoit né en 1735, tandis que la véritable date de sa naissance est du 1er. octobre 1732. On s'empresse de rectifier ici cette erreur.

NÉCROLOGIE.

NÉCROLOGIE.

Article tiré des AFFICHES DE LYON, *du 21 septembre* 1785.

« LA république des lettres vient de faire une perte irréparable dans la personne de M. Thomas, de l'Académie françoise et de celle de Lyon, décédé le samedi 17 de ce mois, à trois heures du matin, dans le château d'Oullins, où M. l'archevêque (M. de Montazet) l'avoit fait transporter dès le commencement de sa maladie. C'est-là que M. Thomas a reçu, sous les yeux du respectable prélat, tous les secours nécessaires à sa situation. M. l'archevêque, non moins occupé des intérêts éternels de son illustre confrère, que du soin de lui rendre la santé, a voulu l'avertir lui-même du danger qui le menaçoit; il l'a exhorté avec le langage de l'amitié attendrie, et avec l'éloquence qu'inspire la religion, à chercher sa consolation et son appui dans les sacremens de l'église. M. Thomas s'y est disposé avec une résignation parfaite, et il les a reçus dans des sentimens de foi et de piété qui ont édifié tous les témoins de sa maladie et de sa mort.

» Mademoiselle sa sœur, M. Ducis, de l'Académie françoise et de celle de Lyon, et M. de la Saudraye,

ancien conseiller au conseil supérieur du Cap-François, ses amis, ont fait célébrer dans l'église de la paroisse d'Oullins, un service solennel pour le repos de l'ame de M. Thomas, le mardi 20 septembre 1785. L'Académie de Lyon y a assisté en corps, avec les personnes les plus distinguées et les plus notables qui y avoient été invitées».

NOTICE

Sur les premières années de la jeunesse de Thomas, et sur ses travaux littéraires pendant qu'il a été membre de l'Université de Paris.

THOMAS eut deux frères qui étudièrent avant lui dans l'université de Paris.

Joseph Thomas, l'aîné des trois, qui se destinoit à l'état ecclésiastique, mourut à vingt-deux ans, à la fin de 1741. Il est auteur d'une pièce de théâtre, intitulée : *le Plaisir*, qui fut représentée avec succès en 1740.

Le second, nommé Jean, fit ses études au collége de Lizieux. Il y étoit encore en avril 1748, temps où il donna au public une ode latine sur le départ des armées. Il a fait paroître depuis plusieurs autres pièces de vers latins très-estimées de ceux qui cultivent cette langue. Sa poësie est pleine de force et de noblesse. Il mourut vers le 10 mai 1755. Il étoit alors professeur de sixième au collége de Beauvais.

Avec beaucoup d'esprit et même de génie, il avoit une simplicité d'enfant. Il vivoit dans une grande retraite, ne voyant qu'un petit nombre d'amis, dont il étoit tendrement aimé.

Antoine Thomas, le dernier des trois frères, se signala par des succès brillans dans toutes ses classes. Il étoit en seconde au collége Duplessis, en 1747, lors de l'établissement des prix généraux de l'université.

Il n'y avoit alors que trois compositions pour la classe de seconde; Antoine Thomas y remporta deux prix et un accessit.

Il passa ensuite au collége de Lisieux, et y fit deux années de rhétorique en 1748 et 1749. Dans la première il obtint quatre prix, dont deux premiers et deux seconds. Il avoit pour rival l'abbé de Beauvais, depuis évêque de Sénez, qui en obtint trois, et qui même remporta sur lui le premier prix de discours françois.

La seconde année, il eut les trois premiers prix de discours latin, de discours françois, et de vers dans l'ordre des vétérans.

Thomas commença sa philosophie en octobre 1749, au collége de Lizieux; mais six mois après il passa avec son frère au collége de Beauvais. Lorsqu'il eut fini ses classes, au mois d'août 1751, ses parens l'engagèrent à prendre le parti du barreau. Il étudia en droit, et travailla quelque temps chez un procureur au Châtelet.

Il paroît qu'il s'étoit retiré dans sa patrie, vers le temps de la mort de son frère, arrivée, comme on a dit, en mai 1755. Sa mère le destinoit à la profession d'avocat; mais une chaire qui vint à vacquer au collége de Beauvais, empêcha l'exécution de ce

projet : elle fut proposée à Thomas qui embrassa avec plaisir un parti qui le ramenoit dans la carrière des lettres. Il commença à professer la sixième au mois d'octobre 1755 ; il fut ensuite professeur de quatrième, et enfin de troisième. Lorsqu'il entra dans l'université, cette compagnie faisoit des démarches auprès de M. de Séchelles, contrôleur-général des finances, pour obtenir l'exécution du traité fait en 1719, pour les postes et messageries qui lui appartenoient, ou du moins une augmentation sur le produit du vingt-huitième des postes qui lui étoit dû. Thomas fit dans cette occasion une très-belle ode, que l'université présenta à M. de Séchelles. On étoit en guerre ; les circonstances ne permirent pas d'accorder à l'université tout ce qui lui etoit dû, mais elle obtint une augmentation considérable.

Thomas, au milieu des occupations que sa classe lui donnoit, fit le *Poëme de Jumonville* et plusieurs autres ouvrages en vers, les *Eloges du Maréchal de Saxe, de d'Aguesseau et de Duguay-Trouin.* Il forma le plan détaillé de son *Poëme du Czar,* et en fit même un grand nombre de vers. Pour travailler à tous ces ouvrages avec plus de tranquillité, il choisit une retraite à la campagne ; et comme l'état de sa fortune ne lui permettoit pas d'avoir seul une maison, il proposa à M. Maltor d'en prendre une à frais communs. Ils louèrent, au village de Gentilly, une maison très-solitaire, où il jouissoit d'une paix profonde.

Malgré cette précaution, tant de travail l'épuisoit ;

il sentit que l'emploi de professeur étoit trop pénible pour lui, il le quitta à la fin d'octobre 1761. M. le duc de Praslin, alors ministre, le fit son secrétaire, et bientôt après il lui donna la place d'interprête des Suisses.

Sa manière de travailler étoit très-fatigante; l'agitation de son esprit se communiquoit à tous les muscles de son corps; il se levoit brusquement et se promenoit à grands pas.

Il lui étoit difficile de lire un ouvrage sans se passionner pour les beautés qu'il y trouvoit. Dans ses classes, il lisoit et relisoit Virgile avec une ardeur incroyable.

Son amour pour Virgile ne l'empêchoit pas de goûter Lucain : il avoit cela de commun avec le grand Corneille.

On ne parle point ici de son caractère : il étoit tel alors qu'on l'a connu dans la suite de sa vie, bon, sensible, généreux, ne connoissant point la haine ni l'envie, et pardonnant aisément celle qui l'attaquoit.

PLAN

DU POEME

SUR LE CZAR PIERRE Ier. (1)

Les premiers chants du poëme sur le czar Pierre contiennent l'histoire de ses voyages. Ce prince ayant formé le projet de civiliser son peuple, veut commencer par s'éclairer lui-même. Il parcourt l'Europe pour y recueillir les arts et toutes les sciences qui contribuent à la grandeur des états. Dans le premier chant, le héros du poëme est en Allemagne. Le second est son voyage en Hollande, où il apprend sur les chantiers la construction des vaisseaux; le troisième, son voyage en Angleterre; le quatrième, dont je vais avoir l'honneur de vous lire quelques morceaux, Messieurs, est son voyage en France. L'auteur

(1) Ce plan a été tracé par Thomas, pour servir d'introduction à une lecture qu'il fit à l'Académie de Lyon, de quelques fragmens de son poëme.



a cru que, comme poëte, il pouvoit ne pas s'asservir entièrement à l'exactitude de l'historien; c'est pourquoi, au lieu de faire venir le czar en France, sous le régent, il l'a amené sur la fin du règne de Louis XIV. Il a cru que la situation de la France étoit alors plus intéressante à peindre; que Louis XIV seroit plus digne de donner des leçons au czar; qu'un grand roi vieilli sur le trône, accablé d'années, de malheurs et de gloire, et instruisant le monarque du nord, pouvoit faire naître de plus grandes idées, et par conséquent plus digne du poëme épique. L'auteur a peint le caractère de Louis XIV tel qu'il étoit dans les dernières années de sa vie, instruit par ses malheurs, et tel qu'il s'est dépeint lui-même dans les dernières paroles qu'il prononça en mourant.

LE CZAR PIERRE Ier.,

POËME.

CHANT DE LA HOLLANDE.

Sur les bords de l'Amstel s'élève une cité,
Le temple du Commerce et de la Liberté,
Où, d'un peuple opulent, l'économie austère,
De l'or du monde entier, semble dépositaire:
Pour d'utiles travaux, dédaigne les grandeurs,
Et parmi les trésors, a conservé des mœurs.
Pierre y porte ses pas; par tout sur son passage,
De l'heureuse abondance, il aperçoit l'image.
Mais nulle part les blés n'y dorent les sillons;
D'innombrables troupeaux ont couvert ces vallons.
La génisse erre en paix dans de gras pâturages:
Le taureau mugissant bondit sur ces rivages;
Le lait, en écumant, y coule à longs ruisseaux;
Les champs sont divisés par de nombreux canaux,
Qui, portant la fraîcheur sur leur rive féconde,
Promènent lentement les trésors de leur onde.
L'orme et le peuplier, qui croissent sans efforts,
De leurs rameaux penchés, embellissent ces bords.

L'azur tremblant des flots répète leur verdure.
Par tout un art modeste a paré la nature.
Le voyageur charmé laisse de toutes parts
Errer autour de lui ses tranquilles regards;
Balancé mollement sur les barques flottantes,
Il fend, d'un cours heureux, ces campagnes riantes.

« Quelle est, dit le héros en contemplant ces lieux,
» Quelle est cette nature étrangère à mes yeux?
» Ces champs entrecoupés par des fleuves dociles,
» Et ces fleuves errans dans l'enceinte des villes,
» Ce mélange inconnu de la terre et des eaux?
» A l'humide élément creusant des lits nouveaux,
» Ici l'homme à ses lois a-t-il asservi l'onde?
» Ou dans ses plans divers la nature féconde,
» De l'art industrieux prévenant tous les soins,
» Fit-elle un nouveau sol pour de nouveaux besoins »?

Le Fort lui répondit : « Prince, sur ce rivage,
» Tout appartient à l'homme, et tout est son ouvrage.
» Dans tes états, peut-être, ou dans ceux du croissant,
» Ce pays ne seroit qu'un limon croupissant,
» Une plage stérile, inculte, inhabitée,
» Désert contagieux où la terre infectée
» N'offriroit que l'insecte errant sur des roseaux.
» Tu vois ce que peut l'homme et ses hardis travaux;
» D'un marécage immense, il fait des champs fertiles,
» Sur le limon flottant, il affermit des villes;
» Et les fleuves domptés, lui prêtant leur secours,
» Apprennent sous sa main à diriger leurs cours.

» Ici l'Escaut, la Meuse est soumise au Batave ;
» Ici le Rhin superbe obéit en esclave;
» Ainsi ce peuple actif voit son sol affermi,
» Et fait à sa grandeur servir son ennemi;
» Il l'enchaîne, il lui livre une éternelle guerre.
» Ailleurs, sur l'océan, il a conquis sa terre;
» Il sait la conserver. Tu verras ces remparts,
» Des bords de la Hollande, antiques boulevards.
» Ces amas de rochers, de forêts et de sables,
» De joncs entrelacés, à l'onde impénétrables,
» Monumens qui, de l'homme, attestent la grandeur.
» Là, d'un peuple attentif, la vigilante ardeur
» Réparant, visitant ces immenses ouvrages,
» Sans cesse, à l'océan, dispute ses rivages.
» O terreur ! dans des lieux par des digues enclos,
» Le terrain, quelquefois, est plus bas que les flots.
» Le voyageur troublé voit la mer sur sa tête ;
» Mais la mer, en grondant, roule, écume et s'arrête ».

« Trop heureux Hollandois, s'écria le héros,
» Les élémens vaincus cèdent à tes travaux.
» Tes mains ont façonné ton informe héritage,
» T'ont fait une patrie ; et les lieux où l'orage
» Rouloit le noir limon et les flots écumans,
» De tes nobles cités portent les fondemens.
» Ici l'homme a créé jusqu'à l'air qu'il respire ».
Il dit, et médita sur son sauvage empire.

Déja Leyde et Harlem lui montrent leurs remparts ;
Leyde, séjour fameux des talens et des arts ;

Là préside Boërhave, et l'Europe l'écoute.
Harlem qui vit les mers, se frayant une route,
Creuser un vaste lit dans ses champs usurpés.
Par l'océan encor ses champs sont occupés :
L'habitant attendri voit ses barques légères
Voguer sur les tombeaux où reposoient ses pères.

Le Czar poursuit sa route, et son œil incertain
A démêlé des tours dans un azur lointain.
Bientôt à ses regards, Amsterdam se déploie;
De ces murs renommés, il approche avec joie.
Il entre. Les chemins tracés en longs canaux,
Les citoyens en foule habitant sur les eaux,
Les barques, les maisons, les voiles ondoyantes,
Des arbres élevés, les cimes verdoyantes,
Les tours et les palais, tout présente à-la-fois
Le spectacle des mers, des cités et des bois;
On voit dans cette enceinte errer un peuple immense;
Par tout l'activité, les soins, la vigilance;
Sur sa rame courbé, l'un fend le sein des eaux,
L'autre, d'un bras nerveux, soulève les fardeaux
Que porta l'océan, des bords de l'hémisphère.
Ceux-là viennent chercher, d'une rive étrangère,
Les tissus de la Perse, et ces fruits précieux,
Trésors d'un sol ardent, mûris sous d'autres cieux.
On voit parmi les flots de ce peuple innombrable,
Le commerce aux cent bras, actif, infatigable,
Sans cesse parcourant cette vaste cité.
La richesse, à sa voix, naît de la liberté.
On le voit observer l'Asie et l'Amérique,

Joindre, à l'or du Brésil, les métaux du Mexique;
Sa main, par cent canaux qu'il tient sans cesse ouverts,
Les verse dans l'Europe, à trente états divers,
Et les fait refluer, par un nouvel échange,
Des bords européens, vers les rives du Gange.
Tout se mêle, s'unit : par ses travaux constans,
Il rapproche les lieux, les peuples et les temps,
Pour les climats glacés, rend les Indes fécondes,
Et de sa chaîne d'or, embrasse les deux mondes.
Vers l'endroit de la mer où le flot vagabond
S'enfonce et se resserre en un golfe profond,
Et par ses longs replis forme le Zuyderzée,
Là, par les mains du temps; une enceinte creusée,
A l'heureux matelot, présente un vaste port.
Jadis quelques pêcheurs dispersés sur ce bord,
Y couronnoient de joncs leur cabane sauvage.
Le père à ses enfans, laissoit pour héritage
Ses filets suspendus sur des rochers déserts.
Ces lieux sont aujourd'hui peuplés par l'univers.

Le héros est frappé d'une pompe imprévue;
Jamais rien de si grand ne s'offrit à sa vue :
C'étoient mille vaisseaux qu'un immense bassin
Présentoit à-la-fois rassemblés dans son sein,
Et qui des mers au loin ombrageoient la surface.
L'œil étonné ne voit, dans un profond espace,
Qu'une ville flottante et des forêts de mâts.
Quelques-uns revenoient des plus lointains climats;
Ils avoient parcouru les bords du nouveau monde,
Cherché le diamant aux rives de Golconde,

Visité le Bengale, erré près du Niger,
Vu bouillonner les flots sous les feux du Cancer,
Et dans un doux repos, après de longs orages,
De leur patrie enfin embrassoient les rivages;
Le nocher s'acquittoit de ses vœux solennels,
Et saluoit le sol et les toits paternels.

Le Czar à cet aspect tréssaillit et s'enflamme.
Déjà mille desseins ont passé dans son ame;
Par tout, à ses côtés, son empire est présent;
Il dévore des yeux ce spectacle imposant,
Cette pompe des mers, ces vaisseaux, ces pilotes,
Cet océan courbé sous de nombreuses flottes;
Il ne voit plus un port; Amsterdam agrandi
Présente à ses regards le nord et le midi.

Le soleil achevoit sa tranquille carrière;
De son disque abaissé l'éclatante lumière,
Sur la cime des mâts, doroit les pavillons,
De l'océan rougi coloroit les sillons,
Et peignoit à-la-fois les mers et les nuages.
Le Czar, parmi des mâts, des ancres, des cordages,
Aperçoit un vieillard, sur le rivage assis.
Il s'informe, il apprend par des nombreux récits
Que son bras sur les mers long-temps fut redoutable.
Le support d'un canon, renversé sur le sable,
Soutenoit ce guerrier affoibli par les ans:
Les derniers feux du jour frappoient ses cheveux blancs,
Et leur douce lumière, éclairant son visage,
Sembloit les ranimer sous les rides de l'âge:

Ses regards, cependant, pleins de sérénité,
Erroient tranquillement sur ce port agité.
Pierre, en l'interrompant, ne se fait point connoître;
Ignoré dans ces murs, il se plaisoit à l'être;
Tous deux ils se parloient sans étude et sans art.
« Etranger, lui disoit cet auguste vieillard,
» Un charme involontaire arrête ici ma vue :
» Ces rives, cette mer que j'ai long-temps connue,
» Tous ces grands mouvemens intéressent mon cœur,
» Et de mes sens glacés raniment la langueur.
» J'aime à voir ces vaisseaux, soutiens de ma patrie.
» Ailleurs règne des arts la brillante industrie;
» On voit des mines d'or, on voit des champs féconds.
» Le ciel à nos climats refusa les moissons,
» Et l'or n'y germe point dans le sein des montagnes :
» Nos arts sont nos vaisseaux; les mers sont nos campagnes,
» Nos mines, nos guérets, nos blés sont dans nos ports,
» Notre indigence même a créé nos trésors ».

Tout-à-coup il parut oublier sa vieillesse;
Son œil étincela du feu de la jeunesse;
Ses deux bras affoiblis s'étendoient vers les mers,
Et d'un accent plus fort sa voix frappa les airs.
« O, navigation! ame de la Hollande,
» C'est par toi qu'en cent lieux le Batave commande,
» C'est par toi qu'il est riche, industrieux, puissant;
» Il te doit sa grandeur. Si ma tête, en naissant,
» Sous le joug espagnol n'a point été flétrie,
» Si je puis m'applaudir d'avoir une patrie,
» C'est un de tes bienfaits. Par toi devenus grands,

» Mes aïeux de ces bords, ont chassé les tyrans;
» Ont épuré ce jour, cet air que je respire.
» Par toi, de l'Angleterre, ils ont bravé l'empire,
» Au Portugais vaincu, disputé ses trésors,
» Et, de l'ardent tropique, assujetti les bords.
» Là, j'ai vu trente états fondés par le Batave;
» Dans un autre Amsterdam, j'ai vu l'Asie esclave
» Adorer nos drapeaux et respecter nos lois,
» Et de simples marchands commander à des rois.
» Oh! si ma force encor secondoit mon courage,
» Comme au temps où Louis désola ce rivage,
» Et crut, sous son orgueil, nous contraindre à fléchir!
» Pour la septième fois, je venois de franchir
» Les mers qui, du Texel, s'étendent au Bengale;
» Je vis à mon retour une ligue fatale,
» Nos remparts menacés, nos bataillons surpris,
» Et ce roi qui marchoit à travers nos débris,
» Ivre de sa grandeur et de sa renommée,
» Traîner, en conquérant, les pompes d'une armée.
» Nos citoyens troublés fuyoient de toutes parts.
» Je leur dis : — Citoyens, nos mers sont nos remparts.
» Contre ce fier Louis et ses puissantes ligues,
» Appelons l'océan, osons percer nos digues.
» Que l'océan nous prête un asile nouveau;
» S'il n'est notre vengeur, qu'il soit notre tombeau. —
» Je dis, et l'on me crut. La liberté plus fière,
» De nos champs inondés, leva sa tête altière.
» Le vainqueur à son tour fut vaincu sur les mers,
» Et remporta chez lui l'esclavage et les fers.
» Ainsi, dans tous les temps, source de notre gloire,

» La

» La mer devint, pour nous, le champ de la victoire.
» Sur ce même élément, j'ai servi soixante ans,
» Je servirois encor, si les glaces du temps
» N'avoient appesanti ce corps foible et débile.
» Mon bras, à mon pays, ne peut plus être utile;
» Mais sa gloire, du moins, vit dans mon souvenir;
» Des triomphes passés, j'aime à m'entretenir.
» Je ne vous verrai plus, heureux climats de l'Inde,
» Riche Batavia, Mosambique et Mélinde,
» Et toi, Cap fortuné, qui dans tes ports ouverts,
» M'accueillis si souvent, au bout de l'univers.
» Mais, pour charmer l'ennui de ma vieillesse oisive,
» Souvent je viens encore errer sur cette rive :
» J'y viens voir ces vaisseaux, ces mers qui m'ont porté,
» Empire où ma jeunesse a long-temps habité ».

Il dit : Pierre admira son généreux courage.
« Héros en cheveux blancs, accepte mon hommage,
» Pour toi, pour ton pays, pour ce peuple vainqueur.
» Ton noble enthousiasme a passé dans mon cœur;
» Oui, je préférerois ta gloire au rang suprême.
» Souviens-toi du discours, que dans ce moment même,
» A l'aspect de ces mers, de ces mille vaisseaux,
» De cet astre qui fuit et s'éteint sur les eaux,
» A mon oreille, ici, tu viens de faire entendre.
» Un jour viendra peut-être, où tu pourras apprendre
» Si je veux, sur les mers, imiter tes exploits.
» Magnanime vieillard, tu verras que ta voix
» N'a pas frappé, du moins, une oreille insensible.

» A qui veut tout pouvoir, si tout devient possible;
» Un empire, bientôt, te devra sa splendeur ».

Il dit; et le vieillard, frappé de sa grandeur,
Avec étonnement, l'observe, l'envisage,
Le mesure, et, des yeux, le suit sur le rivage.
Il ignore le nom, le rang et le destin
De ce fier étranger qui parle en souverain.
A peine le soleil, ramené par les heures,
Eut entr'ouvert, du jour, les brillantes demeures,
Pierre vole à Sardam. C'est-là qu'un peuple entier,
De ses travaux nombreux, couvre un vaste chantier.
Là, ces forêts du nord, ces pins de la Norvège,
Enfans de ces climats qu'un long hiver assiége,
Pour chercher, sur la mer, des orages nouveaux,
Sous de savantes mains, se courbent en vaisseaux.
Un art industrieux préside à leur structure;
Sous les lois du compas, leur fière architecture
S'élève avec lenteur, croît avec majesté;
D'autres foulent déjà l'océan irrité.
Dans de noirs arsenaux que la flamme environne
Le fer, à longs torrens, coule, écume, bouillonne.
L'enclume retentit. Un immense lévier
S'allonge et se recourbe en deux branches d'acier,
Dont la dent immobile, au fort de la tempête,
Quand déjà le nocher voit la mort sur sa tête,
De son énorme poids, luttant contre les eaux,
Mord le sable des mers et fixe les vaisseaux.
Ici du sapin vert, la branche résineuse
Distille, à flots épais, une gomme onctueuse.

Amolli par les eaux, par la pierre écrasé,
Sous des ongles de fer, le chanvre est divisé;
Son duvet s'arrondit sur le fuseau mobile,
Se transforme en tissu sous la navette agile;
Bientôt, renfermant l'air dans ses replis mouvans,
Il flotte, et les vaisseaux ont les ailes des vents.
La tige du sapin, que le temps a durcie,
Se divise, en criant, sous la dent de la scie.
O, prodige! Le vent, par des ressorts nouveaux,
Esclave industrieux, préside à ces travaux.
Il a broyé le grain, il façonne le chêne,
Il écrase, à grand bruit, la plante américaine,
Dont la poussière active éveille la langueur;
De l'olive, à longs flots, exprime la liqueur,
Fait, des débris du lin, la feuille transparente,
Où l'art écrit les sons, et peint la voix errante.
Ainsi l'homme, à son joug, asservit l'univers;
Aux élémens captifs, l'homme a donné des fers.
Il ajoute, à ses bras, leur force réunie;
Puissant par son courage, et grand par son génie,
Armé des élémens, des arts environné,
Il marche, en conquérant, sur ce globe étonné.

Pierre admire ces arts, ces brillantes merveilles;
Trésors du genre humain et fruits de tant de veilles;
Tout excite et nourrit sa dévorante ardeur.
Il veut, de leurs secrets, percer la profondeur;
En un instant il voit, il observe, il s'éclaire;
Tels ces coursiers divins, célébrés par Homère,
En trois pas ont franchi l'air, la terre et les mers;
Leur dernier bond s'arrête où finit l'univers.

La nuit se précipite; un voile épais et sombre,
Sur les murs de Sardam, a déployé son ombre.
Le calme, par degrés, succède aux mouvemens;
Les habitans de l'air, l'homme, les élémens,
Tout s'endort. Pierre seul veille dans le silence.
Son cœur, impatient, vers l'avenir s'élance :
Sur lui, sur ses sujets, il porte ses regards.
La marine, les lois, le commerce, les arts,
Les pompes de l'Europe, à ses yeux retracées,
Le tourment du génie, et ces vastes pensées,
Dont le poids, en secret, fatigue les héros,
Ont, à son ame ardente, interdit le repos.
Par cent projets divers, son ame est suspendue :
Il se peint son empire et sa vaste étendue,
La mer, qui l'entourant de ses humides bras,
Se presse, à longs replis, autour de ses états,
Et semble lui livrer l'un et l'autre hémisphère.
Tel qu'un homme, au sommet d'un rocher solitaire,
Suit le cours des ruisseaux qui baignent un vallon,
Tel, de ses grands états, contemplant l'horizon,
Il embrasse, à-la-fois, le golfe de Finlande,
Et la fière Baltique, où la Suède commande,
Et la mer d'Astracan, et la mer d'Archangel,
Et l'Euxin orageux, porte de l'Archipel,
Et l'Océan du nord, d'où son heureuse audace
Peut s'ouvrir un chemin dans des rochers de glace;
Son œil s'égare au loin, et s'étend sur ces mers;
Leurs flots inhabités sont d'immenses déserts.

Pendant qu'il méditoit, du milieu d'une nue,
Soudain il crut entendre une voix inconnue :

Soit que ce fût la voix du Dieu qui le conduit,
Soit que dans le silence et l'ombre de la nuit,
L'ame, d'un grand dessein, toute entière occupée,
Et d'un vaste destin, profondément frappée,
A des illusions, abandonne ses sens,
Et pense, d'un dieu même, entendre les accens,
Quand sa propre grandeur est le dieu qui l'inspire.
Pierre entendit ces mots : « La mer ceint ton empire ;
» L'océan, les métaux, les forêts sont à toi ;
» Joins l'ouvrage de l'homme ! achève ! deviens roi.
» Touche, par tes vaisseaux, la Hollande et la Perse,
» Du midi dans le nord, appelle le commerce,
» Embrasse l'univers ». Au son de cette voix,
Le héros tressaillit : « O, Dieu, qui que tu sois,
» Dieu, génie immortel, j'obéis ; sois mon guide,
» Invisible à mes yeux, à mes destins préside.
» Tu parles, je te suis ». Il dit, et dans son sein,
Sa grande ame aussitôt fait naître un grand dessein.

L'aurore se levoit : le Fort le voit paroître,
Non plus avec l'éclat d'un despote et d'un maître ;
Ce n'est plus le héros, vainqueur de l'Ottoman :
Il cherchoit un monarque, il voit un artisan ;
Mais, sous les plis grossiers de cet habit rustique,
Sa démarche, son air, sa fierté despotique,
Et les muscles nerveux de son corps demi-nu
Lui montrent le héros qu'il avoit méconnu.
Ses yeux sembloient briller d'une flamme nouvelle,
Et, dans sa main robuste, une hache étincelle.
« Que vois-je, dit le Fort, et quel est ton dessein »?

— « Celui qu'un dieu lui-même a versé dans mon sein ;
» Celui de conquérir les mers de mon empire,
» De fonder, sur les mers, la grandeur où j'aspire,
» De transformer un jour mes forêts en vaisseaux,
» De façonner ma main à ces nobles travaux :
» Je veux être artisan, pour devenir monarque.
» Quelle main, dans mes ports, sait construire une barque?
» Me faudra-t-il subir la honte et le danger
» D'implorer, tous les jours, le bras de l'étranger,
» Acheter à prix d'or sa vénale industrie,
» Et, même en la servant, avilir ma patrie ?
» Non, pour former des bras prêts à me seconder,
» Je dois, sur ces chantiers, apprendre à commander.
» Il me faut tout créer, jusqu'aux artisans même :
» Les arts sont l'instrument de la grandeur suprême.
» Mais tu connois mon peuple, et son fier préjugé ;
» Son orgueil, par les arts, se croiroit outragé :
» Opposons mon exemple à tant de barbarie.
» Je veux que ce respect et cette idolâtrie
» Que le Russe tremblant a pour ses souverains,
» Me serve à corriger ses superbes dédains ;
» Eclairons les mortels par leur propre foiblesse ;
» Aux arts, flétris par eux, imprimons la noblesse.
» La hache et le compas, par mes mains honorés,
» Aux yeux de mes sujets, vont devenir sacrés.
» D'un tel abaissement, que l'Europe me blâme,
» Les préjugés d'orgueil n'entrent point dans mon ame ;
» Je les laisse à ces rois ivres de leur splendeur,
» Enchaînés, par foiblesse, à leur propre grandeur,
» Pour qui l'art de régner n'est que cet art vulgaire

» D'étaler, d'une cour, la pompe héréditaire,
» Fantômes adorés qui, placés sous un dais,
» Représentent un roi, mais sans l'être jamais.
» Mon orgueil est plus noble et plus digne d'un prince;
» J'aime mieux conquérir un art qu'une province:
» Etre utile, voilà le faste de mon rang;
» Et qui sert son pays est toujours assez grand ».
— « Va, je te reconnois à ce noble langage,
» dit le Fort, tous les rois te devront leur hommage.
» Vainqueur des préjugés, monarque créateur,
» Peu de mortels sauront atteindre à ta hauteur.
» D'un imbécille orgueil, brave la tyrannie:
» Ta gloire est à toi seul, ainsi que ton génie ».

Il dit: vers les chantiers, Pierre marche à grand pas;
Les instrumens des arts avoient chargé son bras.
Déjà le jour renaît, et la foule s'empresse.
Il fend les flots nombreux d'un peuple qui se presse.
Et, sous un nom obscur, déguisant un héros,
Au chef des constructeurs, il adresse ces mots:

« Mon nom est Péterbas; je viens, sur ce rivage,
» Faire, d'un art fameux, l'utile apprentissage.
» De tes nobles travaux, assidu compagnon,
» Instruis-moi, j'obéis. Daigne inscrire mon nom
» Parmi les artisans formés par ton exemple ».

Le Batave, étonné, se tait et le contemple.
Cet inconnu le frappe; il sent à son aspect,
Je ne sais quoi de grand, qui le force au respect.

Tel, recevant les dieux sous son toit solitaire,
Philémon éprouvoit un trouble involontaire.
Leur front voiloit envain son éclat éternel;
Le dieu brilloit encor sous les traits du mortel.
Pierre a dicté son nom. Le Batave, en silence,
D'un ascendant caché, respecte la puissance.
Il se hâte d'écrire : il obéit. Sa main,
Entre des artisans, inscrit un souverain.

Parmi [illegible]roncs, du nord dépouille encor sauvage,
A travers l'océan, conduits sur ce rivage,
Et qui, sur les chantiers, confusément épars,
Devoient être, à leur tour, façonnés par les arts,
Etoit un chêne antique, immense, inébranlable,
Par son énorme poids, enfoncé dans le sable.
Né sur des monts glacés, durci par les hivers,
Il avoit, de l'Islande, ombragé les déserts,
Et, de la majesté de ses rameaux antiques,
Couronné deux cents ans des cavernes rustiques.
Ce tronc devoit encor, sur l'humide élément,
A quelque grand vaisseau, servir de fondement.
Vingt mortels réunis l'ébranleroient à peine;
Mais le héros du nord, se courbant sur l'arêne,
Le soulève, soutient ce fardeau chancelant,
Et le roule, à grand bruit, sur le chantier tremblant.
Avec plus d'art encor, d'une main plus puissante,
Il balance, dans l'air, sa hache obéissante,
La dirige de l'œil. Le fer appesanti
Retombe; sous le coup, la terre a retenti.
Un peuple d'artisans s'étonne et s'intimide :

Moins

Moins robuste, autrefois, parut le bras d'Alcide,
Quand, sur le mont Œta, troublant l'air par ses cris,
Des pins déracinés, il semoit les débris,
Ou lançoit les rochers dans la mer de l'Eubée.
Sur cet énorme tronc, la hache retombée,
S'enfonce; l'air frémit; le bois cède en criant,
Et le tronc ébranlé, rend un son effrayant;
Il se dépouille, il prend une forme nouvelle;
Le fer, à coups pressés, tonne, frappe, étincelle.
Sous le tranchant acier, les flancs sont applanis,
Les angles sont marqués, les contours sont unis;
Dans sa vaste longueur, la surface inclinée,
S'élève et redescend, en courbe dessinée;
Et, dans un tronc sauvage, avec art façonné,
La quille d'un vaisseau s'offre à l'œil étonné.

Mais, la nuit à son tour vient déployer ses voiles,
Et, sur l'azur tremblant, sème l'or des étoiles.
Pierre est demeuré seul sur ce vaste chantier:
Cet art, nouveau pour lui, l'occupe tout entier.
Il apprit même, au sein de la grandeur suprême,
A dompter les besoins, la nature et lui-même.
Enfin, lorsqu'à regret, suspendant ses travaux,
Il sent que le sommeil lui verse ses pavots,
Il ne va point chercher ces lits où la foiblesse,
Sur le duvet flottant, se roule avec mollesse;
Nourri loin des langueurs, et sous des cieux glacés,
Il se couche, au hasard, sur des troncs entassés.
Près de lui cependant, sa hache étincelante,
Répétoit les lueurs de la lune tremblante.

Les astres, en silence, éclairoient son repos.
Les haleines des vents respectent le héros,
Et l'océan, dormant dans ces grottes profondes,
Avec un bruit plus sourd, fait murmurer ses ondes.

On dit qu'en ce moment, du rivage des morts,
L'ombre du grand Rhuiter accourut sur ces bords.
Il menoit tous ces chefs dont la valeur antique,
Fonda, sur l'océan, la liberté publique:
Obdam, roi sur les mers, du Tropique au Texel,
Et Tromp, qui, combattant l'Espagnol et Cromwel,
Fit trembler, tour à tour, la Tamise et le Tage,
Son fils qui, d'un grand nom, sut porter l'héritage;
Hein, le fils d'un pêcheur, mais grand par ses exploits,
Né sous le chaume obscur pour triompher des rois.
Leur front sembloit encor respirer la victoire;
Ils portoient un trident pour marque de leur gloire.
Tous, autour du héros, ils viennent se ranger.
Leur foule, avidement, contemple l'étranger
Qui, né parmi les rois, par sa noble industrie,
Honore également leur art et leur patrie.
Soudain de leur génie, éteint dans le tombeau,
Un rayon immortel ralluma le flambeau,
Et le transmit à Pierre en invisible flamme.
L'instinct de leur grandeur a passé dans son ame.
Lui-même, il croit les voir au milieu du sommeil.
Cependant l'horizon devenoit plus vermeil;
Les artisans, en foule, accouroient sur la rive,
Pierre s'offre, de loin, à leur vue attentive:
Sur le chantier encore, il étoit endormi.

Ils s'arrêtent : leurs yeux distinguent à demi,
Au mélange douteux du jour et des ténèbres,
Ces spectres pâlissans et ces ombres célèbres.
Une sainte terreur a frappé leurs esprits.
Soudain tout disparoît; et leurs regards surpris,
Doutent quelques instans s'ils ont vu ce prodige,
Ou de leurs sens trompés, si c'est un vain prestige.

Déjà, dans Amsterdam, ce bruit est répandu.
Le monstre à mille voix, sentinelle assidu,
Echo tumultueux des bruits et des merveilles,
Du Batave, en cent lieux, va frapper les oreilles;
Il dit qu'un étranger des plus lointains climats,
Aux rives de Sardam, vient de porter ses pas :
Que de profonds desseins paroissent l'y conduire,
Que dans d'obscurs travaux, attentif à s'instruire,
Il déploie un génie égal à son ardeur;
Que ses traits, ses regards décèlent la grandeur,
Que même on a cru voir, durant la nuit obscure,
S'interrompre, pour lui, les lois de la nature;
Et dans un cercle auguste, observant son repos,
Errer, autour de lui, les ombres des héros.
Ce bruit remplit déjà les villes étonnées.
Le vieux Vassenaër, courbé sous les années,
Ce chef que le héros, sans en être connu,
Jadis, au bord des mers, avoit entretenu,
Prête, aux récits du peuple, une oreille attentive.
Il part, vole à Sardam, et descend sur la rive;
De son plus jeune fils, il marche accompagné.
Le fils depuis un an, de son père éloigné,

Le monarque s'étonne, il s'écrie : « Arrêtez !
» Oubliez devant moi, ces titres respectés,
» D'une vaine grandeur, importuns témoignages:
» Je cherche des leçons, et non pas des hommages;
» De vos nobles travaux, j'ose être le rival,
» Et j'aspire à l'honneur d'être un jour votre égal.
» Qu'importe ici le nom, le rang de mes ancêtres ?
» Vous êtes mes amis, mes compagnons, mes maîtres.
» Une éternelle loi, que rien ne peut détruire,
» A soumis l'ignorant à qui daigne l'instruire :
» En m'enseignant vos arts, c'est vous qui m'honorez :
» Je vous dois du respect, puisque vous m'éclairez.
» C'est la main du hasard qui donne un diadême ;
» Mais votre dignité n'appartient qu'à vous-même.
» Que vos cœurs généreux daignent me seconder ;
» Pour m'élever à vous, sachez me commander.
» Et si des mers du nord, j'obtiens un jour l'empire ;
» Si j'y règne à mon tour, alors on pourra dire :
» Ce sont ses compagnons, ses amis de Sardam,
» Qui lui montrèrent l'art de dompter l'océan.
» Sa gloire est leur ouvrage ; à leurs leçons docile,
» Un despote ignorant, fut un monarque utile ».

Il dit : Le peuple entier, le vieillard et son fils,
Frappés d'étonnement, demeurent interdits.
Cependant on supprime un respect qui l'offense,
Son signe impérieux devient une défense ;
Jusques sur ces chantiers, il est un roi puissant,
Et paroît commander même en obéissant.

Il n'est plus, pour ce peuple, un mortel ordinaire,
Son front, d'un sceau divin, porte le caractère,
Et leur œil étonné suit tous ses mouvemens.
Son bras a, du vaisseau, posé les fondemens;
De la proue aiguisée, il dessine la coupe,
En cercle qui s'allonge, il arrondit la poupe,
Forme, du gouvernail, le mobile ressort,
Qui, sur ses gonds de fer, roulant avec effort,
Doit régir, à son gré, le flottant édifice:
Il saisit, d'un coup-d'œil, ce savant artifice.
Pour résister aux flots, recourbés avec art,
Les flancs sont affermis par un double rempart.

Aux travaux de la main, il joint ceux du génie;
Il cherche, dans les plans, quelle heureuse harmonie,
Secondant le pilote et l'art des matelots,
Sait mieux assujettir le caprice des flots,
Rend au souffle de l'air ce fardeau plus docile;
A la proue écumante, ouvre un sillon facile.
De l'air, pressant la voile, il juge le ressort,
De l'onde qui résiste, il calcule l'effort;
Apprend, dans les dessins, quelle savante adresse
Peut, sans nuire à la masse, augmenter la vîtesse;
Comment tout est fixé par des rapports constans,
Quelle loi veut, surtout, que sur ces murs flottans,
Des angles inégaux, la tranchante surface,
En courbe, par degrés, s'arrondisse et s'efface,
Pour que l'air et les flots, moins heurtés dans leur cours,
Glissent rapidement sur de légers contours.

Tels étoient le génie et les travaux de Pierre;
A peine le sommeil fuyoit de sa paupière,
Infatigable, ardent, il venoit tous les jours
De ses travaux divers, recommencer le cours.
A cet art important, tout entier il s'attache.
Un jour, où maniant le compas et la hache,
Il façonnoit un tronc à ses pieds étendu,
Son bras, déjà levé, demeura suspendu;
Son visage pâlit, ses regards se fixèrent,
D'une subtile horreur, ses cheveux se dressèrent,
Et la hache, tremblante, échappa de sa main;
On ignore d'où naît ce trouble si soudain:
Lui-même paroissoit, de terreur, immobile;
Près de lui, cependant, tout est calme et tranquille.
Ses compagnons, au loin, promenèrent leur regard;
Rien ne s'offre à leurs yeux.... c'étoit le saint vieillard,
Prophête d'Archangel, dont l'effrayante idée
Frappoit, dans ce moment, son ame intimidée.
Il le voit, il l'entend, il l'a devant les yeux;
D'un oracle importun, le sens mystérieux,
Ce malheur inconnu, terrible, inévitable,
Que le temps couvre encor d'un voile impénétrable,
Mais dont tous ses travaux précipitent l'instant,
L'irrévocable loi du destin qui l'attend,
Malgré lui se retrace à sa triste mémoire;
Il se voit, au malheur, condamné par la gloire.
Un mouvement confus semble le retenir;
Il s'arrête, en tremblant, aux bords de l'avenir,
Recule épouvanté.... Dans ce désordre extrême,
Son ame, avec effort, lutte contre elle-même.

« Interprête fatal, pourquoi m'as tu parlé?
» Non, dit-il, non, mon cœur ne peut-être ébranlé;
» Ainsi que le destin, mon ame est inflexible :
» Il le faut; avançons dans cette nuit terrible ».
Il dit, et tout-à-coup, non sans frémissement,
Il reprit ses travaux suspendus un moment.

Près des bords de la mer, sous un ombrage antique,
Une simple cabanne offre son toit rustique,
Séjour de l'indigence, asile de la paix.
Quand la nuit couvre l'air de ses voiles épais,
A l'heure où le sommeil, de sa main bienfaisante,
Penche, sur l'univers, son urne assoupissante,
Et verse sur des yeux souvent baignés de pleurs,
L'oubli des longs travaux et l'oubli des douleurs;
C'est-là, c'est sous ce toit solitaire et tranquille,
Que Pierre alloit chercher un agréable asile.
De cet humble palais, lui-même il a fait choix;
Là ne brilloit, ni l'or, ni la pourpre des rois;
Là, d'un marbre poli, la colonne azurée,
Ne portoit pas le poids d'une voûte dorée;
Les sens, sur le duvet, n'y sont point assoupis;
On n'y voit point l'émail de ces riches tapis,
Qu'a tissus, des Persans, l'industrieuse adresse,
D'un pas voluptueux, foulés par la mollesse :
Tout y peint le travail et la simplicité,
Tout semble y respirer l'austère pauvreté.
Une natte de jonc, quelques vases d'argile,
Un lit où l'indigent trouve un sommeil facile.
Des haches, des marteaux, de grossiers instrumens,

De

De cet asile obscur, tels sont les ornemens.
C'est-là qu'habite un roi. Dans ce réduit champêtre,
Dédaignant les besoins que l'orgueil a fait naître,
Ses mains lui préparoient un rustique repas :
Il éprouve un bonheur qu'il ne connoissoit pas.
« De ces lieux, disoit-il, quel est sur moi l'empire ?
» Ici, la paix se mêle à l'air que je respire ;
» Ici je crois sentir, pour la première fois,
» Ce repos désiré, qui fuit si loin des rois.
» Dans le sein d'une cour, ma grandeur arbitraire,
» Des ennuis dévorans, ne pouvoit me distraire ;
» Je me sentois en proie à des tourmens secrets ;
» Solitaire au milieu de cent mille sujets,
» De l'homme jusqu'à moi, mesurant la distance,
» Je traînois le fardeau de ma toute-puissance.
» Mon cœur plus fortuné, dans ces obscurs travaux,
» Se calme et s'attendrit, en trouvant des égaux.
» Ici, d'un doux sommeil, je puis goûter les charmes,
» Je n'entends pas le bruit des complots et des armes ;
» Cet astre de la nuit, dans son paisible cours,
» Me peint le calme pur où s'écoulent mes jours.
» Ah ! j'étois moins heureux lorsque, vers la Crimée,
» Mes triomphantes mains conduisoient une armée,
» Ou que vainqueur d'Azoph, dans ses remparts fumans,
» Ce bras donnoit des fers aux pâles Ottomans ».
Quelquefois de Sardam il quittoit le rivage,
Monté sur une barque, il affrontoit l'orage.
Souverain exercé dans l'art des matelots,
Sa naissante industrie apprivoisoit les flots.

Quelquefois son regard perçoit la solitude
De ces sages mortels consacrés à l'étude.

Le Czar, accoutumé dans ses vastes états,
A ne voir qu'un despote et des milliers de bras,
De l'active pensée, ignoroit la puissance;
Il connoissoit la force, il voit l'intelligence;
Et de l'esprit humain, sondant la profondeur,
Apprend à juger l'homme et connoît sa grandeur.

Parmi tous ces mortels fameux chez le Batave,
Il distingue les noms de Rhuis et Boërhave,
Tous deux fameux dans l'art qui, de nos foibles corps,
Entreprend d'affermir les fragiles ressorts;
Art utile et douteux, terrible et salutaire,
Dont l'homme est, par son luxe, esclave volontaire;
Qui, de nos maux cruels, nous prêtant son flambeau;
Met, du moins, l'espérance entr'eux et le tombeau,
Que la foiblesse implore, et qu'elle calomnie,
Flétri par l'ignorance, absous par le génie.
Boërhave, reculant les bornes de cet art,
Avoit su, par des lois, enchaîner le hasard.
Tel qu'autrefois le nuage aux pieds du sanctuaire,
Gardoit, du feu sacré, le dépôt tutélaire;
Tel son sein vigilant s'applique à prolonger
Cet éclair de la vie et ce feu passager,
Dont la nature avare a fait présent à l'homme.
Son grand nom remplissoit Londres, Paris et Rome;
Sa bienfaisante main suspend l'arrêt du sort.
Les noms, presqu'échappés de l'urne de la mort,

Y rentrent à sa voix; les Parques étonnées
Roulent sur le fuseau de nouvelles années.
Sa maison est un temple où le peuple incertain,
Vient attendre, en tremblant, quel sera son destin.
L'Europe, avec respect, invoque son génie,
Et les rois supplians lui demandent la vie.

Rhuis, de l'anatomie empruntant les secours,
Interrogeoit la mort pour conserver nos jours.
La mort obéissante, sous cette main savante,
Dévoiloit à ses yeux la nature vivante,
Ces muscles, cet amas d'innombrables vaisseaux,
Du dédale des nerfs, les mobiles faisceaux,
Organes où circule une invisible flamme,
Rapides messagers des volontés de l'ame.
Les corps inanimés, par ses heureux travaux;
Paroissoient se survivre, échappés des tombeaux.
O prodige de l'art! dans leurs veines flétries,
Lorsque, d'un sang glacé, les sources sont taries,
Du cylindre odorant qui le tient enfermé,
Jaillit un sang plus pur, de parfums embaumé.
Par le souffle de l'air la liqueur onctueuse
Poursuit, en bouillonnant, sa route tortueuse;
Se filtre, s'insinue, et coule à longs ruisseaux,
De l'aride machine inonder les vaisseaux.
Soudain tout se ranime, et la pâleur s'efface.
L'immobile beauté conserve encor sa grâce;
Un nouvel incarnat a peint son front vermeil.
L'enfant paroît plongé dans le plus doux sommeil.
On voit, par le même art, les plantes ranimées;

Déployer, autour d'eux, leurs tiges parfumées,
Et suspendre, en festons, leurs fleurs et leurs rameaux.
Tels on peint, chez les morts, ces tranquilles berceaux,
Ce riant élisée; et, sous des myrthes sombres,
Le silence éternel, et le repos des ombres.
Pierre, dans cette enceinte, où Rhuis guide ses pas,
Voit ces êtres nouveaux dérobés au trépas;
Il les voit, il s'arrête, il contemple, il admire;
A son œil étonné, la mort même respire.
Chaque pas, chaque objet ajoute à ses transports.
« Feu céleste, dit-il, descendez sur ces corps,
» Ils vivront ». Tout-à-coup, dans un touchant délire,
Il baise un jeune enfant qui sembloit lui sourire.

De la religion, les sacrés intérêts,
Remplissoient, quelquefois, ses entretiens secrets.
Il aime à pénétrer dans ces demeures saintes,
Asiles révérés, redoutables enceintes,
Où Dieu semble, à toute heure, écouter les mortels;
Où le remord, tremblant, erre autour des autels.
O puissance d'un Dieu, sois toujours adorée!
Mais que rien n'empoissonne une source sacrée.
Pour de vains argumens, le Batave, autrefois,
Egorgea des martyrs par le glaive des lois.
Il déteste aujourd'hui cette affreuse maxime;
L'erreur de la pensée a cessé d'être un crime.
Unitaires, Hébreux, Romains, Grecs, Anglicans,
Chacun, à son autel, fait fumer son encens.
Là, tous ces ennemis sont un peuple de frères,
L'état, qui les soumets à des lois nécessaires,

En les réprimant tous, sait tous les protéger;
Il abandonne au ciel le soin de les juger.

« O Dieu! dit le héros prosterné dans un temple,
» Quand pourront, tous les rois, imiter cet exemple!
» Grand Dieu! ta vérité se cache à l'univers,
» Comme l'astre du jour dans mes climats déserts.
» Je vois que, de l'erreur, ce globe est le théâtre.
» Tu jetas, sous mes lois, le Calmouk idolâtre,
» Le Tartare soumis aux dogmes du croissant,
» Des Lamas adorés, l'esclave obéissant,
» L'humble sujet de Rome; et le reste t'encense
» Selon les rits sacrés de l'antique Bizance.
» Croirai-je t'honorer par un zèle cruel?
» C'est au ciel à venger les outrages du ciel.
» T'adorer dans la nuit, voilà notre partage;
» Quiconque a des vertus, grand Dieu! te rend hommage.
» L'homme juste accomplit tes décrets immortels,
» Et les cœurs innocens sont tes premiers autels ».
Il dit, et vers le ciel, ses vœux sacrés s'élèvent.

Cependant le temps vole, et ses travaux s'achèvent;
Ses nobles favoris, empressés courtisans,
Par amour des grandeurs, devenus artisans,
Partagent les travaux d'un despote et d'un maître.
Aux arts qu'ils dédaignoient, on les voit se soumettre.
Leurs bras, accoutumés à percer de leurs traits
Le renne bondissant dans leurs vastes forêts,
Où l'ours enseveli dans son antre sauvage,
De leur naissante adresse, étonnent ce rivage.

Le monarque applaudit à ces heureux essais ;
Un coup-d'œil a payé leur zèle et leurs succès.

Trois fois l'astre des nuits, parcourant sa carrière,
Avoit vu, dans les cieux, décroître sa lumière;
Et ramenant trois fois son disque renaissant,
Avoit, de nouveaux feux, argenté son croissant.
Tout est prêt. Du vaisseau la structure immortelle,
Semble, d'un art divin, présenter le modèle.
Déjà les ais serrés ont revêtu ses flancs,
Le bitume épaissi sur les fourneaux brûlans,
A la fureur des eaux, le rend impénétrable.
Le rivage est couvert d'une foule innombrable.
Sous le regard de Pierre, un prodige nouveau,
Au sein des vastes mers, va lancer ce fardeau.
Environné d'appuis, le colosse tranquille,
Reste encor suspendu sur son centre immobile.
Le signal est donné : le vaisseau, chancelant,
S'ébranle; on voit marcher ce colosse tremblant.
Sa pente s'accélère, et les cris retentissent.
Les cables sont rompus, les madriers gémissent;
L'air siffle, le sol tremble. En sa course emporté,
Comme un bruyant tonnerre, il est précipité.
Son chemin est brûlant ; son lit fume et s'embrâse ;
La rive a disparu sous le poids qui l'écrase ;
L'onde mugit, bouillonne, et s'ouvre en frémissant ;
Le vaisseau, dans son sein, s'élance en bondissant.
Jusqu'en ses profondeurs, la mer est ébranlée,
Le noir limon se mêle à la vague troublée;
Elle roule en fureur, et le flot écumant
Frappe, à coups redoublés, le rivage fumant.

Ce bruit a pénétré dans ces grottes profondes,
Où le vieil Océau, le souverain des ondes,
Garde, loin du tumulte, une éternelle paix.
Il sort. Des branches d'algue et des roseaux épais,
Ombragent de son front la vieillesse éternelle.
Une flamme azurée, en son œil étincelle.
Il tenoit, dans la main, ce sceptre redouté,
Qui frappe quelquefois le globe épouvanté;
Mais un nuage sombre, impénétrable, immense,
A tous les yeux mortels, déroboit sa présence.
Il regarde: les flots tombent à son aspect;
La mer, devant son roi, s'incline avec respect;
Les vents impétueux retiennent leur haleine;
Tout se tait, l'air, les cieux, les bords, l'humide plaine.
La nature, en silence, a, dans le dieu des mers,
Connu l'antique roi de l'antique univers.
De sa main immortelle il toucha le navire,
Et dit: « Je te reçois au sein de mon empire,
» Vaisseau sacré, bâti de la main d'un héros.
» Que sous ton pavillon la mer courbe ses flots;
» Sois respecté des vents, et commande à l'orage:
» De ma faveur, pour toi, la parole est le gage.
» Va, d'un peuple nouveau, présageant la splendeur,
» Annonce à l'univers sa naissante grandeur.
» Bientôt, de tous ces ports, des flottes élancées,
» Iront, d'un cours heureux, fendre les mers glacées,
» Vers des bords inconnus, se frayer un chemin;
» Tonner sur la Baltique, épouvanter l'Euxin;
» Et, d'un peuple orgueilleux, menaçant la puissance,
» Effrayer l'Ottoman aux portes de Bizance.

» Les jours sont arrivés ». L'Océan, à ces mots,
Rentre, avec majesté, sous la voûte des flots;
Mais sa voix roule encor dans le sein du nuage.
Le flot, en murmurant, la répète au rivage;
Et les ailes des vents la portent du Texel
Aux grottes de Finlande, aux grottes d'Archangel.

Le héros l'entendit; son superbe courage
Lui garantit encor la foi de ce présage.
Il sent qu'un jour, des mers, il sera le vainqueur;
L'oracle d'un grand homme est surtout dans son cœur.

A partir de ces lieux, le Czar enfin s'apprête;
Du plus noble des arts, il a fait la conquête.
Son œil a contemplé les ports, les arsenaux,
Les sources du commerce, et les nombreux canaux,
Qui font, dans ces climats, circuler la richesse.
Il a connu les mœurs d'un peuple sans mollesse,
Sous un flegme apparent, toujours laborieux,
Qui, sur le globe entier, sans cesse ouvrant les yeux,
Affamé de trésors qu'il possède en silence,
Entasse sourdement son avare opulence,
Que le luxe enrichit sans pouvoir l'éblouir;
Qui trafique des arts sans daigner en jouir.
Peuple long-temps terrible aux despotes du Tage,
Lorsque le bruit des fers réveilloit son courage,
Mais qui préfère trop, dans sa tranquillité,
La paix à la grandeur, l'or à la liberté.
Ainsi les flots des mers, dormans sur ses rivages,
Pour ne pas se corrompre, ont besoin des orages.

De

De son départ, enfin, Pierre a fixé le jour;
Il revoit, en partant, son tranquille séjour,
La cabane où, sans pompe, et dans la solitude,
Du commerce et des arts, il faisoit son étude;
Il ne peut la quitter d'un œil indifférent;
S'attendrit, la regarde, et part en soupirant.

O cabane! ô retraite! asile d'un grand homme,
Monument plus sacré que les débris de Rome:
Le voyageur ému s'arrête à ton aspect;
Sous ton chaume rustique, il entre avec respect;
Il y cherche un héros; il aime à reconnoître
Le bois simple et grossier de sa table champêtre:
Cet argile où sa main préparoit ses repas,
Le foyer solitaire où s'imprimoient ses pas:
De ces pas révérés il cherche encor l'empreinte,
Et frémit, sous ces toits, de respect et de crainte.
O! résiste à jamais aux outrages du temps;
Ou si tu dois périr sous les efforts des ans,
Si la mer doit un jour, franchissant son rivage,
Ensevelir ces lieux sous un vaste naufrage,
Puisse ton souvenir, conservé dans mes vers,
Instruire encor les rois et charmer l'univers!

CHANT DE L'ANGLETERRE.

L'orsqu'a la voix d'un dieu, l'univers se forma;
Sous le feu créateur, quand l'homme s'anima,
Et du globe naissant, monarque solitaire
S'échappa du limon pour régner sur la terre,
Ce dieu, jetant sur l'homme un regard de bonté,
Auprès de son berceau, plaça la Liberté,
De cet être nouveau, protectrice fidelle.
« Va, dit-il, va, préside à la race mortelle;
» Accompagne ses pas dans ces rians déserts,
» Embellis, à ses yeux, le nouvel univers.
» Mais si ce front céleste où j'ai peint mon image,
» Jamais, d'un joug honteux, doit éprouver l'outrage,
» Prends pitié de ses maux, parois; et qu'à ta voix,
» Ce monarque, avili, se rappelle ses droits.
» Des chaînes des tyrans, affranchis sa pensée.
» Qu'il venge tôt ou tard sa grandeur offensée;
» Va, sur ses jours heureux, épancher tes rayons,
» Sois, après la vertu, le plus cher de mes dons.

Cette fille des cieux, sans armes, sans défense,
Long-temps, du genre humain, accompagna l'enfance,
S'égaroit avec lui, sur le bord des ruisseaux,
Où des jeunes forêts, habita les berceaux;
Aux arts trop tôt hélas! formant ses mains novices,
L'homme acquit à-la-fois des besoins et des vices.

Avant que l'or brillât dans de coupables mains,
Le fer de la charrue asservit les humains;
Et des champs divisés, le dangereux partage,
Fit germer, à-la-fois, les blés et l'esclavage.
Bientôt l'ambition arma le conquérant:
Du despotisme, alors, le monstre dévorant;
Timide et foible encor, dans sa grandeur naissante,
Éleva, par degrés, sa tête menaçante;
L'homme fut malheureux et fut vil à-la-fois:
La liberté pleurant, s'enfuit devant les rois.

La Grèce la reçut. C'est-là que son courage,
Aux champs de Marathon, sut venger son outrage;
Elle inspira Solon, fit tonner Périclès,
Du saint Aréopage, éleva les palais,
Repandit, sur les arts, sa splendeur immortelle;
Les arts, les lois, les mœurs, tout s'agrandit par elle.
Dans Rome, elle forma ces altiers conquérans,
Combattant à-la-fois, le vice et les tyrans,
Sous un pied dédaigeux, foulant les diadèmes,
Dans leurs libres foyers, rois du monde et d'eux-mêmes.
Mais ce peuple, puni par un juste retour,
Quand il devint tyran, fut esclave à son tour.
Elle ennoblit encor la discorde civile,
Et l'ame de Caton fut son dernier asile.

Sur sa tombe sacrée, elle versa des pleurs,
Et courut dans le nord, pour venger ses douleurs.
Là, parmi les forêts, les rochers et les glaces,
Elle donna le jour à de nouvelles races,

Tout-à-coup les lança du sein de leurs déserts ;
Et du monde opprimé, courut briser les fers :
Sur le globe, en tombant, ses chaînes retentirent.

Hélas ! de nouveaux fers trop tôt s'appesantirent ;
Par ses libérateurs, le monde ravagé,
Eut encor, pour tyrans, ceux qui l'avoient vengé.
Le monstre féodal, despote à mille têtes,
Sortit, le glaive en main, du sein de ses conquêtes.
Alors la Liberté remonta dans les cieux ;
Mais sur cet univers, long-temps cher à ses yeux,
Ses yeux, avec douleur, se retournoient encore.

Enfin, après mille ans, sa renaissante aurore
Fit briller ses rayons chez l'inconstant Gènois ;
Venise l'adora, sous son sénat de rois ;
Le servil héritier de la grandeur romaine,
Frappé de son aspect, s'agita dans sa chaîne ;
Mais Rome avoit perdu ses antiques soutiens,
Elle eut des conjurés, et non des citoyens.
Dans Florence, étouffant les complots et les haines ;
Elle sut ranimer les jours brillans d'Athènes.

Du sein voluptueux de ces riens climats,
Elle court sur des monts hérissés de frimats,
Trouve un peuple pasteur, fatigué des outrages,
Et suspend ses drapeaux sur leurs rochers sauvages.
A sa voix, se forma ce peuple respecté,
Ami sûr et fidelle, ennemi redouté.

De-là, portant son vol aux marais du Batave,

Deviens grand, lui dit-elle, en cessant d'être esclave !
Soudain par ses vaisseaux, embrassant l'univers,
Il dompta ses tyrans, comme il domptoit les mers.

Mais de tous les pays qu'habita la déesse,
Soit l'antique Orient, l'Italie ou la Grèce,
Soit ceux où le soleil, penché vers l'Occident,
Échauffe les esprits d'un rayon moins ardent,
Celui qu'elle préfère est l'heureuse Angleterre.
Là, son règne affermi par deux cents ans de guerre,
Du sein de la discorde, à fait sortir ces lois
Protectrices du peuple, et maîtresse des rois.
C'est-là, qu'avec respect, l'Europe la contemple;
Là, l'Anglois, de sa main, lui construisit un temple,
Où la reconnoissance, entourant ses autels,
Vient offrir, pour encens, le bonheur des mortels.

Sur les champs d'Albion, planant d'un vol agile,
Elle avoit parcouru l'enceinte de cette île,
Et promenant, par tout, des regards satisfaits,
Se plaisoit à jouir de ses propres bienfaits.
Au rivage des mers, elle étoit parvenue;
Là, du sommet d'un roc, qui se perd dans la nue,
Son regard vigilant erroit de toutes parts
Sur le vaste Océan, qui lui sert de remparts.

Pierre voguoit alors vers cette île fameuse;
Des rives de l'Amstel, du Rhin et de la Meuse,
Il venoit, pour s'instruire en l'art profond des rois
Observer d'autres mœurs, observer d'autres lois.
Déjà, vers l'horizon, il aperçoit la terre :

Déjà son vaisseau touche à l'heureuse Angleterre:
L'ancre, d'un fer mordant, l'a fixé dans le port;
On s'empresse, on descend. Le Czar, avec transport,
S'élance; il a foulé les sables du rivage.

La Liberté l'observe : à sa grandeur sauvage,
Aux honneurs qu'on lui rend, au servile respect
De tous ses compagnons, tremblans à son aspect;
Elle voit un despote et frémit. La colère,
De feux étincelans, arma son œil sévère,
Et d'un cri formidable, elle ébranla les cieux.
« Despote, cria-t-elle, arrête. Dans ces lieux
» Viens-tu troubler la paix et l'air que je respire ?
» Va, fuis; crains de porter, au sein de mon empire,
» De l'absolu pouvoir, le souffle empoisonné.
» Fuis »! A ces fiers accens, le héros étonné,
Lève ses yeux : il voit une figure altière,
Debout, sur les rochers, en habit de guerrière.
Dans ses yeux éclatoit une céleste ardeur;
Ses traits majestueux respiroient le grandeur:
Sa superbe beauté doit tout à la nature;
Mais une égide d'or lui servoit de parure.
Sur l'océan soumis, elle étendoit sa main,
Et son front, à-la-fois menaçant et serein,
Mêloit à son courroux une grâce immortelle.

Le monarque attentif fixe les yeux sur elle:
Tout prêt à s'irriter, tel qu'un lion ardent,
Il frémit, il s'arrête, il s'apaise en grondant :
« O toi, dit-il, génie, ou mortelle adorée,
» Toi qui semble garder cette enceinte sacrée,

» Ton nom m'est inconnu ; mais je ne puis te voir
» Sans rendre, je l'avoue, hommage à ton pouvoir.
» Mon orgueil étonné s'abaisse et te respecte.
» Que ma présence ici ne te soit pas suspecte.
» Je ne viens pas, en roi, pour troubler ces climats;
» Pour apprendre à régner, j'ai quitté mes états :
» Pardonne à des grandeurs, crime de ma naissance.
» Oui, je naquis despote; et si ce nom t'offense,
» Je veux, par mes bienfaits, justifiant mes droits,
» Ennoblir ce grand titre, et l'absoudre une fois ».

Il dit : Dans ce moment la déesse inspirée,
Par un rayon divin, se sentit éclairée.
Elle connut le Czar et ses vastes desseins;
Le ciel lui dévoila le livre des destins.
A l'aspect du héros, la Liberté s'étonne;
Son regard s'adoucit. « Roi, dit-elle, pardonne;
» Je suis la Liberté, je règne dans ces lieux,
» Et l'aspect d'un despote a dû blesser mes yeux.
» Mais je vois que le ciel préside à ton génie.
» Monarque et tout-puissant, tu hais la tyrannie.
» Je vois le despotisme en tes heureuses mains,
» Etonné de servir au bonheur des humains.
» Soi-même se bornant par d'utiles entraves,
» A la dignité d'homme appeler tes esclaves.
» Ce sont-là tes projets, je dois les seconder.
» En parcourant cette île, apprends à commander.
» Viens, je vais te servir d'interprête et de guide ».

Soudain paroît un char éclatant et rapide.

La déesse elle-même y grava, de ses mains;
Les aigles, les faisceaux, la pourpre des Romains;
Les étendards sacrés et de Sparte et d'Athènes,
Des dépouilles des rois, des tyrans dans les chaînes,
L'emblême des Nassau et celui du grand Tell.
Deux coursiers bondissoient sous ce char immortel;
Nul frein ne captivoit leur noble impatience.
Sur son char, aussitôt, la déesse s'élance,
Y place le héros; et, plus prompt que l'éclair,
Le char, précipité, vole, fuit et fend l'air.

Par tout, sur son passage, une aurore nouvelle
Rend les cieux plus sereins, et la terre plus belle.
L'aspect de la déesse enchante ce séjour;
Son soufle pur s'y mêle aux doux rayons du jour,
Il anime les bois, les champs et les montagnes.

« Héros, dit la déesse, observe ces campagnes,
» Regarde. Le héros, en contemplant ces bords,
» De la riche nature y voit tous les trésors.
» Ici, dans des guérets, sur des plaines riantes,
» Rouloient, à flots dorés, des moissons ondoyantes;
» Les épis jaunissans n'attendent que la faux,
» Le laboureur charmé sourit à ses travaux.
» Là s'offroient des vallons, et des rives fleuries.
» Mille jeunes agneaux y foulent les prairies,
» Où suspendus de loin, à la cime des monts,
» Sur les côteaux blanchis, font briller leurs toisons.
» Plus loin, des fleuves purs qui, d'une eau transparente,
» Baignent l'ardent coursier et la génisse errante;

» Des

» Des vergers où les fruits ont courbé les rameaux,
» Des champs entrecoupés par de nombreux hameaux,
» Leur faîte couronné par des arbres antiques,
» Et des flots d'habitans autour des toits rustiques ».

Sur ces champs cultivés, il portoit ses regards.
« Vois, dit la Liberté, vois le premier des arts;
» De trésors renaissans, mine toujours féconde,
» Qui seul peut suppléer à l'or du nouveau monde;
» Qui nourrit le commerce, anime les travaux,
» Donne au peuple des mœurs, donne un prix aux métaux;
» Et par qui seul, à l'homme, appartient la nature.
» C'est par moi que fleurit cette heureuse culture.
» Où je n'habite pas, tout demeure assoupi;
» Dans son germe, en naissant, on voit mourir l'épi.
» La ronce, au loin, s'étend sur le champ solitaire;
» L'esclavage, à-la-fois, flétrit l'homme et la terre.
» Elle semble (à regret nourrissant les humains),
» Fermer son sein avare à de serviles mains.
» Témoins les bords du Tage, et témoins ceux du Tibre;
» Mais la terre, le ciel, tout rit à l'homme libre.
» Ton œil s'est arrêté sur les trésors des champs.
» Suis-moi, viens contempler des objets plus touchans ».

Pierre a porté ses pas dans les rians asiles
Où le cultivateur coule ses jours tranquilles.
Il y voit un spectacle utile à tous les rois;
Il y voit le bonheur affermi par les lois,
La richesse innocente, et le luxe champêtre:
Le laboureur jouit des dons qu'il a fait naître.

Ses greniers s'affaissoient du poids des gerbes d'or;
La laine des troupeaux grossissoit son trésor;
Du fruit de ses vergers, sa table se couronne,
Et de nombreux enfans, un essaim l'environne.
Il voit, du tendre hymen, la pure volupté,
La paix, l'amour des lois, la sage égalité;
Ce calme intéressant que produit l'abondance,
Et sur les fronts sereins, la noble indépendance.

« Est-ce là, disoit-il, le peuple des hameaux?
» Est-ce là cette classe en proie à tant de maux,
» Et par tout opprimée, et partout avilie?
» — C'est elle qu'en cent lieux l'esclavage humilie,
» Reprit la Liberté; rougis pour le Germain,
» Pour toi, pour le Sarmate. O spectacle inhumain!
» Là, le cultivateur languit dans les entraves.
« Celui qui nourrit l'homme est au rang des esclaves;
» Du champ qui l'a vu naître, il grossit les troupeaux,
» Il appartient au sol, comme les végétaux,
» Ou l'inculte forêt qui croît sur sa surface.
» Il naît, il rampe, il souffre, il meurt dans cet espace:
» Rien n'est à lui; son sang, ses travaux et ses bras;
» Il doit tout en tribut, à des maîtres ingrats.
» La terre, qu'en mourant doit occuper sa cendre,
» Est son seul héritage. Empressé d'y descendre,
» Il a béni le ciel, de ses yeux expirans,
» Et lui rend grâce, enfin, d'échapper aux tyrans.
» Mais non; dans l'avenir, quand son regard se plonge,
» Son malheur, après lui, s'étend et se prolonge;
» De sa contagion, son sang est infecté,

» Sa servitude atteint à sa postérité.
» Pères, enfans, époux, tout est né pour des maîtres,
» Leurs mains ont hérité des fers de leurs ancêtres,
» Ils légueront encor des fers à leurs neveux.
» L'hymen épouvanté, fait d'homicides vœux,
» Pour que le ciel refuse, à leurs tristes compagnes,
» Cette fécondité qu'ils donnent aux campagnes.
» L'homme, plus libre ailleurs, semble plus fortuné;
» A la glèbe, du moins, il n'est pas enchaîné.
» Hélas! sa liberté n'est pour lui qu'un fantôme.
» Revêtu de lambeaux, relégué sous le chaume,
» Ses pleurs mouillent les champs qu'il a rendus féconds;
» La famine, en hurlant, erre autour des moissons ».

Cependant le héros suit son céleste guide;
Le char vole; et bientôt, d'une course rapide,
Il atteint les remparts d'une antique cité.
« Arrêtons-nous ici, lui dit la Liberté,
» Un spectacle nouveau va s'offrir à ta vue :
» Suis-moi ». Tous deux, perçant une foule inconnue,
S'avancent aussitôt vers un lieu révéré,
Majestueux séjour à Thémis consacré.
La Liberté commande; à sa voix douce et fière,
Du temple redoutable, on ouvre la barrière;
Les portes, en grondant sur leurs gonds, ont roulé.
On accourt, on s'empresse; et le peuple assemblé,
A flots respectueux, inonde ces portiques.
Là, près des tribunaux, sous des voûtes antiques,
Les simulacres saints, des plus sages des rois,
Semblent encor veiller sur le dépôt des lois;
Et leur bronze muet avertit d'être juste.

Pierre a porté ses pas dans cette enceinte auguste:
Il entre, et de respect, tous ses sens sont saisis,
Sur le trône des lois, les juges sont assis :
Devant eux est ouvert le code vénérable
Des droits des citoyens, garant inviolable.
Près d'eux il aperçoit de simples artisans ;
Mais leurs fronts respectés et blanchis par les ans,
Montrent l'austère honneur sans éclat et sans titres,
Et d'un grand intérêt, ils semblent les arbitres.
Bientôt il vit un homme avancer à pas lents,
Ses yeux étoient baissés, et ses genoux tremblans.
A ses côtés marchoient les haches redoutables,
Emblême du pouvoir qui punit les coupables :
Tandis qu'il avançoit, leur éclair menaçant,
Trois fois se reflèchit sur son front pâlissant.

« O toi, dit le héros, qui daigne me conduire,
» Sur tout ce que je vois, achève de m'instruire.
» Quel est cet appareil terrible et solennel »?

« — Tu vois un accusé, peut-être un criminel,
» Lui dit la Liberté ; mais malgré son offense,
» Tant qu'il peut-être absous, j'embrasse sa défense.
» Ici tout jugement est rendu sous mes yeux ;
» Connois, dans ce climat favorisé des cieux,
» Connois comment les lois exercent leur empire,
» Et le respect sacré qu'un homme leur inspire.
» Dans de vastes états, peut-être dans tes lieux,
» La liberté, l'honneur, le sang des citoyens,
» Dépendent d'un coup-d'œil, et souvent d'un caprice.
» Où le despote règne, il n'est plus de justice.

» Nulle loi ne combat son horrible pouvoir;
» Dès qu'il a commandé, la mort est un devoir.
» Chaque esclave, à son tour, peut devenir victime:
» S'il punit, sa justice elle-même est un crime;
» C'est lui qu'il venge alors, non la loi, ni l'état;
» Et la mort du coupable est un assassinat.
» Là, contre les tyrans, il n'est point de refuges:
» Ailleurs, il est des lois, des tribunaux, des juges.
» Quels juges! quelles lois! leur glaive menaçant,
» Comme le criminel, fait pâlir l'innocent.
» Leur sourde cruauté s'enveloppe dans l'ombre;
» Ces codes meurtriers, dans un dédale sombre,
» De l'accusé tremblant, embarrassant les pas,
» On tend, autour de lui, les piéges du trépas.
» Avide de punir, farouche, inexorable,
» La loi semble aspirer à trouver un coupable:
» Elle met à profit son trouble et ses douleurs,
» Epiant ses discours, interprêtant ses pleurs.
» Que dis-je? on lui ravit jusques à sa défense.
» De la religion, invoquant la puissance,
» On lui dit: — Dans ton sein, enfonce le couteau;
» Choisis d'être parjure, ou d'être ton bourreau.
» Il est, il est encore un plus barbare usage,
» Né, parmi les tyrans, au sein de l'esclavage.
» Vérité, l'on te cherche au milieu des tourmens,
» Au bruit des cris plaintifs, et des longs hurlemens;
» Des membres qu'on meurtrit, et des os qui se brisent:
» Exécrable attentat que les lois autorisent;
» Où le bourreau, du juge observant le regard,
» Déchire, avec lenteur, et tourmente avec art.

» Où le hasard condamne et marque les victimes;
» Où le méchant robuste, est absous de ses crimes;
» Où le foible innocent fatigué de souffrir,
» Devient son délateur, dans l'espoir de mourir.
» Dieu qui protége l'homme et console la terre,
» Ecarte ces horreurs du sein de l'Angleterre.
» Ici, jamais la loi ne soupçonne un forfait;
» La loi compâtissante est toujours un bienfait;
» Elle sert l'accusé. La patrie attentive,
» Environne d'appuis, sa foiblesse craintive.
» Hélas! son cœur troublé, sans doute, en a besoin.

« -- Mais, qui sont ces mortels que j'aperçois plus loin,
» Dont l'état.... » « — Je t'entends, répliqua le génie,
» Ce sont ses défenseurs contre la tyrannie.
» Obscur par sa naissance, avili par son rang,
» Il ne redoute pas un juge indifférent,
» Qui prononce, au hasard, sur des jours qu'il dédaigne;
» Nul sang n'est jamais vil, où la liberté règne.
» J'ai, pour le garantir de ce nouveau danger,
» Commis, à ses égaux, le droit de le juger.
» Regarde, ils vont remplir leur sacré ministère,
» Un serment les attache à ce devoir austère :
» Juge de leur égal, et son plus sûr appui,
» Ils prononcent sur eux, en prononçant sur lui ».

On se tait, on écoute; un voile de tristesse
Obscurcit tout-à-coup le front de la déesse;
Une larme échappa de son œil attendri.
« Ah! tu vois, par le crime, un citoyen flétri,

» dit-elle; son arrêt devient irrévocable,
» La patrie est en deuil, elle trouve un coupable;
» Mais sa pitié pour lui, surpasse son courroux,
» Et le crime d'un seul est la douleur de tous.
» Du moins, en prononçant, leur voix est unanime;
» Il faut, que tous ensemble, ils livrent la victime.

» Ici, du magistrat, le redoutable emploi
» Commence, et sur la peine il consulte la loi.
» A toute opinion, le juge inaccessible,
» De la loi souveraine, est l'organe impassible.
» A la lettre, en esclave, il doit s'assujettir;
» Interprêter la loi seroit l'anéantir.
» Ce secret, des tyrans, est l'instrument du crime.
» Czar, celui que la loi prend ici pour victime,
» Pour apaiser la loi, prêt à perdre le jour,
» Est plus libre, en mourant, qu'un visir dans ta cour;
» Qui, partageant l'éclat de ta grandeur suprême,
» Fait trembler ton empire, et tremble pour lui-même :
» Exerce, en pâlissant, un pouvoir dangereux,
» Et ne doit respirer qu'autant que tu le veux ».

Le Czar fut étonné : sa justice sévère,
Ardente, ainsi que lui, portoit son caractère;
Souvent, de la rigueur, il se fit un devoir,
Et toujours la lenteur fatigue le pouvoir.
« O déesse! à tes lois, dit-il, je rends hommage;
» Mais si, dans nos climats, un ciel âpre et sauvage
» Força nos mœurs peut-être à la sévérité;
» Si le glaive, conduit par un maître irrité,

» Dans sa marche rapide a besoin qu'on l'arrête,
» Ici, trop d'indulgence est peut-être indiscrète :
» L'impunité du crime est un crime de plus.
» Faut-il que, renonçant à ses droits absolus,
» Avec le criminel, la loi d'intelligence,
» Puisse l'aider souvent à tromper sa vengeance?

« — Czar, dit la Liberté, d'un ton plus menaçant,
» Faut-il quelle ait le droit d'égorger l'innocent?
» Choisis ». Plongé long-temps dans un profond silence,
Le Czar s'épouvantoit de sa propre puissance;
Il s'étonnoit du jour qui frappoit ses esprits,
Et roi, du sang d'un homme, il connoissoit le prix.

Mais le char l'a porté sur ces rives fécondes,
Que la fière Tamise arrose de ses ondes.
Il s'arrête; il la voit, dans son cours tortueux,
Roulant, à plein canal, ses flots majestueux,
Sur ces bords embellis d'une fraîcheur nouvelle,
Epancher les trésors de son urne immortelle.
Cependant les gazons qui paroient ses côteaux,
Sembloient s'unir de loin au vert tremblant des eaux;
Les cieux, dans son cristal, répétoient leur image;
Les chênes au hasard, semés sur le rivage,
De leurs pompeux rameaux suspendus dans les airs,
Paroissoient couronner cette reine des mers.
C'est dans cet appareil, que, vers l'humide plaine,
La Tamise s'avance et roule en souveraine.
L'océan, à son tour, l'enrichit de ses flots,
Mais craint, en s'y mêlant, de troubler son repos;

Entre

Entre ces bords fleuris, devenu plus plaisible,
Il semble y déposer sa majesté terrible;
Et d'un rivage heureux, si cher à son amour,
Ses flots, plus caressans, embrassent le contour.

Par tout des pavillons, des voiles ondoyantes
Se mêlant à l'aspect des campagnes riantes.
L'œil y voit tour-à-tour, et le vaisseau léger,
Du rapide commerce, agile messager;
Il va, de l'univers, échanger les richesses;
Et ces palais guerriers, flottantes forteresses,
Qui portant dans leur sein les vengeances des rois;
Courbent les flots tremblans sous leur énorme poids.
A travers ces vaisseaux, la barque vagabonde
Fuit, remonte, descend et voltige sur l'onde.

Pierre laissoit errer son regard enchanté.
Soudain il aperçoit une immense cité,
Et le sommet des tours qui se perd dans les nues.
Il vole, il a franchi de vastes avenues;
Dans le lointain obscur, l'espace resserré,
De plus près se déploye et s'étend par degré;
Londres paroît enfin. Ce n'est plus cette ville
Que désola long-temps la discorde civile,
Lorsque les Edouards, combattant les Henris,
D'un trône ensanglanté, disputoient les débris,
Qu'on voyoit les drapeaux flotter sur ses murailles,
Les échafauds dressés sur les champs de batailles,
Un sénat avili, dans ses lâches rigueurs,
Egorger les vaincus pour flatter les vainqueurs,

La loi guidant le fer dans le sein des victimes ;
Esclave d'un tyran, l'absoudre de ses crimes ;
Ou, quand sous les Stuarts ce peuple tourmenté ;
Et par sa servitude et par sa liberté,
Joignoit, dans les reflux d'un éternel orage,
Les maux de l'anarchie, aux maux de l'esclavage.

Aujourd'hui le bonheur, l'ordre, l'activité,
Des grands soumis aux lois, un peuple respecté,
Une vaste industrie, une terre féconde,
Les trésors de l'Europe et ceux du nouveau monde,
Et du luxe des arts, la pompe et la splendeur,
Tout annonce à-la-fois la paix et la grandeur.

A côté du héros, la Liberté s'avance ;
Londres la reconnoît et tout sent sa présence.
Le ciel, de rayons d'or, a paru s'embellir ;
La Tamise, en roulant, semble s'enorgueillir ;
Le commerce s'anime, et ses mains plus actives,
D'un bruit tumultueux, ont agité ses rives.

Pierre marche ; en cent lieux, il porte ses regards :
De ce peuple célèbre, il contemple les arts,
Ses travaux, ses chantiers, le berceau de sa gloire,
Ce port d'où tant de fois s'élança la victoire.
Il voit un peuple immense, actif, indépendant,
Humain, quoiqu'emporté par son génie ardent,
Qui, sûr de son bonheur, et fier de sa richesse,
Des esclaves polis, dédaigne la souplesse ;
Qui ne sait ni flatter, ni craindre, ni servir,

Instruit que la loi seule, a droit de l'asservir,
Qui, superbe héritier des droits de ses ancêtres,
Ose, sur les abus, interroger ses maîtres;
De l'état, dans sa marche, observe les ressorts;
Fier comme l'océan, qui gronde sur ses bords,
Comme lui, quelquefois, il s'élance et s'irrite,
Mais, comme lui, toujours, reste dans sa limite;
En bravant le pouvoir, par les mœurs réprimé;
Qui, dans un magistrat, tranquille et désarmé,
Respecte, de la loi, le caractère auguste,
Et cède, sans terreur, au besoin d'être juste.

Tout ce peuple, à son tour, comtemple un souverain;
Dont, jamais, le pouvoir n'a reconnu de freiu.
Malgré lui, sa grandeur l'intéresse et l'attire,
Et le respect se mêle à l'effroi qu'elle inspire.
On veut le voir, l'entendre, et l'observer de près.
Ainsi l'heureux Batave, au bord de ses marais,
Du sommet d'une digue, aux flots inaccessible,
Se plaît à contempler la mer vaste et terrible,
Et des flots menaçans qu'il ne redoute pas.

Le Czar, à Westminster, a dirigé ses pas.
Là, depuis sept cents ans, échappé des ravages,
S'élève un monument, consacré par les âges.
Le silence habitoit sous ces dômes obscurs,
Et le soufle du temps avoit noirci ses murs;
C'est-là que trente rois, montant au rang suprême;
Sont venus, tour-à-tour ceindre le diadème;
Et, du trône au cercueil, c'est-là, que descendus;

Par les mains de la mort, unis et confondus ;
Ils reposent ensemble au bout de leur carrière ;
Souverains d'un moment, éternelle poussière !
Ce séjour formidable est peuplé de tombeaux.

Là dorment, près des rois, les cendres des héros,
Là, tous les citoyens, dont la noble industrie,
Sut défendre l'état, sut venger la patrie ;
Ceux qui, s'éternisant par un long souvenir,
Ont légué leur génie aux siècles à venir.
Tous, dans ce temple saint, retrouvent des hommages;
Les arts reconnoissans ont tracé leurs images.
Par tout, l'œil attendri voit des marbres en deuil,
Voit le bronze pleurant, courbé sur un cerceuil ;
Plus loin, des noms gravés, de pieux caractères
Distinguent, sans orgueil, des tombes solitaires.

Cependant le héros, d'un jour foible éclairé,
Perce la sainte horreur de ce séjour sacré :
Auprès de lui marchoit sa divine interpète.
Il parcourt, à pas lents, cette vaste retraite.
« Tu vois ces monumens, lui dit la Liberté,
» Vain et fragile honneur ! triste immortalité !
» Mais la gloire, du moins, s'attache aux noms célèbres;
» Elle vient reposer sur ces urnes funèbres.
» Ici, pour le grand homme, il n'est plus de rivaux :
» Si l'importune envie a troublé ses travaux,
» Elle n'ose approcher de sa tombe sacrée :
» Sa tombe est un autel. Sa grandeur épurée
» Reçoit, de la patrie, un culte aux mêmes lieux

» Où l'encens des mortels vient fumer pour les dieux.
» Sur son urne, on respire une flamme céleste,
» De son génie errant, on recueille le reste;
» Le talent ranimé fuit un lâche repos,
» Et la cendre des morts reproduit des héros.

» Mais approche et regarde; il est temps de t'instruire
» Comment, dans ces climats, j'ai fondé mon empire,
» J'ai détruit les tyrans, et quels ressorts secrets,
» De cet heureux ouvrage, ont hâté les progrès.
» Tu vas voir leur destin, leur crime et leurs disgrâces.
» Le temps va revenir sur ses antiques traces;
» Pour le bonheur d'un peuple et la leçon d'un roi,
» La nature interrompt son éternelle loi ».

Dans ce moment, la nuit, obscurcissant la terre,
Rembrunissoit l'horreur du temple solitaire.
De quelques lampes d'or, les tremblantes clartés,
Seules, brilloient encor sous ces toits redoutés;
Leurs feux silencieux venoient, des voûtes sombres,
Se perdre et s'enfoncer dans l'épaisseur des ombres.
Sur les obscurs tombeaux, ces feux sont réfléchis,
Et de pâles rayons, leurs marbres sont blanchis.

Le Czar seul et son guide erroient dans cette enceinte;
Un mélange confus de respect et de crainte
L'agitoit, malgré lui, d'un saint frémissement:
La Liberté s'arrête aux pieds d'un monument,
Le frappe: au même instant les marbres tressaillirent;
Du cercueil ébranlé, les voûtes s'entr'ouvrirent.

Alors, du sein de l'ombre, un spectre ensanglanté
S'éleva. De son front, l'horrible majesté,
Sous les traits de la mort, sembloit encor vivante;
Son œil farouche et sombre inspiroit l'épouvante,
Et ses mains paroissoient dégouttantes de sang.

« Ce monstre fut assis dans le suprême rang;
» Du dernier des Henris, tu vois l'ombre terrible;
» Cria la Liberté. Ce monarque inflexible,
» Assassin couronné, profana, tour-à-tour,
» Et le trône et l'autel, la nature et l'amour.
» Le barbare! il voulut, dans sa rage insensée,
» Des fers du despotisme, enchaîner la pensée:
» Il enseignoit le dogme aux pieds des échafauds.
» Je rends grâces, tyran, aux fers de tes bourreaux.
» L'homme se lasse enfin du malheur qui l'obsède,
» Et l'excès des fureurs en devient le remède.
» De la postérité, tyran, entends les cris;
» Vois l'horreur qui s'attache à tes mânes flétris,
» Et poursuit, en cent lieux, ton ombre criminelle;
» Mais, pour mieux te punir dans la nuit éternelle,
» Avant que d'y rentrer, regarde et connois-moi:
» Je suis la Liberté ». L'ombre pâlit d'effroi.
D'un feu plus sombre encor, ses regards s'allumèrent,
Et sur elle, à grand bruit, les marbres se fermèrent.

Tout-à-coup la déesse adoucit son regard.
« Tu vois le monument du sixième Edouard,
» Dit-elle; le destin le frappant jeune encore,
» Eclipsa ses vertus à leur naissante aurore;

» Mais son règne, du moins, a respecté mes droits;
» De son père barbare, il adoucit les lois.
» Ah! que pour ce bienfait, ma main officieuse,
» Epanche des parfums sur son urne pieuse.
» Nymphes de la Tamise, arrosez-là de pleurs,
» Et que chaque printemps la couronne de fleurs. »

Soudain, parmi des feux, des poignards et des chaînes,
On crut voir s'élever des victimes humaines;
Le Czar, à cet aspect, parut s'épouvanter.
« Quel horrible tableau tu viens me présenter!
» Je vois dans des brâsiers, et sur des lits de flammes,
» Se débattre et rouler des vieillards et des femmes,
» Des épouses... Grand dieu! sur les bûchers fumans,
» Un enfant vient de naître au milieu des tourmens.
» Ciel! arrachez des feux cette tendre victime.
» Un bourreau l'y replonge. O désespoir! ô crime!
» Je vois la mère, en proie à des tourmens affreux,
» De ses errantes mains, le chercher dans les feux,
» Fixer encor sur lui ses regards lamentables.
» Cache, cache à mes yeux ces maux épouvantables;
» Déesse, je ne puis en soutenir l'horreur ».
« — Connois le fanatisme et toute sa fureur ».

Les bûchers dévorans, réfléchis vers le dôme,
Jetoient un jour affreux sur un pâle fantôme.
Le spectre, indifférent dans sa férocité,
Sembloit jouir du meurtre avec tranquillité.
Paisible; il écoutoit les cris de ses victimes.

C'étoit Marie. « O monstre! auteur de tant de crimes,

» Monstre que tes tourmens, dans la nuit des enfers,
» Puissent venger les maux que ce peuple a soufferts !
» Que sans cesse à tes yeux, traçant tes barbaries,
» Chacun, de tes forfaits, te serve de furies !
» De tant d'infortunés dont tu fus l'assassin,
» Que les mânes vengeurs habitent dans ton sein !
» Que leurs plaintes, leurs cris, leurs hurlemens funèbres,
» Retentissent sur toi, dans l'horreur des tènèbres !
» Dieux ! des crimes des rois, vengez les nations ».

« — Je joins, dit le héros, mes imprécations,
» A celles de ta haîne; et je fais plus; je jure,
» Sur cet affreux tombeau, de réparer l'injure
» Qu'ont faite, au genre humain, ces sacrés attentats.
» Je jure d'écarter, de mes vastes états,
» Du zèle intolérant, l'absurde tyrannie ».

» — J'accepte ton serment, s'écria le génie ;
» Serment, sois répété, par chaque souverain,
» Du Volga jusqu'au Tage, et des Alpes au Rhin ».
L'ombre parut frémir, ses regards se troublèrent,
Et sur elle, à grand bruit, les marbres se fermèrent.

Alors, tel que du jour, on voit l'astre brillant,
Lever, du sein des flots, son front étincelant,
Un fantôme, plus doux, sortit d'un mausolée.
Ce n'est plus, des enfers, une ombre désolée :
Une flamme céleste ornoit son front serein,
Ornoit le sceptre d'or qui brille dans sa main ;
Le vêtement léger qui lui sert de parure,

Est

Est tissu des rayons d'une lumière pure,
Dont les replis flottans, en nuage argenté,
Semble la revêtir de l'immortalité.

« Vois, dit la Liberté; vois une reine auguste;
» Elle apprit, en souffrant, le devoir d'être juste;
» Sa politique habile, étonnant l'univers,
» Appuya sa grandeur, sur le sceptre des mers.
» Alors on ignoroit cet heureux équilibre,
» Des pouvoirs balancés, qui font un peuple libre;
» Nul frein n'avoit encor assujetti les rois.
» La sagesse tint lieu du frein sacré des lois;
» Ses mœurs adoucissoient sa puissance suprême;
» Elle sut enchaîner son despotisme même.
» Par son génie heureux, ce monstre apprivoisé,
» Menaçant quelquefois, mais bientôt apaisé,
» S'endormit sous la main qui retenoit sa rage.
» Reine, de l'univers je te porte l'hommage :
» Vois brûler, sur ta tombe, un éternel encens ».

L'ombre d'Elizabeth entendit ces accens;
Son front s'environna d'une aurore nouvelle,
Et l'éclair de la gloire étincela sur elle.
Alors, aux doux rayons d'un jour tranquille et pur,
On la vit s'éclipser, sous un voile d'azur.

Soudain, la Liberté reprit un front sévère.
« Coupables défenseurs du pouvoir arbitraire,
» Vous qui perdîtes tout, en voulant tout oser,
» Et vîtes, dans vos mains, le sceptre se briser,

» Exemple malheureux de foiblesse et d'audace;
» O famille de rois, dont j'ai proscrit la race,
» Paroissez ! » — Tout-à-coup, le premier des Stuarts
Brise sa tombe et sort ; ses languissans regards,
D'une ame sans vigueur, exprimoient la mollesse.
« En lui, jusqu'aux vertus, tout fut de la foiblesse,
» Reprit la liberté; plus timide qu'humain,
» L'épée et la balance échappoient de sa main.
» Ce prince, énorgueilli de ses talens frivoles,
» Brigua l'honneur honteux, de docteur des écoles,
» Parlant au lieu d'agir, fier de ses vains discours,
» Flétri dans son palais, et flétri dans les cours;
» Plus vil, par des défauts, que d'autres par des vices :
» Sous le trône miné, creusant des précipices,
» Sa voix, pour abuser les peuples ignorans,
» Fit descendre du ciel, le code des tyrans,
» Flambeau de la discorde, et semence de crimes.
» Mais pour mieux le connoître, écoute ses maximes;
» Il va parler ». Alors, sortant de son repos,
L'ombre éleva la voix, et prononça ces mots :

« Ma main tient de Dieu seul mon sacré diadême.
» La puissance des rois est celle de Dieu même;
» Ce pouvoir borne tout et n'est jamais borné.
» Par un droit éternel, tout peuple est enchaîné.
» Passifs adorateurs de ma toute-puissance,
» Obéissez, souffrez, et mourez en silence.
» Les droits des nations, sont un bienfait des rois.
» Je puis.... » — « Cesse, tyran, d'outrager à-la-fois,
» La majesté de l'homme et celle de Dieu même,

» Reprit la Liberté; de ton affreux système,
» Vois l'exécrable fruit dans tes derniers neveux;
» Vois l'attentat commis sur ton fils malheureux».

Le spectre épouvanté voulut s'enfuir. « Arrête!
» Sur l'échafaud sanglant, regarde cette tête;
» La connois-tu »? D'horreur, le spectre fut frappé,
Et d'un deuil éternel, son front enveloppé,
Retomba dans la nuit. Le Czar reste immobile.
« Grand Dieu! quel est le sang qui profane cette île!
» Quel horrible appareil! quel spectacle! — « Tu vois,
» Et les crimes du peuple, et les fautes des rois.
» Malheur aux lieux, aux temps où des lois téméraires
» Forcent d'approfondir ces terribles mystères,
» Ces bornes du pouvoir, ce secret des états!
» L'imprudence, bientôt, conduit aux attentats.
» Le danger suit de près l'audace curieuse.
» D'un voile antique et saint, la nuit religieuse,
» Rend, aux yeux des mortels, leurs devoirs plus sacrés;
» Et plus il sont obscurs, plus ils sont révérés.
» Charles, que de son père, égaroit la doctrine,
» Charles, réclamant trop sa puissance divine,
» Hardi dans ses projets, foible dans ses moyens,
» Peu terrible aux guerriers, et trop aux citoyens,
» Emporté par sa fougue, et cédant par mollesse,
» Méconnut, tour-à-tour, sa force et sa foiblesse.
» Par les chocs opposés, son pouvoir s'irritant,
» Compromit sa grandeur, en la précipitant;
» Il perdit ce respect, rempart de la puissance:
» Et le peuple, à son tour, las de l'obéissance,

» Le peuple, aussi terrible en sa férocité,
» Qu'il est docile esclave, avant d'être irrité,
» Au nom sacré des lois, osa briser sa chaîne.
» Il osa mesurer la grandeur souveraine,
» Et ne vit, dans son roi, qu'un fameux criminel.
» Tu sais le reste ». — « O jour! jour d'opprobre éternel,
» S'écria le héros. Ombre trop malheureuse!
» Tu ne méritois pas ta destinée affreuse.
» L'univers, indigné, doit s'attendrir sur toi;
» Et roi, mon cœur gémit sur le destin d'un roi ».

Il demeura plongé dans une horreur muette,
Frémissant, éperdu; quand sa fière interprête
Lui dit: « Lève les yeux »! Le trône étoit brisé.
Alors, sur les débris de ce trône écrasé,
S'éleva lentement une ombre formidable.
Sur son front, une nue obscure, impénétrable,
Sembloit, de ses pensers, couvrir la profondeur,
Et voiloit, à demi, son affreuse grandeur.
Tout étoit abattu par le droit de la guerre.
Sa main semble, à ses pieds, enchaîner l'Angleterre;
Mais l'Angleterre esclave, impose à l'univers,
Et l'éclat de la gloire environnoit ses fers.

« Quel est donc ce mortel, si fier et si terrible,
» S'écria le héros? sa hauteur inflexible
» Semble braver les rois troublés à son aspect;
» Il m'inspire, à-la-fois, l'horreur et le respect.
» Quel est il »? — « C'est Cromwel, répliqua la déesse;
» Mélange redoutable et de force et d'adresse,

» Assassin de son roi, tyran de ses égaux,
» On le vit, dans sa marche, écraser ses rivaux,
» Par le poids de sa gloire et de sa renommée;
» Le roi par le sénat, le sénat par l'armée,
» Les chefs par les soldats; dans ces grands mouvemens;
» Employer tour-à-tour, briser ses instrumens,
» Souffler le fanatisme, en maîtriser la rage,
» Et, par la liberté, mener à l'esclavage.
» Quand le roi, le sénat, les grands furent proscrits,
» Vainqueur, il resta seul debout sur des débris;
» Son despotisme alors sortit de l'anarchie;
» Mais des divisions, l'Angleterre affranchie,
» Sous ce maître imposant, reprit de la splendeur;
» Il ennoblit son crime, à force de grandeur;
» Roi plus habile encor, que sujet redoutable,
» Le plus grand des mortels, s'il n'est le plus coupable ».

Le monarque étonné l'observe avidement.
Il contemploit ce front où le déguisement,
Et le génie altier, se peint avec l'audace.
« Grand Dieu! s'écria-t-il, que ne fus-je à la place
» De ce roi malheureux, par un traître immolé!
» Un sujet orgueilleux, peut-être, auroit tremblé.
» Si le glaive eût jugé, dans ces grandes querelles,
» Du prince ou des sujets, quels étoient les rebelles,
» J'en jure par ce fer, qui sera mon soutien,
» Le sang qu'on eût versé, n'eût pas été le mien ».

Cromwel parut l'entendre; il ne put méconnoître
La fierté d'un héros, et les accens d'un maître.
Terrible, il l'observa, frémit, et disparut.

Sur ces pas, aussitôt, un fantôme accourut,
Et soudain s'éclipsa, comme une ombre légère.
« Quelle est, dit le héros, cette ombre passagère »?
— « C'est Richard; héritier de ce coupable rang,
» Il ne put soutenir un fardeau teint de sang;
» En descendant du trône, il se rendit justice,
» Et le fils de Cromwel n'eut ni talent, ni vice ».

» Voici Charles. Long-temps, par le crime exilé,
» Sur ce trône désert, il se vit rappelé.
» Son retour ne fut point l'effet de sa prudence;
» Le peuple fatigué de son indépendance,
» Pour demeurer sans maître, eut trop peu de vertu,
» Et le vaisseau public, de l'orage battu,
» Avoit besoin d'un ancre, au milieu des tempêtes:
» Charles fut rétabli. Les plaisirs et les fêtes,
» De ce règne naissant, marquèrent la splendeur;
» Mais la pompe des arts fut sa seule grandeur.
» Que dis-je! entre la tombe et l'échafaud d'un père,
» Sa mollesse affecta la puissance arbitraire.
» Dans leur source sacrée, empoisonnant les lois,
» Du peuple, à prix d'argent, il marchanda les droits;
» Il infecta l'Anglois de ses lâches délices,
» Et pour le rendre esclave, il lui donna des vices.

» Mais je veillois: ma voix, dans leurs cœurs abattus,
» Rappeloit, par degrés, les antiques vertus;
» Déjà, dans le lointain, se préparoit l'orage,
» Grondant profondément dans le sein du nuage,
» Se formant sous mes yeux, et tout prêt d'éclater;

» Un monarque imprudent vint encor le hâter.
» Jacques, trop absolu, trop esclave de Rome,
» Eut les vertus d'un moine, et non pas d'un grand homme.
» Aveugle, impétueux, son indiscrète ardeur
» Força tous les ressorts de sa foible grandeur.
» Alors on ne vit pas, dans l'enceinte des villes,
» Ces fiers emportemens des discordes civiles,
» Mais un courroux profond, un calme menaçant,
» Ce murmure étouffé, d'un peuple frémissant,
» Qui s'indigne et se tait, se nourrit de sa haine,
» Soulève, avec lenteur, le fardeau de sa chaîne,
» Voit ses maux à loisir, sans fougue et sans terreur,
» Et sait, à la prudence, asservir sa fureur.
» Les temps étoient venus : contre la tyrannie
» Des antiques Nassau, j'invoquai le génie;
» Nassau fendit les mers, vint, parut et fut roi;
» Le sceptre des Stuarts fut brisé par la loi.
» Je trouvai, j'apportai ce pacte originaire,
» Des droits des nations, sacré dépositaire,
» Qui, des états naissans, a formé les liens,
» Qui ne créa des rois que pour les citoyens;
» Contrat que la victoire, et le droit de la guerre,
» Ont, par des flots de sang, effacé de la terre;
» Mais qui resta, parmi le ravage et les morts,
» Dans le cœur des tyrans, gravé par les remords :
» Dans le cœur des sujets, gravé par la vengeance;
» J'apportai ce contrat, borne de la puissance.
» Je dis au peuple, au prince, assemblés à ma voix:
» — Roi! voilà tes devoirs; peuple! voilà tes droits. —
» Dès-lors se termina cette querelle antique,

» Cette lutte du prince, et du corps politique.
» Forcé d'être innocent, le trône fut absous,
» De la loi, non d'un maître, on craignit le courroux.
» Le nom de bienfaiteur devint son plus beau titre;
» Il fut l'appui des lois, sans en être l'arbitre.
» Il verse les trésors, et ne peut les ravir;
» Il peut venger l'état, et non point l'asservir.
» Mortel! ainsi de Dieu, l'inaltérable essence,
» De commettre le mal, a l'heureuse impuissance;
» Et de l'être infini, bornant la profondeur,
» Cette limite même ajoute à sa grandeur ».

A ces hardis accens, le Czar prêtoit l'oreille,
Vainement, dans son cœur, sa fierté se réveille:
La vérité, plus fière, et qui commande aux rois,
Des peuples opprimés, lui fait sentir les droits.

Mais, de la nuit, déjà les ombres s'éclaircissent,
Déjà les lampes d'or, sous les voûtes pâlissent,
Et du jour renaissant, le temple est éclairé:
Le héros est sorti de ce séjour sacré.
Il s'avance; non loin de l'auguste portique,
La Liberté lui montre un édifice antique;
Elle semble elle-même émue à cet aspect.
» Czar, que ton front ici se baisse avec respect,
» dit-elle; ici l'Anglois, législateur suprême,
» Dicte ses volontés, les dicte à son roi même.
» Ce sénat réunit trois pouvoirs différens,
» Les députés du peuple, et le prince et les grands.
» L'homme rampant ailleurs, sous le poids de sa chaîne,
» Monarque détrôné, dans son vaste domaine,

» Ici

» Ici peut élever le front d'un souverain,
» Et ressaisit l'empire échappé de sa main.
» Le peuple, à ses besoins, comparant ses largesses,
» Ouvre et ferme, à son gré, la source des richesses;
» Il n'obéit qu'aux lois qu'il daigne recevoir.
» La sourde inquiétude observe le pouvoir,
» Prévient et les dangers, et les conseils sinistres;
» Et sous le dais des rois, fait pâlir les ministres.
» Le corps, que sa noblesse et que ses intérêts,
» Aux intérêts du trône, attachent de plus près,
» Mais qui veut un monarque, et ne veut point de maître,
» Ennemi des tyrans, sans aspirer à l'être,
» Moins ardent que le peuple, et non moins citoyen,
» D'un pouvoir nécessaire, est l'utile soutien.
» Prêt à le protéger, si l'on osoit l'abattre;
» S'il osoit usurper, tout prêt à le combattre:
» Il est le frein du peuple, il en seroit l'appui;
» Et ce trône agité se repose sur lui.
» Du monarque, à son tour, l'adroite vigilance,
» Entre ces deux pouvoirs, sait tenir la balance.
» Il assemble, il sépare, il dissout ces grands corps.
» Ainsi, tempérant tout par d'utiles accords,
» J'ai su, d'un fier sénat, borner le despotisme,
» D'autant plus dangereux que l'ardent fanatisme
» Devient contagieux dans un peuple assemblé,
» Que de fausses terreurs, il peut-être troublé;
» Que sa fierté s'irrite au soupçon d'une entrave,
» Et qu'il se fait tyran, par la peur d'être esclave ».

— « Déesse, dit le Czar, j'admire par quels nœuds

» Ta main sut enchaîner des pouvoirs dangereux,
» Ces poids, ces contre-poids, d'une machine immense:
» Mais d'un trouble éternel, tes lois sont la semence.
» Je cherche en vain la paix, dans ce corps agité,
» Il doit user, sur lui, sa triste activité.

— « Czar ne recherche pas une paix chimérique;
» Il faut des passions dans le corps politique.
» Il est, pour les états, un stupide repos,
» Qui, né de la foiblesse, est le dernier des maux.
» L'ame, sous le despote, immobile et glacée,
» Tremble, même en secret, d'avoir une pensée.
» Dans un calme éternel, là, tout languit, tout dort;
» C'est la paix des tombeaux, le calme de la mort.
» Ici ne règne point une paix si cruelle,
» Le trouble est apparent, l'harmonie est réelle;
» L'ordre naît du combat des esprits divisés.
» Ainsi les élémens, l'un à l'autre opposés,
» Font, en se résistant, l'équilibre du monde ».

Soudain elle gémit. Une douleur profonde
Se peignit dans ses traits, et voila ses regards.
« Ah! dans cette île heureuse, au sein de ces remparts,
» Dit-elle, si jamais je pus être opprimée,
» S'il est quelque péril dont je sois alarmée,
» Je ne crains pas ces chocs de la dissension;
» Je crains plutôt, je crains la fatale union
» Qui peut calmer un jour les partis et les haines:
» Si jamais tout s'unit, tout sera dans les chaînes.
» Je vois un ennemi terrible, mais caché,

» A miner mon pouvoir, en secret attaché;
» L'or.... » A ce mot fatal, la Liberté s'arrête;
Tout-à-coup un nuage enveloppe sa tête :
Elle s'élève, fuit; et, dans l'air sillonné,
Disparoît aux regards du héros étonné.

Pierre demeuré seul, paroît sortir d'un songe;
De ses sens égarés, il craint quelque mensonge.
« Est-ce une illusion? est-ce une vérité?
» Oui, je n'en doute pas, une divinité
» M'a conduit, je l'ai vue, et je sens que je veille.
» Oui, sa voix retentit encor dans mon oreille,
» Plus avant dans mon cœur. Guide toujours mes pas,
» Et dans ce nord sanglant, qui ne te connoît pas,
» Si les grandes leçons que tu m'as retracées,
» Déesse, de mon cœur pouvoient être effacées,
» Parois, viens m'inspirer un salutaire effroi,
» Et placer ton image entre mon peuple et moi ».

Dans Londres, cependant, sa vigilance active,
Portoit, de toute part, une vue attentive;
Pour éclairer son peuple, avide de savoir,
Il veut tout observer, tout connoître, tout voir.
Des mystères cachés, perçant la nuit obscure,
Il ose approfondir les lois de la nature;
Son génie inquiet ne peut être borné;
Il entrevoit déjà que tout est enchaîné.

Wren qui, rival heureux de Vitruve et d'Euclide,
Bâtit, de cette main qui mesuroit les cieux,

Des palais pour les rois, des temples pour les dieux;
Wren, aux yeux du héros, par des lignes qu'il trace,
A de hardis calculs, assujettit l'espace.

Boyle, développant l'ordre de l'univers,
Lui montroit les rapports de tant d'êtres divers;
Et du fluide errant, les atômes liquides,
Et l'air qui, balancé, roule en vagues rapides,
Et le feu créateur, source du mouvement,
Et la matière brute, insensible élément
Qu'une éternelle mort retient sous son empire;
Et ce limon vivant qui croît, marche et respire;
De l'antique nature, observant tous les pas,
Il soulevoit le voile, et ne l'arrachoit pas.

Newton lui démontroit cette force puissante,
Et toujours invisible, et toujours agissante,
Qui pénètre, remplit, anime tous les corps;
Qui, d'un pouvoir rival, combattant les efforts,
Fixe, autour du soleil, les sphères vagabondes;
Vers un centre commun, fait graviter les mondes;
Atteint jusqu'aux déserts, où Saturne enfoncé,
Loin de l'astre du jour, meut son orbe glacé;
Ramène vers les lieux, que notre vue embrasse,
Ces astres voyageurs égarés dans l'espace;
Des nuits, auprès de nous, fixe le globe errant,
Enchaîne, par des lois, son caprice apparent,
Assujettit la terre; à la terre inclinée,
Trace la route oblique où circule l'année;
Soulève l'océan et régit l'univers,
Des profondeurs des cieux, aux profondeurs des mers.

L'instruisant à son tour, par ses savantes veilles,
Locke, à ses yeux surpris, offroit d'autres merveilles.
Locke, dans un abyme, apportant le flambeau,
Lui montre la pensée encor dans son berceau.
Sa foiblessè, d'abord, naît de son indigence;
Mais il voit, par degrés, l'active intelligence
Croître, développer tous ses trésors naissans,
S'enrichir des objets dessinés par les sens;
Les sens industrieux, ses esclaves fidelles,
Lui portent, en tribut, des images nouvelles.
De l'ame jeune encore, utiles ornemens,
Elle rassemble alors ces premiers élémens,
Les unit, les compare. Une chaîne invisible
Joint l'univers moral à l'univers sensible.
A travers les détours d'un labyrinthe obscur,
Pierre, aidé de ce fil, s'avance d'un pas sûr;
De notre esprit altier, il voit la dépendance,
Connoît le cercle étroit où roule l'évidence.
Locke a posé la borne où l'ame, sans secours,
S'égare, et de son vol doit arrêter le cours;
Où commence l'erreur, où la vérité cesse,
Et révèle à l'esprit sa force et sa foiblesse.

Dans des vers immortels, l'élégant Adisson,
Lui traçoit les vertus et l'ame de Caton.

Nassau, dont le génie a créé la puissance,
Qui, trente ans, de l'Europe, agita la balance,
Qui, dans de grands projets, a consumé ses jours,
Nassau lui dévoiloit les profondeurs des cours.

Il peignoit, à ses yeux, l'Europe politique,
Sous un chef empereur, immense république;
Inquiète, jalouse, et dont l'activité,
Par des chocs éternels, maintient sa liberté,
Tantôt, brisant le joug, mais avec violence,
Tantôt, limant les fers qu'on lui forge en silence;
Lui montroit le midi, déchu de sa splendeur;
La Prusse, à pas tardifs, marchant vers la grandeur,
Le François, accablé du fardeau de sa gloire,
(Ses plus grands ennemis, sont trente de victoire)
Vingt rois que, de son joug, Louis a menacés,
Par leur défaite même, aux combats exercés,
Tous jurant à la France une haine immortelle.
Riswick vient d'assoupir cette longue querelle;
Les glaives fatigués reposent un moment;
Mais toujours l'intérêt fermente sourdement:
Sous le ciel espagnol l'orage se prépare.

De Guillaume, à regrets, le héros se sépare;
Tous deux se sont unis par des traités secrets.

Profondément rempli de ces grands intérets,
Tandis que, vers le toit qui lui servoit d'asile,
Le Czar, en méditant, marche d'un pas tranquille;
D'un tumulte soudain son regard est frappé:
Il voit, d'un peuple immense, un homme enveloppé,
Qui, le fer à la main, se frayoit un passage.
Le Czar a démêlé les traits de son visage:
C'est un de ses sujets. Cet esclave inhumain
Avoit, d'un attentat, osé souiller sa main;

Et le peuple, à grands cris, poursuivoit le coupable.
Pierre, de l'équité, vengeur inexorable,
Oublie en ce moment, qu'étranger dans ces lieux,
Il n'est pas sur le trône où régnoient ses aïeux;
Il croit tenir encor le glaive et la balance.
Son esclave à ses pieds, comparoît en silence:
Les témoins sont présens; le crime est avéré.
« Qu'à l'instant le coupable, à la mort soit livré,
» Dit-il ». Pour le saisir, un esclave s'avance;
Tout-à-coup une voix, dans cette foule immense,
S'élève, et retentit, en reclamant la loi:
« Arrête! ton esclave ici n'est plus à toi.
» Czar, sur ces bords sacrés, ton despotisme expire,
» Cet air soumet aux lois quiconque le respire,
» Et sujet et monarque; et si, dans tes états,
» Tu peux, de ton esclave, ordonner le trépas,
» Ici, sans respecter l'honneur du diadème,
» La loi pourroit venger son trépas sur toi-même,
» Et ne verroit, dans toi, qu'un coupable assassin ».

Le Czar.... Un fier courroux bouillonne dans son sein.
« Mortel audacieux qui me parles en maître,
» Qui m'oses menacer, parois, fais-toi connoître.
» Quel est ton nom, ton rang»?—«Tu vois un magistrat
» Qui te commande, au nom du peuple et de l'état
» Qui ne peut t'accorder ici ce droit suprême
» Qu'il ne souffriroit point dans son monarque même;
» Qui respecte le trône et la grandeur des rois,
» Mais respecte encor plus la patrie et les lois:
» Voilà mon rang, mon titre », Un si noble langage

Etonna le héros, et plût à son courage.
« Magistrat généreux, dit-il, je t'obéis;
» Va, soumets mon esclave aux lois de ton pays;
» Tu peux en disposer, ma main te l'abandonne.
» Ici, tout-à-la-fois, et m'instruit et m'étonne.
» Chaque pas que je fais me retrace un devoir,
» M'apprend qu'il est un frein nécessaire au pouvoir.
» Ainsi, puisse toujours cette main souveraine,
» Des lois que j'ignorois, porter l'heureuse chaîne »!

Il part en admirant ce peuple roi des mers,
Vainqueur des préjugés tyrans de l'univers,
Qui, dans l'art de penser, indépendant et libre,
Des états et du monde, a trouvé l'équilibre,
Et sut également, à d'immuables lois,
Assujettir les cieux, la nature et ses rois.

CHANT Ier. DE LA FRANCE.

Enfin, je te salue, ô ma patrie! ô France!
Climat chéri du ciel, berceau de mon enfance,
Où, des arts enchanteurs, je puisai les leçons,
Où ma tremblante voix forma ses premiers sons,
Où, d'une ardeur naissante, éprouvant le délire,
Jeune encor, j'essayai les accords de ma lyre.
Jeune, je m'en souviens, souvent je m'égarois
Dans les sentiers déserts de ces vastes forêts,
Du saint enthousiasme, éternelles demeures;
Là, sur moi, le soleil faisoit rouler les heures,
Et moi, je méditois déjà de longs travaux;
Je mêlois mes accens aux bruit lointain des eaux,
Au frémissement sourd de l'antique feuillage;
Quelquefois, des héros, je croyois voir l'image;
Souvent, dans les détours d'un bois religieux,
Le fantôme de Pierre apparut à mes yeux,
Me demanda des chants, des chants que dans l'ivresse,
Peut-être imprudemment, lui promit ma jeunesse.
O! que n'ai-je vécu dans ce siècle brillant,
Où Louis, d'un regard, sut créer le talent!
Quand ce roi, couronné des mains de la victoire,
Éclairoit tous les arts des rayons de sa gloire!
Que j'eusse contemplé, d'un œil respectueux,
De Corneille vieilli, le front majestueux!
O Racine! en pleurant, à ta douce harmonie,

J'aurois appris de toi les grâces du génie !
Bossuet, Fénélon, pontifes immortels,
Cultivant l'éloquence, à l'ombre des autels,
Heureux qui put vous voir ! heureux qui put entendre
Et ces accens si fièrs, et cette voix si tendre !
O jours trop fortunés, qu'êtes-vous devenus ?
Beaux arts, d'un siècle ingrat, vous êtes méconnus.
L'art terrible et sanglant qui façonne au carnage,
Ces esclaves guerriers, instrumens d'esclavage,
Est l'art qui, dans l'Europe, occupe tous les rois.
Plus d'asile pour vous; votre éloquente voix
Est par tout étrangère et par tout importune.
Moi-même qui, pour vous, dédaignant la fortune,
De mes plus jeunes ans, vous consacra le cours,
Flétri par la langueur, aux plus beaux de mes jours,
Long-temps j'ai suspendu ma lyre abandonnée.
Mais quel bruit vient frapper mon oreille étonnée ?
Je l'entends qui prélude à des accords savans;
Ses fils harmonieux, âgités par les vents,
Murmurent, dans la nuit, des sons involontaires;
Ma main la détachant de ces murs solitaires,
La ressaisit, enfin, après un long repos.
O siècle de Louis, des arts et des héros !
Tu ranimes ma voix, et mon ame attendrie
Se réveille un moment, pour chanter ma patrie.

Instruit par les vertus, enrichi par les arts,
Déjà Pierre, de Londre, a quitté les remparts,
A volé vers ces bords, où le bassin de Douvres,
Pour recevoir les mers, s'arrondit et s'entr'ouvre;

Son inquiète ardeur presse les matelots;
La voile s'enfle, on part, ou fend l'azur des flots.
Les cieux étoient sereins; tout-à-coup un rivage
Pareil, dans le lointain, aux vapeurs d'un nuage,
Des bords de l'horizon, parut se détacher,
S'étendre, s'éclaircir, et bientôt approcher.
C'étoit Calais. Le Czar contemple cette terre
Qui peut-être, autrefois, touchoit à l'Angleterre.
Sans doute, de la mer, les terribles efforts,
Ont jadis, en grondant, séparé ces deux bords,
Comme, du Calabrois, le rivage fertile,
Jadis fut séparé des champs de la Sicile,
Et les bords espagnols, du rivage afriquain.
Ainsi, peut-être, un jour le pâle Méxiquain,
Vers son golfe profond, aujourd'hui si paisible,
Entendra tout-à-coup, avec un bruit horrible,
L'isthme de Panama s'écrouler dans les mers;
Et l'antique océan, qui ronge l'univers,
Peut-être brisera, vers le golfe Arabique,
Le nœud qui joint encor l'Asie avec l'Afrique.
O pouvoir indomptable! ô trop frêle séjour!
Les feux, les vents, les eaux l'ébranlent tour-à-tour,
Et plus terrible encor, l'homme y joint ses ravages!

Cependant, la chaloupe aborde les rivages,
Et s'arrête où le flot endormi mollement,
Sur l'humide gravier, roule languissamment.
Le héros, sur le sable, impatient s'élance;
Il marche, il a foulé les rives de la France.
Le Fort l'accompagnoit: « Voilà donc ce pays

» Qu'a rendu si fameux le règne de Louis,
» Célèbre par les arts, célèbre par la guerre !
» Son sol paroît toucher au sol de l'Angleterre.
» Les deux peuples rivaux, semblent n'en former qu'un ».

« Peut-être, dit le Fort, leur berceau fut commun.
» Mais ils diffèrent plus que, si la mer profonde,
» Eût, entre leurs climats, mis la moitié du monde;
» Tant la nature, en eux, grava des traits divers !
» Tu croiras, tout-à-coup, voir un autre univers.
» Ici, ce ne sont plus ces mœurs républicaines
» D'un peuple énorgueilli d'avoir brisé ses chaînes;
» Ce n'est plus la rudesse et l'austère âpreté,
» Fruits sauvages d'un sol où croît la liberté;
» Tout est plus doux, l'esprit, les vertus, le langage;
» A peine on a touché sur cet heureux rivage,
» S'offrent le goût des arts, les talens séducteurs,
» Et l'aimable souplesse, et la grâce des mœurs.

« Le Breton, frémissant au nom de servitude,
» Nourrit une éternelle et vague inquiétude.
» Le ciel le plus serein lui paroît orageux;
» Le citoyen françois, moins fier et plus heureux,
» Pour le republicain, objet digne d'envie,
» D'un charme renaissant, sait embellir la vie,
» Sait jouir des succès, rit au sein des malheurs;
» Et sa chaîne, à ses yeux, est couverte de fleurs.

« L'Anglois calme au-dehors, couve dans le silence,
» Des grandes passions, la sourde violence:

» Sous sa cendre, ce feu ne peut être amorti;
» Chez lui tout est fureur, et tout devient parti,
» Intérêt de l'état, culte, amusemens même;
» S'il n'est indifférent, il faut qu'il soit extrême.
» Le François, plus actif, et bien moins emporté,
» Echappe aux passions par sa légéreté:
» Elle l'assujettit à ses divers caprices,
» Et borne également ses vertus et ses vices.

» L'un, né compâtissant et cruel à-la-fois,
» Féroce dans sa mœurs, est humain dans ses lois;
» L'autre n'offre pas moins de contrastes bizarres,
» Et ce peuple, si doux, maintient des lois barbares.

» Dans le sein des combats, l'un et l'autre fut grand;
» Leur courage est fameux, mais il est différent.
» La valeur de l'Anglois est intrépide et sombre;
» De ses fiers ennemis, il calcule le nombre,
» Du choc, sans s'émouvoir, soutient la pesanteur,
» S'anime par degrés, s'acharne avec lenteur,
» Menace, en expirant, l'ennemi qui l'accable,
» Et son dernier moment est le plus redoutable.
» Le François, plus terrible à son premier effort,
» Où la gloire paroît, n'aperçoit pas la mort;
» Il s'élance: pour lui, les combats sont des fêtes;
» Il change de plaisirs, en volant aux conquêtes.
» Par la seule lenteur, on peut lui résister;
» Et s'il domptoit sa fougue, il pourroit tout dompter.

» Par leur gouvernement, plus divisés encore,
» Ce qu'on redoute à Londre, à Paris on l'adore.

» Là, le noble, du peuple, autorisant les droits;
» S'en fit un allié, pour combattre les rois :
» Le despotisme alors recula d'épouvante.
» Moins magnanime ici, peut-être moins prudente,
» Sous ses pieds dédaigneux, foulant le plébéïen,
» La noblesse fut tout, le peuple ne fut rien.
» Mais le pouvoir des rois s'avançoit en silence;
» La force souveraine emporta la balance,
» Et les grands ont connu, de leur chute étonnés,
» Qu'en enchaînant le peuple, ils s'étoient enchaînés.

» L'Anglois, dans les fureurs des discordes civiles,
» Sut rendre à son pays, ses fureurs même utiles :
» Chaque goutte de sang fut pour la liberé;
» Chaque malheur public fut pour l'humanité.
» Ici, la nation, ardente, mais légère,
» Laisse errer, au hasard, sa fougue passagère,
» Et formant des complots, jamais de grands desseins;
» L'intérêt d'un moment toujours arma ses mains.
» Que dis-je ? le François, dans les jours d'anarchie,
» En combattant les rois aimoit la monarchie,
» Et vers les factions, par caprice emporté,
» Chercha le mouvement plus que la liberté :
» Il méconnut, des lois, le savant équilibre.

» Malheur au fier Anglois, s'il cessoit d'être libre!
» Car, s'il perdoit ses lois, il seroit sans appui;
» Le despotisme alors, se déchaînant sur lui,
» Seroit aussi fougueux que la liberté même.
» Le François, rassuré sous le pouvoir suprême,

» D'un maître impérieux, redoute moins les droits.
» Les mœurs, auprès du trône, ont remplacé les lois :
» Quand l'honneur a parlé, la force doit se taire.

» C'est lui qui, du François, maintient le caractère ;
» A la voix de l'honneur, le François ennobli,
» Même en obéissant, ne s'est point avili.
» Sous des rois qui sont grands, il sait l'être lui-même ;
» Orgueilleux d'embellir l'éclat du diadême,
» La gloire est à ses yeux plus que la liberté.

» Prince, tel est ce peuple aimable et redouté.
» De son fier ascendant, l'Europe convaincue,
» Par lui, fut à-la-fois éclairée et vaincue.
» L'Europe admire, craint, imite le François ;
» A ses voisins altiers, qu'offensent ses succès,
» Il donne les leçons des arts et du courage,
» Et leur haine jalouse est un nouvel hommage ».

Le Czar prêtoit l'oreille au discours de le Fort.
« Peuple fier et brillant, dit-il avec transport,
» Je vais te voir, je vais contempler les merveilles
» Dont souvent le récit a frappé mes oreilles.
» Que de tableaux divers présentent les humains !
» Je vois que la nature a gravé de ses mains,
» Des mœurs des nations, l'ineffaçable empreinte ».

De Calais, cependant, il a franchi l'enceinte.
Il s'avance, et son œil, errant de toutes parts,
Sur l'empire françois, promène ses regards.

Ryswick avoit éteint le fatal incendie
Qu'alluma, dans Ausbourg, une mine trop hardie;
Le François belliqueux suspendoit ses drapeaux,
Et, fatigué de vaincre, aspiroit au repos.
Le soldat a revu sa cabane champêtre,
Les arbres qu'il planta, le toit qui le vit naître.
La mère, qui long-temps a maudit les combats,
Pressoit son fils sanglant, échappé du trépas.
Plus loin, le vieux guerrier blanchi dans les alarmes,
Suspendoit, sous son toit, les tronçons de ses armes:
L'airain de sa cuirasse à demi-fracassé
Et sa lance rompue, et son glaive émoussé,
Et ses mousquets noircis par le feu des batailles,
Vont parer, désormais, ses rustiques murailles.

Des nuages d'encens rendoient grâces aux dieux:
La paix, rentrant au bruit des chants harmonieux,
Traînoit, des camps voisins dans les cités oisives,
Les foudres désarmés, les dépouilles captives.
D'un désordre enchanteur, le peuple est animé.
On se rassemble, on court, le salpêtre enflammé,
En astre étincelant, pétille et se déploie,
Gronde en accens plus doux, et fait tonner la joie.
Par tout le vin écume et coule à longs ruisseaux,
Et le peuple, en chantant, boit l'oubli de ses maux.

« Apprends à préférer la paix à la victoire,
» Dit le Fort; accablé du fardeau de sa gloire,
» Las des succès guerriers, vois comme le François
» Embrasse avidement l'image de la paix!

» Ah!

» Ah ! de ces jeux sanglans, qu'un roi guerrier ordonne,
» Les maux sont pour les peuples, et l'éclat pour le trône ».

Tous deux s'entretenoient du destin des états,
De cet horrible droit, nommé droit des combats,
Cet affreux tribunal, où le juge est l'épée,
Où souvent par le fer, la justice est trompée,
Où le foible est puni des crimes du plus fort.

Mais déjà, vers Paris, le monarque du nord
Hâte ses pas; bientôt il découvre la plaine
Et les bords fortunés où s'égare la Seine;
De joie, en les voyant, son cœur est agité.
Il aperçoit de loin cette vaste cité,
Dont le contour embrasse un horizon immense,
Colosse de grandeur élevé sur la France,
Que le luxe a formé, que le luxe nourrit,
De l'or amoncelé dont l'état s'appauvrit,
Qui, nuisant aux sujets, énorgueillit les princes,
De la séve de l'or, affame cent provinces,
Mais dont le noble aspect, l'éclat éblouissant,
Offre la majesté d'un empire puissant.

Pierre y porte ses pas avec moins de surprise;
Il vit les murs fameux que baigne la Tamise,
Chaque pas, chaque lieu découvre à ses regards
Le luxe pacifique et la pompe des arts,
Les travaux imposans que ce siècle a vu naître;
Mais c'est Louis, d'abord, qu'il aspire à connoître;
Ce roi, dont le génie et les brillans succès,

Au premier rang du monde, ont placé les François.
Tel, quand le voyageur voit l'Égypte féconde,
Que le Nil engraissa des tributs de son onde,
Dans les remparts du Caire, il ne peut s'arrêter,
Jusqu'aux sources du Nil, il aime à remonter;
Parcourant, de son lit, la chaîne tortueuse,
Il demande aux déserts l'urne majestueuse
D'où ce fleuve sacré, fertilisant ses bords,
De la vie, à grands flots, épanche les trésors.
Pierre vole à Versailles, et sa grandeur austère
N'enprunte point l'éclat d'une pompe étrangère.
Son cortége et sa cour, sont ses nobles travaux;
Sa pompe est son génie et l'ame d'un héros,
Un grand nom qui, parti des bords de la Crimée,
Accroît, de cour en cour, sa vaste renommée.*
Le Fort lui sert de guide. A tout autre inconnu,
Dans Versaille, déjà, le Czar est parvenu.
De ce fameux Louis, Versaille étoit l'ouvrage,
Jadis vallon désert, lieu stérile et sauvage.
Là, le vainqueur des rois, vainqueur des élémens,
D'un immense palais, posa les fondemens;
Et tous les arts en foule, orgueilleux de lui plaire,
Vinrent y déposer leur pompe tributaire.
Sous l'œil respectueux d'une innombrable cour,
Louis, avec la paix, y célèbre, en ce jour,
L'auguste hymen d'un fils, sa seconde espérance.
C'étoit ce jeune prince adoré de la France,
Trop tôt pleuré par elle; aimable rejeton
Qu'envain, pour nos aïeux, cultiva Fénélon.
Que son destin, hélas! fut brillant et rapide!

La fille de Victor, la belle Adélaïde,
Qu'aux autels de l'hymen, conduisent les amours,
A des jours si chéris, vient unir ses beaux jours.
Gage heureux de la paix, à l'Europe rendue,
Des rochers du Piémont, elle étoit descendue;
Et sous le poids des ans, le monarque françois,
Semble se rajeunir de ses naissans attraits.
Il veut que, de ce jour, la fête solennelle,
Étale les splendeurs d'une pompe nouvelle.
Par tout des ornemens, l'or relevoit le prix;
L'or flottoit, en festons, sous les riches lambris;
L'or, en dais suspendu, rayonnoit sur le trône.
Trois cents jeunes beautés, que l'éclat environne,
La gaze, à flots d'argent, l'or en tissu de fleurs,
Sur leurs corps arrondis, errant avec mollesse,
De leur taille flexible, entouroient la souplesse.
La richesse et le goût, pour parer tant d'attraits,
Ont, d'un art enchanteur, épuisé les secrets.
Le rubis étincelle autour des cous d'albâtre.
Sur ces globes de lys, que l'amour idolâtre,
Le feu des diamans serpente en longs éclairs;
Et la perle blanchie au sein des vastes mers,
Couronne, en se jouant, l'or de leur chevelure.
Mais leurs grâces encore, éclipsoient leur parure.

La belle Adélaïde, ornement de deux cours,
De quatorze printemps, n'avoit pas vu le cours;
La tendre majesté se mêloit à ses charmes.
Déjà, de la pudeur, les naissantes alarmes,
Ont coloré son front d'un attrait plus touchant;

Et l'amour, qui sourit, la blesse en se cachant.
Son jeune époux, près d'elle, a connu la tendresse;
Nourri dans les leçons d'une douce sagesse,
Son regard, combattu, cherche et fuit tour-à-tour
Les charmes, qu'à ses vœux, à réservés l'amour,
Et des premiers désirs, l'innocence et la grâce,
Donne, à ses yeux troublés, une timide audace.

De ses fils, cependant, Louis environné,
Louis, roi conquérant et père fortuné,
Jusques dans ses plaisirs, déployant sa puissance;
Remplissoit tous ces lieux de sa vaste présence.
La France, autour de lui, rassembla ses héros,
Ils viennent embellir, dans un noble repos,
Les pompes d'une cour et les grandeurs d'un maître.
Tel, le chantre divin que la Grèce vit naître,
Sous les arcs lumineux des palais éternels,
A peint, dans son éclat, le roi des immortels,
Que le peuple des dieux adoroit en silence.
Mars courboit devant lui sa redoutable lance,
Neptune, le trident de l'humide séjour.
Devant le roi des dieux, le Dieu brillant du jour,
Incline les rayons de sa tête enflammée;
De son bouclier d'or, Minerve est désarmée,
Et Thémis, à ses pieds, met l'urne des destins.
Mais les fils de Vénus, les Amours enfantins,
Ornés de carquois d'or, sur les foudres dormantes;
Aiguisoient, en riant, leurs flèches innocentes.
Entouré de sa cour, le monarque des dieux,
Embrasse d'un regard l'air, la terre et les cieux.

Le héros contemploit ces fêtes éclatantes.
Matelot sur les mers, et soldat sous les tentes,
Monarque accoutumé, dès ses plus jeunes ans,
Moins à l'éclat des cours, qu'au toit des artisans,
De climats en climats, errant sans diadême,
Renfermant sa grandeur toute entière en lui-même,
Peut-être, en ce moment, ses austères regards,
Se seroient détournés; mais la pompe des arts,
A la pompe du trône, en ces lieux réunie,
Les prodiges du goût, le luxe du génie,
Et le nom, les destins d'un roi victorieux,
Ont embelli ce faste, étranger à ses yeux.

« Le Fort, la voilà donc, cette cour si fameuse!
» Ce roi vainqueur du Rhin, de l'Elbe et de la Meuse,
» Dont le grand nom erroit dans mes vastes déserts,
» Avant que je connusse un nouvel univers?
» Quel front majestueux! quel éclat! oui, peut-être,
» A sa seule grandeur, j'aurois pu le connoître.
» Il semble, cher le Fort, qu'à mon œil étonné,
» De soixante ans de gloire, il marche environné;
» Et de cheveux, blanchis sa tête couronnée,
» De l'Europe et des rois, porte la destinée.
» Mais dis moi; dès long-temps, tu connus ces climats;
» Avant que mes destins eussent guidé tes pas,
» Des rives du Léman, aux mers hyperborées,
» Tu cherchas, des François, les aimables contrées;
» Et vis, dans sa splendeur, cette cour et son roi.
» Qui sont tous ces guerriers, ces princes que je vois?
» Daigne me les nommer. » — « Je puis te satisfaire,

» Dit le Fort. Là, tout près de son auguste père,
» Est le fils de Louis, le second de l'État:
» Ce prince, enveloppé dans son modeste éclat;
» Voilant, presqu'à ses yeux, les droits de sa naissance;
» Semble borner sa gloire à son obéissance.
» Si l'héritier d'un roi dut se faire oublier,
» Il a su disparoître, eclipsé tout entier;
» Il vieillit, en sujet, sur les marches du trône.

» Vois celui que, déjà, la faveur environne.
» C'est son fils, dont le front s'embellit en ce jour
» Des fêtes de l'hymen, des charmes de l'amour.
» A peine en son printemps, sa précoce sagesse
» Porte les fruits heureux que mûrit la vieillesse;
» Mais son austérité n'est point de la rigueur;
» La touchante pitié sait amollir son cœur.
» Souvent ses pas errans se portent sous le chaume.
» A l'école du luxe, il devint économe.
» Ah! sa main, des impôts, adouciroit le poids.
» Il voit le sang du peuple empreint sur l'or des rois.
» Cieux, veillez sur ses jours; qu'une nuit trop cruelle
» N'aille point éclipser une aurore si belle.
» Cieux, réservez ce prince à l'amour des François ».

Pierre le voit, l'observe, il contemple ses traits,
Admire sa jeunesse et sa grâce sévère;
Son cœur, en ce moment, se souvient qu'il est père.
Son cœur est emporté vers ces sauvages lieux,
Où son fils, jeune encor, languit loin de ses yeux.
Il soupire; d'un fils l'attendrissante image
Mèle des traits plus doux, à sa grandeur sauvage.

Il observe bientôt un pontife sacré.
« Le Fort, quel est, dit-il, ce sage révéré?
» J'éprouve à son aspect un charme involontaire ».

— « Si la douce vertu respire sur la terre,
» Ah! tu vois son image : elle a choisi ses traits
» Pour venir, aux humains, révéler ses attraits.
» Par lui ce prince, instruit dans ses jeunes années,
» A su justifier ses belles destinées.
» Hélas! de sa grandeur, le dangereux poison,
» Avoit, au berceau même, enivré sa raison.
» Enfant, il eut l'orgueil d'un despote et d'un maître;
» Tyran capricieux, avant de se connoître,
» Ses yeux à peine ouverts commandoient aux humains;
» Sa bouche, en bégayant, exprimoit les dédains.
» De ce sage adoré, le cœur sublime et tendre,
» Au cœur du jeune prince, a su se faire entendre.
» Pénétrer jusqu'à lui, par un charme touchant,
» L'amollir par degrés, l'instruire en l'attachant,
» Et vainqueur des défauts, germes du premier âge,
» Enter des fruits plus doux sur un rameau sauvage.
» Aimable Fénélon, vers la postérité,
» Par la gloire et l'amour, ton nom sera porté.
» Ah! s'écria le Czar; quel trésor pour les princes!
» Ma main, pour l'obtenir, céderoit des provinces.
» Et comment acquitter de si nobles travaux?
» Ceux qui forment les rois, des rois sont les égaux.
» Mon fils.... » Il s'arrêta. Dans un profond silence,
Son œil erra long-temps sur cette foule immense,
Mais erroit sans la voir. Un plus grand intérêt

Cache Louis, sa cour, à son regard distrait.
Tout-à-coup, à sa vue, elle semble renaître.

Il distingue un mortel, qu'il brûle de connoître.
« Lefort, quel est, dit-il, celui que j'aperçois ?
» Est-ce un prince, un héros, est-il du sang des rois ?
» Sur son front noble et doux, je crois voir réunie,
» Aux traits de la grandeur, l'empreinte du génie ».

— « Tu vois l'un des soutiens de cette illustre cour.
» Du frère de Louis, il a reçu le jour.
» C'est Philippe. Les arts, les plaisirs et l'étude,
» Ont rempli, de son cœur, la vaste inquiétude.
» Ambitieux, guerrier, politique, savant,
» Pour son malheur, peut-être, il sonda trop avant.
» Les vices, les erreurs, les foiblesses humaines,
» De tous les préjugés, sa main brisa les chaînes;
» Mais par ce fier mépris, son caractère ardent,
» A trop su, des humains, se rendre indépendant.
» De peu croire aux vertus, sa grande ame est punie,
» Il manque un gouvernail à son libre génie,
» Et vers l'excès, souvent trop prompt à s'emporter,
» Il a, dans sa vigueur, besoin de s'arrêter.
» Voilà Conti, Conti fameux par la victoire,
» Il sait plaire et combattre; il allie, à la gloire
» Ces grâces de l'esprit, qu'adore le François.
» On dit qu'il peut un jour, au trône polonois.... »

— « J'en doute, dit le Czar, et ce trône peut-être....
» Crois que ce n'est point lui, que j'en serai le maître;
» La

» La France est trop à craindre, et Louis est trop grand ».
Pierre obscur et caché parloit en conquérant.

« Mais montre-moi, parmi cette foule innombrable,
» Le vainqueur de Nassau, ce guerrier redoutable,
» Dont le nom a souvent retenti dans le nord :
» Ce fameux Luxembourg. — Il n'est plus, dit le Fort.
» — Et Louvois, l'instrument de trente ans de victoire ?
» —Il n'est plus.—Et Colbert, plus heureux dans sa gloire,
» Par qui ce grand Louis fut si bien secondé ?
» —Il n'est plus. — O ! dit Pierre, O Turenne ! O Condé !
» Louis, dans le cerceuil, vous vit aussi descendre.
» De combien de héros Louis foule la cendre !
» Oh ! comme le génie est rapide en son cours,
» Et combien peu le ciel lui réserva de jours !
» Il naît, brille un moment, se précipite et tombe ;
» La moitié d'un grand siècle est déjà sous la tombe,
» L'autre y penche déjà ; seul, toujours adoré,
» Sur ce trône éclatant, de débris entouré,
» Louis reste debout ». — « Les héros disparoissent,
» Sur leurs tombeaux ouverts, d'autres héros renaissent,
» Dit le Fort. Viens, approche, et tourne tes regards ».

Dans la foule, aussitôt, il lui montre Villars,
Qui déjà, de la France, a mérité l'estime,
Qui, brave et confiant, superbe et magnanime,
Inspiroit à-la-fois, sous ses hardis drapeaux,
L'audace à ses soldats, l'envie à ses rivaux ;
Haï des courtisans, chéri dans une armée,
Comme ses ennemis, forçant la renommée.

Créqui, dont une faute a mûri la valeur,
Qui, pour être un grand homme, eut besoin du malheur.
Vauban craint de l'Europe, et que Louis révère.
Boufflers, dans une cour, spartiate sévère,
Prêt d'immoler sa gloire à celle de l'état.
Barvick savant dans l'art de vaincre sans combat;
Et Vendôme intrépide au sein de la mollesse,
Sybarite guerrier, indolent sans foiblesse,
Opposant sa valeur aux fautes du hasard,
Et son rapide instinct aux profondeurs de l'art.
« Le Fort, que de grands noms à de grands noms succèdent!
» Trop heureux les états, les rois qui les possèdent!
» Ainsi Louis a vu leur utile concours,
» De cinquante ans de règne accompagner le cours.
» Ces talens, ces héros, dont un roi s'environne,
» Ami, voilà le luxe et la pompe du trône.

« Il en est un encor que je ne connois pas,
» Dit le Fort. Ce héros échappé des combats,
» Solitaire habitant d'un asile champêtre,
» Rarement dans les cours, vient adorer un maître :
» Il sait, sans les flatter, combattre pour ses rois,
» Et semble importuné du bruit de ses exploits.
» Peut-être, de ce jour, la pompe solennelle
» L'attire aux pieds du trône, où son devoir l'appelle.
» Je puis en être instruit ». Le Fort voit un François;
De qui l'âge commence à sillonner les traits,
Simple et peu distingué, dans une foule obscure,
L'ornement des guerriers est sa seule parure.

« Permettez que ma voix vous ose interroger,

» Dit-il; daignez montrer, aux yeux d'un étranger,
» Le vainqueur du Piémont, le héros de Marsaille.
» Vos yeux, sans doute, ont vu sur les champs de bataille,
» Ce guerrier philosophe, à la cour, dans les camps,
» Dont la vertu modeste orne encore les talens;
» Simple dans la grandeur, humain dans la victoire,
» Qui sait et mériter, et dédaigner la gloire :
» Catinat. Je le cherche entre tant de héros ».

Il dit, et le François lui répond en ces mots :
« Etranger, Catinat, s'il pouvoit vous entendre,
» Sans doute auroit ici des grâces à vous rendre.
» Louez moins, cependant, un guerrier, dont le bras
» N'a dû quelque succès qu'à ses braves soldats.
» Des vainqueurs de l'Europe, il commandoit l'élite;
» Il aima sa patrie, et voilà son mérite.
» Son devoir fut de vaincre, il a vaincu. Louis
» La trop récompensé, de servir son pays,
» Et d'un si grand honneur, son ame est satisfaite :
» N'appelez point vertu l'amour de la retraite.
» Il se cache aux humains, il en est plus heureux ».
Il dit, et dans la foule il s'égara loin d'eux.

« Quel soupçon, dit le Fort, dans mon cœur vient de naître !
» A ce noble discours, puis-je le méconnoître ?
» Non, je n'en doute pas, c'est lui. Seul dans l'état,
» Catinat peut ainsi parler de Catinat ».
Il s'informe, on lui dit : « C'est Catinat lui-même ».

Pierre le suit de l'œil : « Que j'admire et que j'aime

» Cette vertu si noble en sa simplicité.
» Le Fort; ah! sous ces traits, tu m'as représenté
» Ces antiques Romains, à qui tu rends hommage;
» J'ai cru voir, un moment, leur vénérable image ».

Ainsi le roi du nord observoit cette cour;
Pendant son entretien, l'astre brillant du jour,
Vers l'occident rapide, emporté par les heures,
Précipitoit son char des célestes demeures.
Il touche à l'horizon, il s'abaisse, et la nuit
S'avance sur les pas de l'astre qui s'enfuit.
Mais d'invisibles mains, par des clartés magiques,
Ont remplacé le jour, sous ces vastes portiques.
Par un art inconnu, leur dôme étincelant,
Imite, aux yeux trompés, un olympe brillant.
Le zodiaque, en feu, semble y tracer sa route.
Des soleils d'or peuploient cette éclatante voûte.
Leurs feux sont réfléchis, sur les murs enflammés,
L'or, l'argent, les crystaux, semblent s'être allumés,
L'œil ébloui croit voir leur brûlante matière
S'écouler en torrens, et se fondre en lumière.

La nuit n'a plus d'asile. Au-dehors, la clarté
Pénètre des jardins la vaste obscurité.

La flamme s'est mêlée à l'onde jaillissante,
D'un bruit harmonieux, l'onde retentissante,
De rochers en rochers, sur la mousse et les fleurs,
Tombe et roule à travers d'éclatantes lueurs.
La lumière, des flots accompagnant la course,
Là, s'épanche en fontaine, ici bouillonne en source;

En jets étincelans, monte et frappe les airs,
Sur les nappes d'argent promène les éclairs,
Embellit de ses feux la grotte des Naïades,
En diamant liquide, inonde les cascades,
Eclaire le ruisseau, dans son cours tortueux;
Et plus loin un canal, vaste et majestueux,
D'une mer enflammée, éblouissante image,
Roule des vagues d'or, sur son double rivage.

Tous les sens sont émus; d'harmonieuses voix
Animent, tout-à-coup, le silence des bois:
La guitare amoureuse exprime la tendresse,
La flûte, sous les doigts, soupire avec mollesse,
L'airain même adoucit ses tons majestueux,
Et la corde frémit en sons voluptueux.
D'invisibles concerts, pour l'oreille charmée,
Percent, de toute part, cette nuit enflammée.
Un peuple de beautés, un peuple de vainqueurs,
Foulant, d'un pied léger, les gazons et les fleurs,
Entrelacent leurs pas dans de rians dédales,
Et la danse se mêle à ces pompes royales.
Ces lieux, par le plaisir, s'embellissent encor.
Ainsi, lorsqu'Apollon touchoit sa lire d'or,
De leur trône éclatant, les jeunes immortelles,
Descendoient pour former des danses solennelles.
Dans leurs plaisirs, brilloit la majesté des dieux,
Et les astres rouloient en cœurs mélodieux.

« Où suis-je, dit le Czar, et quels brillans prodiges,
» Sommes-nous égarés au séjour des prestiges?

» O champs de Sibérie! effroyables déserts!
» Bords glacés d'Archangel.... dans quel autre univers
» La main de la nature a jeté mon empire »!

Le Czar, loin du tumulte, à pas lents se retire,
Et ses yeux fatigués, vont chercher le repos.
Les astres, en silence, éclairoient le héros:
Le Fort suivoit ses pas. Soudain, aux yeux de Pierre,
S'offrit un humble toit, demeure hospitalière.
Loin du faste des cours, ce tranquille réduit
L'invite au doux sommeil, dans l'ombre de la nuit.
Déjà, dans sa carrière, elle étoit avancée;
Des étoiles, bientôt la lueur éclipsée,
Devoit s'évanouir aux feux du jour naissant.
A peine il coloroit l'horizon blanchissant,
Pierre, en poussant un cri de sa couche, s'élance;
Sa voix, de sa retraite, a percé le silence.
Le Fort accourt. Vers lui précipitant ses pas,
Le monarque troublé, se jette dans ses bras.
« Viens, le Fort, mon ami, mon compagnon fidelle;
» Viens, mon cœur te demande, et ton ami t'appelle ».
Le héros étoit pâle, éperdu, frémissant,
Il sembloit poursuivi d'un spectre menaçant.
Son œil, avec terreur, autour de lui s'égare.
« Quel désordre inconnu de ton ame s'empare,
» Dit le Fort, tout est calme». — «Ah! mon cœur ne l'est pas;
» Un destin me poursuit, et s'attache à mes pas.
» Un horrible destin que je crains, que j'ignore,
» J'en ai tous les tourmens, sans le connoître encore.
» Parmi les ateliers, dans les camps, dans les cours,

» Par tout, de mes travaux, il interrompt le cours.
» Plein de mes grands projets, j'erre en vain dans le monde,
» J'y porte et j'y nourris ma blessure profonde.
» Le trait est dans mon cœur; il est là, je le sens.
» J'ai cru que le sommeil assoupiroit mes sens;
» Mais le sommeil trompeur a fui de ma paupière.
» Ce n'est point cette cour si brillante et si fière,
» L'éclat de ses plaisirs, la pompe de ses jeux,
» Qui se sont, dans la nuit, retracés à mes yeux.
» J'ai vu (pourquoi faut-il qu'une si douce image
» Ait, dans mon cœur ému, soulevé cet orage)?
» J'ai vu ce jeune prince, idole de Louis.
» Près de lui, cher le Fort, je contemplois mon fils.
» Mon regard, à tous deux, partageant sa tendresse,
» Erroit de l'un à l'autre, observoit leur jeunesse.
» Mais quand je voyois l'un, de vertus entouré,
» Brillant, couvert de gloire, d'un peuple adoré,
» Mon fils m'apparoissoit dans des nuages sombres,
» Son front défiguré s'enfonçoit dans les ombres.
» Mon fils, mon propre fils, m'inspiroit de l'effroi,
» Il sembloit que mon sang, soulevé contre moi,
» Murmuroit, dans mon cœur, et m'y portoit la guerre,
» Quand tout-à-coup j'ai cru que, du sein de la terre,
» S'élevoit à mes yeux (ce n'est point une erreur),
» Je l'ai vu, ce vieillard, ministre de terreur,
» Des déserts d'Archangel, redoutable prophête;
» Je l'ai vu, de mon sort, ce fatal interprête:
» Immobile et muet, le sinistre vieillard,
» Sur moi, sembloit jeter un triste et long regard.
» Que me veut, cher ami, ce terrible fantôme?

» Pourquoi le jour, la nuit, chez les rois, sous la chaume,
» Par tout, vient-il s'offrir à mon esprit glacé ?
» Entre mon fils et moi, pourquoi s'est-il placé ?
» Tout s'est évanoui quand j'ai revu l'aurore ;
» Mais jusques dans tes bras, l'effroi me suit encore.
» Il se tait, il frémit, et son œil étonné,
» Attache sur la terre un regard consterné.
» Ainsi le voyageur, errant la nuit dans l'ombre,
» Si l'éclair, à ses pieds, montre un abyme sombre,
» S'arrête ; et, suspendu sur le bord menaçant,
» Dans un tranquille effroi, l'observe en pâlissant ».

« Ecarte, dit le Fort, écarte un vain prestige,
» Fantôme de la nuit : s'il est quelque prodige,
» La terreur d'un grand homme est le seul à mes yeux.
» Crois-tu que l'œil humain lise aux secrets des dieux ?
» L'avenir est couvert d'un immense nuage,
» Et la raison de l'homme est son plus sûr présage ;
» Contre un songe imposteur, c'est elle que je crois,
» Ton fils, né de ton sang, sera digne de toi.
» Songe qu'un art cruel voulut, dans ton enfance,
» De ton mâle génie, étouffer la puissance.
» Sauvage rejeton, sans culture et sans soin,
» Ta force a triomphé, l'Europe en est témoin.
» Penses-tu que ton fils, sous tes yeux dégénère ?
» Il aura, pour leçons, les vertus de son père.
» Ton maître est l'univers, et tu seras le sien ;
» De tes vastes projets, ton fils est le soutien.
» Goûte, au sein des travaux, cette volupté pure,
» Ces sentimens si doux, que promet la nature.

» Quand

» Quand des chagrins cruels oseront te troubler,
» Elle peut t'attendrir, et peut te consoler ;
» C'est le bonheur du pauvre. Ah ! ce charme suprême,
» Ainsi qu'à tes sujets, appartient à toi-même ;
» Au plaisir d'être père, abandonne ton cœur ;
» D'un ami qui console, ô pouvoir enchanteur !...
» La paix vint, de son front, éclaircir les nuages,
» Et dans son sein troublé, suspendit les orages.
» Hélas ! le cœur de l'homme a besoin d'espérer » ;

Mais le vaste horizon commence à s'éclairer.
L'astre, dont le matin annonçoit la naissance,
Du palais de l'aurore, en triomphe s'avance,
Et verse, par torrens, sa lumière et ses feux.
Son char, avec lenteur, monte au sommet des cieux ;
Aux confins du midi, bientôt il étincelle.
Louis vient d'ordonner une fête nouvelle ;
Et dans ces jeux guerriers, amusemens des rois,
Il va porter la guerre aux habitans des bois.
Des coursiers hennissans, déjà l'ardeur s'allume :
Superbes, rongeant l'or qu'ils blanchissent d'écume,
Des portes du palais, tout prêts à s'élancer,
On voit leurs crins mouvans, frémir et se dresser.
Le feu roule, à longs flots, de leur fumante haleine.
Louis se montre, enfin, tout part, et dans la plaine,
Ses princes, ses héros, brillent à ses côtés ;
L'amour mène, à sa suite, un essaim de beautés,
Qui, dans leur molle audace, et leur volupté fière,
Ornent, d'un doux éclat, cette marche guerrière.
Le Czar suit, inconnu. Son coursier vigoureux,

Sous lui vole et bondit, et bat les champs poudreux;
L'altière majesté, dans ses regards est peinte.

Déjà des bois touffus on pénètre l'enceinte,
Le signal est donné; l'airain retentissant
Gronde dans la forêt. Son belliqueux accent
Remplit les profondeurs des antres solitaires.
Les animaux troublés, dans leurs sombres repaires,
Ont tressailli; les chiens, par le cor animés,
De plaisir haletans, et les yeux enflammés,
De leurs nazeaux ouverts ont respiré la proie.
En bataillons épars, la meute se déploie,
Le cerf épouvanté s'enfuit, vole et fend l'air;
Sa course a devancé les ailes de l'éclair;
L'œil, qui vole après lui, le cherche dans l'espace,
A la mobile arène, il dérobe sa trace,
Il fuit les bois, y rentre; et les longs hurlemens,
La marche des coursiers, leurs fiers hennissemens,
Les cris tumultueux d'une innombrable foule,
Et d'échos en échos, l'airain bruyant qui roule,
Font mugir la forêt dans sa vaste épaisseur.
Soudain du fond d'un antre, aux regards du chasseur,
Sur des troncs renversés, se frayant un passage,
Un sanglier horrible, et né pour le carnage,
Par le bruit excité, menaçant, furieux,
Accourt; sa taille énorme épouvante les yeux.
Tel parut, autrefois, le monstre d'Erymanthe.
Sa dent est formidable, et sa gueule écumante,
La flamme, à longs éclairs, sort de ses yeux sanglans;
Ses crins, en dards aigus, ont hérissé ses flancs.

Déjà, de toutes parts, il a porté la guerre,
Son ivoire homicide ensanglante la terre,
Le chien encouragé, revole plus ardent :
Le plomb vole ; déjà le salpêtre, en grondant,
Tonne à coups redoublés. Le monstre impénétrable
Résiste à la tempête, et le plomb redoutable,
Sur son corps endurci par les foudres lancé,
Siffle, frappe et bondit, et retombe émoussé.
Sa fureur s'en irrite ; et sa gueule enflammée
Vomit, en tourbillon, une épaisse fumée.
Son souffle dévorant, exhale au loin la mort.
Le coursier s'effarouche, il méconnoît le mord.
Le peuple s'épouvante, et les chiens se dispersent ;
L'un sur l'autre agités, les chevaux se renversent ;
La tremblante beauté pâlit de son danger.
Soudain paroît aux yeux un superbe étranger,
Un héros inconnu ; c'étoit Pierre. Il s'avance ;
Séparé de la foule, intrépide il s'élance,
Vole au monstre, le joint, l'attaque et le combat.
Dans ses bras vigoureux, le monstre se débat,
Il écume, il frémit, il roule sur le sable.
Pierre abat, d'un seul coup, cette tête effroyable,
Qui tombe, et semble encor menacer son vainqueur.
Mille cris élancés se répondent en cœur ;
On admire et sa taille et sa force invincible,
Son regard assuré, son front mâle et terrible ;
Mais de ce front guerrier, le formidable aspect,
Non moins que la terreur, commande le respect.
On révère, en tremblant, cette main désarmée.
Ainsi, lorsque vainqueur du lion de Némée,

Calme, et sur sa massue appuyé fièrement,
Hercule, du combat, respiroit un moment,
Tous les Grecs, en silence, admiroient son courage;

Louis, surtout, Louis l'observe et l'envisage;
Etonné de l'exploit de ses vaillantes mains,
Dès long-temps, sur le trône, à juger les humains,
Son œil accoutumé lui décèle un grand homme.
« De quel nom, dit Louis, faut-il que je vous nomme,
» Guerrier, prince, ou héros? Je ne vois pas les traits
» D'un mortel élevé dans l'ombre des forêts;
» Mais tout, d'un sang illustre, accuse la noblesse.
» Quel dessein, dans ma cour, guida votre jeunesse?
» Dans quels heureux climats vous fit naître le sort?
— » Je suis, dit le héros, un habitant du nord,
» Et sous les cieux glacés, témoins de ma naissance,
» Ce bras, qu'ont aguerri les jeux de mon enfance,
» Essaya sa valeur sur les monstres des bois;
» Mais je viens admirer de plus nobles exploits;
» Je viens, transfuge heureux, des mers hyperborées,
» Contempler les héros de ces belles contrées;
» Surtout un roi fameux, qui, dans ses grands travaux,
» Compta des ennemis, et n'eut point de rivaux.
» J'aspire à le connoître et j'aspire à l'entendre;
» Si j'obtiens cette gloire, un jour je puis prétendre,
» Quelque soit le hasard qui m'ait transmis mon sang,
» A remplir mes destins, et mériter mon rang ».
Il dit, et de son front, la majesté royale,
Du roi qui lui parloit, parut être l'égale.

La gloire avoit déjà, de pays en pays,

Porté le nom de Pierre à la cour de Louis.
Il savoit ses desseins, le but de ses voyages;
Qu'interrogeant les rois, les héros et les sages,
Par tout il poursuivoit la lumière et les arts.
Dans ce fier étranger, qui frappe ses regards,
Le monarque françois a cru le reconnoître;
Si ce n'est pas lui-même, il est digne de l'être,
Et Louis, à sa cour, invite le héros;
De retour à Versailles, il lui parle en ces mots.
Seuls, ils s'étoient soustraits à la pompe des fêtes.
« Noble et brave inconnu, si cependant vous l'êtes,
» Car il est des mortels qui, fuyant la splendeur,
» Ne peuvent échapper à leur propre grandeur,
» Confirmez mes soupçons, ou daignez les détruire;
» On parle d'un héros, maître d'un vaste empire;
» On dit que, jeune encor, des Ottomans vainqueur,
» Aujourd'hui dans l'Europe, illustre voyageur,
» Il vient des nations conquérir la sagesse,
» Que du sommet du trône, avec gloire il s'abaisse;
» On dit qu'il étonna Londres, Vienne, Amsterdam,
» Que soldat sous Eugène, et pilote à Sardam,
» Artisan couronné sur les rives Bataves,
» Il foule ces grandeurs dont nous sommes esclaves.
» Est-ce lui que je vois, que j'admire en ce jour,
» Lui dont l'auguste aspect vient honorer ma cour »?
— « Je cherche des leçons, et non pas des hommages,
» Répondit le héros; dans des climats sauvages,
» Le sort plaça mon nom sur la liste des rois,
» Je ne m'en défends pas; mais qu'importent ces droits,
» Qu'importe le hasard d'un titre héréditaire ?

» J'abhorre une grandeur stérile et solitaire,
» Que mes tristes sujets ne partageroient pas.
» Oui, je veux les former aux vertus, aux combats;
» Je veux, par le génie, ennoblir la victoire,
» Je veux tenir, des arts, mes titres à la gloire.
» Ce dessein m'a conduit dans vingt climats divers.
» En Pologne j'ai vu, de l'orgueil et des fers,
» L'esclavage pleurer aux pieds de l'anarchie;
» La Prusse, en son berceau, tendre à la monarchie;
» La politique sourde, à la cour des Césars,
» Et l'inculte grandeur qui méconnoît les arts;
» Chez le Germain robuste, une race aguerrie,
» Dont le naissant travail s'essaye à l'industrie;
» A Londres, avec les lois, un génie orageux,
» Plus jaloux d'être libre encor, que d'être heureux;
» J'ai vu l'or et les mers enrichir le Batave;
» Dans Paris, le François poli, savant et brave;
» Dans Versailles, enfin, je viens chercher un roi.
» Ton nom, dans mes déserts, retentit jusqu'à moi.
» Ton nom m'importunoit, j'ai voulu te connoître.
» Peins-moi ces jours brillans, que ton astre a fait naître.
» De ton règne fameux retrace-moi le cours,
» Pour remplir mes projets, tu me dois tes secours:
» J'ai droit à tes leçons; tu fus grand, je veux l'être;
» Instruit par soixante ans, sois mon guide et mon maître.
» Apprends-moi par quel art tu sus vaincre et régner;
» L'art de vaincre n'est rien, sans l'art de gouverner ».

CHANT II. DE LA FRANCE.

« Prince, reprit Louis, ce généreux langage,
» Ces traits de la grandeur, cet accent du courage,
» Vos exploits, vos projets, tout annonce un héros.
» Je lis, dans l'avenir, vos illustres travaux.
» Ils ouvrent, devant vous, une carrière immense;
» Mais la mienne finit, quand la vôtre commence.
» Vous voulez qu'un vieillard vous révèle aujourd'hui
» Ce qu'il fit pour son siècle, et son siècle pour lui.
» Vous lui redemandez, après soixante années,
» Le secret de sa gloire et de ses destinées,
» Et ses grandes leçons que le temps quelquefois
» Dépose, avec lenteur, dans les ames des rois.
» Je vous obéirai, non pas pour vous instruire,
» Le destin vous créa pour fonder un empire;
» Un homme tel que vous, par lui-même inspiré,
» S'il descend dans son cœur, est sûr d'être éclairé;
» L'école d'un grand homme est surtout son génie,
» Prince, vous jugerez et mon règne et ma vie.
» La gloire, quarante ans, fut l'objet de mes vœux,
» Son éclat, je l'avoue, éblouissoit mes yeux;
» Je crus la mériter, et je l'obtins peut-être,
» Le courtisan, du moins, la prodigue à son maître;
» Mais l'avare avenir, juge plus redouté,
» Souvent dispute aux rois cette immortalité
» Que leur donne, au hasard, un flatteur mercénaire.
» Qu'un grand homme, en ce jour, me rassure et m'éclaire.

» C'est à vous de m'absoudre ou de me condamner,
» Qui mérite la gloire, a droit de la donner ».
Sous un dais éclatant, les deux rois se placèrent,
Du héros attentif, les regards se fixèrent
Sur ce roi si fameux, veilli dans les travaux,
Et Louis, cependant, poursuivit en ces mots :

« Un homme en qui l'audace aux talens fut unie,
» Sujet par sa naissance, et roi par son génie,
» Avoit, du nom françois, commencé la splendeur,
» Et préparé, pour moi, ce siècle de grandeur.
» Cet homme est Richelieu, ministre despotique,
» Profond dans ses desseins, fier dans sa politique,
» Qu'il fallut, à-la-fois, admirer et haïr ;
» Qui, parmi les complots, sut se faire obéir;
» En dégradant son roi, releva la couronne,
» Du pouvoir d'un sujet, fit hériter le trône.
» Combattit et l'Espagne et l'Autriche et les grands;
» Et sans aimer le peuple, écrasa ses tyrans ;
» Il ébranla l'Europe, et sut calmer la France.
» Tandis que, des Césars, il sappoit la puissance,
» La mort l'interrompit dans son vaste projet.
» Son maître, qui ne fut que son premier sujet,
» Qui foible dans sa cour, partout ailleurs fut brave,
» Sans oser être libre, indigné d'être esclave,
» A ce ministre-roi, donnant peu de regrets,
» Dans la nuit du tombeau, l'avoit suivi de près ;
» Je devins, à cinq ans, l'héritier de la France.

» J'avois eu le malheur d'être roi dès l'enfance;

» Il

» Il le faut avouer, je fus à peine instruit,
» Hélas! dès le berceau, la vérité nous fuit.
» D'un front respectueux, adorant nos caprices,
» On flatte notre orgueil, on caresse nos vices.
» Le mensonge corrompt un monarque naissant,
» Et perd un peuple entier, pour flatter un enfant.
» Mais le ciel m'instruisit au milieu des orages;
» Mon ame, jeune encor, s'indignant des outrages;
» Dans l'infortune, au moins, acquit de la hauteur,
» La révolte m'apprit à sentir ma grandeur.

» Mazarin, de l'état tenoit alors les rênes;
» Mazarin, dont le nom alluma tant de haines,
» Qui, comme Richelieu, trop prompt à tout oser,
» N'eut point cette grandeur qui sait en imposer;
» Qui, passant de l'exil à la toute-puissance,
» Fut lui-même étonné de tant d'obéissance;
» De titres, de trésors, avare usurpateur,
» D'un roi, né son pupile, il parut le tuteur,
» Et dévorant en paix mon immense héritage,
» Cherchoit à m'endormir dans un long esclavage.
» Mais ce lâche repos n'étoit point fait pour moi,
» Fatigué d'obéir, je me sentois né roi!
» Il mourut; je régnai: le François n'eut qu'un maître;
» Mais je voulus encor être digne de l'être.

» D'un regard attentif, fixant ma nation,
» Je l'observai; je vis que la dissension,
» Avoit, d'un peuple ardent, aiguisé les courages.
» Ces temps de liberté, de trouble et de ravages,

» Forment ou des héros, ou des conspirateurs.
» Je ne sais quoi de grand ennoblissoit les mœurs;
» Mais il falloit au frein, assujettir l'audace.
» Les princes de mon sang, les héros de ma race,
» Fiers du coupable honneur d'inspirer de l'effroi,
» S'étoient accoutumés à combattre leur roi.
» Que dis-je? il falloit même, en ces siècles d'orage,
» Redouter leur foiblesse, autant que leur courage.

» La noblesse, ce corps né pour servir l'état,
» Et placé près du trône, en augmenter l'éclat,
» Sembloit encore, après dix siècles d'intervalle,
» Respirer les poisons de l'hydre féodale;
» Aux pieds de Richelieu, courbée en frémissant,
» Relevoit, sur sa tombe, un front plus menaçant;
» Cherchoit à retenir un reste de puissance,
» Ou vendoit, à prix d'or, sa fière obéissance;
» Sous un prince avili, prêt à l'intimider;
» Sous un roi généreux, prêt à le seconder;
» Instrument à-la-fois utile et redoutable.

» Mon œil, autour de moi, vit un peuple innombrable,
» Actif, impétueux, mais facile et léger,
» Qui, dans les mouvemens, d'un trouble passager,
» Exerce, en se jouant, une force inquiète,
» Que le repos fatigue, et bientôt la tempête,
» Idolâtrant ses rois, fier de leur obéir,
» Pouvant se plaindre d'eux, et jamais les haïr;
» Mais qui veut, de ses chefs, respectant la puissance,
» N'avoir point à rougir de son obéissance.

» Tel me parut mon peuple : il lui falloit un roi
» Qui, contenant sa force, en dirigeât l'emploi;
» Devoir, besoin, penchant, tout s'accordoit peut-être,
» Soudain je fis sentir l'autorité d'un maître.
» Du François belliqueux, le caractère ardent,
» D'une volonté ferme éprouva l'ascendant;
» Sans briser son ressort, je le rendis flexible,
» Et sa force réglée en devint plus terrible.

» Il falloit l'occuper. Un peuple de héros
» N'auroit pu soutenir le tourment du repos;
» Moi-même, en gouvernant ce peuple magnanime,
» Je voulois obtenir des droits à son estime.
» Je crus que la victoire étoit l'art de régner,
» Alors on savoit vaincre, et non pas gouverner.
» Des brillantes erreurs de la chevalerie,
» L'Europe belliqueuse étoit encor nourrie;
» Du préjugé commun, je suivis le torrent,
» Et je fis, du François, un peuple conquérant.
» Ma noblesse, élancée au champ de la victoire,
» En perdant la puissance, aspiroit à la gloire;
» Je la voyois ou suivre, ou devancer mes pas.
» Toute ma nation, exercée aux combats,
» Avoit appris un art long-temps ignoré d'elle,
» L'art de discipliner son courage rebelle,
» D'obéir à ses chefs pour les mieux seconder;
» Un essaim de héros naissoit pour commander.
» De talens réunis, spectacle auguste et rare,
» La nature, en tout temps, de grands hommes avare,
» Qui semble, avec lenteur, les former sous sa main,

» Et par de longs repos, les vendre au genre humain ;
» Prodigue, tout-à-coup, avec magnificence,
» Les répandoit en foule, et hâtoit leur naissance ;
» Tout sembloit s'agrandir en servant sous mes lois.
» Je parlois : le génie, attentif à ma voix,
» Aux conseils, aux combats, empressé de paroître,
» Esclave obéissant, voloit aux pieds d'un maître ;
» Et fier d'exécuter mes ordres absolus,
» Sembloit n'être, pour moi, qu'un courtisan de plus,
» Briguant l'heureux emploi d'ajouter à ma gloire.
» Faut-il, de ces grands noms, retracer la mémoire ?
» Sans doute, jusqu'à vous, prince, ils sont parvenus » ?

— « Plusieurs, dit le héros, me sont déjà connus,
» Aux rives d'Archangel, aux bords de la Crimée,
» Notre oreille n'est point sourde à la renommée.
» Ces noms ont retenti jusques dans nos déserts,
» Répandus par la gloire, ils sont à l'univers ;
» Mais c'est par toi, surtout, que je veux les connoître ;
» Roi de tant de héros, tu fus digne de l'être.
» Tu sus les employer, tu dirigeas leurs plans,
» Qui pourroit, mieux que toi, me peindre ces talens
» Merveilles de la France et du siècle où nous sommes ?
» C'est surtout aux grands rois à parler des grands hommes.

« Le premier, dit Louis, de ces noms éclatans,
» Est ce fameux Condé, général à vingt ans,
» Couvert, dans les combats, d'une gloire immortelle ;
» Né pour être un heros, plus qu'un sujet fidelle.
» Lui seul, de son génie, il connut le secret ;

» Lui seul, en osant tout, ne fut point indiscret.
» Entouré de périls, le grand homme ordinaire
» Balance les hasards, consulte, délibère;
» Pour lui, voir l'ennemi, c'étoit l'avoir dompté,
» En mesurant l'obstacle, il l'avoit surmonté;
» Sa prudence, sortant de la route commune,
» Par l'excès de l'audace, enchaînoit la fortune;
» Pour guider des François, le ciel l'avoit formé;
» Mais ce feu dévorant dont il fut animé
» Fit ses égaremens, ainsi que son génie;
» Il ne peut, d'un affront, porter l'ignominie;
» Maître de la victoire, et non maître de soi,
» Pour punir un ministre, il combattit son roi.
» Un remord lui rendit sa patrie et sa gloire.

» Turenne, ainsi que lui, formé pour la victoire,
» Habile à tout prévoir, comme à tout réparer,
» Différant le succès pour le mieux assurer,
» Couvrant tous ses desseins d'un voile impénétrable,
» Ou vainqueur, ou vaincu, fut toujours redoutable.
» Tantôt avec ardeur, précipitant ses pas,
» Tantôt victorieux, sans livrer de combats;
» De vingt peuples ligués, spectateur immobile,
» Son génie enchaînoit leur valeur inutile.
» Bourbon dut ses succès à son activité;
» L'ennemi de Turenne a souvent redouté
» Sa lenteur menaçante et son repos terrible.

» Luxembourg, fier, actif, et comme eux invincible,
» Eut l'ame de Condé; l'éclair de son regard,

» Et ce génie ardent, qui sait maîtriser l'art.
» Sa main, à mon empire, ajouta des provinces ;
» Admirez cependant quel est le sort des princes !
» A mes ressentimens, si mon cœur eût cédé,
» Peut-être Luxembourg n'eût jamais commandé ;
» Peu chéri dans ma cour, mais grand dans une armée ;
» L'éclat de ses hauts faits, et de sa renommée,
» Fut un ordre, pour moi, d'employer sa valeur,
» La justice, une fois, tint lieu de la faveur.
» J'appris qu'un courtisan qui déplaît à son maître,
» N'est pas moins un héros, lorsqu'il est né pour l'être ;
» Que souvent le monarque a besoin du sujet ;
» Et ce fier Luxembourg, que son roi négligeoit,
» Rendu par ses talens nécessaire à la France,
» Força son souverain à la reconnoissance.
» Mon cœur, né généreux, sut en porter le poids,
» J'honorai son génie, et payai ses exploits.

» Tels étoient ces grands chefs, tandis que leur courage
» Faisoit trembler le Rhin, le Danube et le Tage,
» Du sein de mon palais, un ministre fameux,
» Secondoit, par ses soins, leurs travaux belliqueux.
» C'étoit ce fier Louvois, actif, infatiguable,
» De mes droits offensés, vengeur inexorable,
» Esclave des grandeurs, plus qu'ami de son roi,
» Mais par ambition, servant l'état et moi.
» Je connus ses défauts; je vis son caractère
» S'endurcir, par degrés, dans un long ministère.
» Ses yeux importunés d'un éclat étranger,
» N'aimoient que les talens qu'il pouvoit protéger.

» Foiblesse avilissante, et pourtant trop commune !
» Mais son jaloux orgueil servit à ma fortune.
» Sous ses savantes mains les plans étoient tracés,
» Tous les hasards prévus, tous les ordres fixés.
» Un silence profond précédoit la conquête ;
» Avant que l'ennemi put prévoir la tempête,
» Le coup inévitable étoit déjà porté.

» Le superbe Espagnol, si long-temps redouté,
» De la France, à la fin, respectoit le génie.
» La France intimidoit l'altière Germanie ;
» Le Belge, épouvanté, fuyoit de toutes parts ;
» Le Batave, tremblant dans ses derniers remparts,
» Pour arrêter la guerre, appeloit les naufrages.
» L'habitant du Piémont, sous ses rochers sauvages,
» Ne trouvoit plus d'abri contre mes combattans,
» La gloire promenoit mes étendards flottans.
» A Steinquerque, à Nervinde, à Fleurus, à Marsailles,
» Les siéges, les assauts, succédoient aux batailles.
» Je me montrois partout, et les murs foudroyés
» Attendoient ma présence, et tomboient à mes pieds.

» Tout cédoit, tout trembloit, l'Europe frémissante,
» Long-temps ne m'opposa qu'une haine impuissante ;
» L'Europe, avec terreur, se baissoit devant moi.
» On crut que j'aspirois, dans ce commun effroi,
» Au titre impérieux de monarque suprême,
» Au rang de roi des rois ; chimérique système
» Que l'Autriche, dit-on, conçut dans sa splendeur ;
» Qui, du fier Charles-Quint, séduisit la grandeur,

» Dont Philippe, après lui, ce tyran politique;
» Ce despote appauvri par tout l'or du Mexique,
» Ne fut désabusé que par de longs revers.
» Pour moi, quoique ces bruits aient rempli l'univers;
» Je ne m'égarai point dans un projet si vaste,
» J'eus moins d'ambition, peut-être, que de faste.
» Mon cœur, à vos regards, ne se déguise pas,
» Il sembloit que la guerre, et que l'art des combats,
» Ne fût qu'un jeu sanglant où mon jeune courage,
» Sur les rois mes égaux, disputât l'avantage.
» Je voulus, abaissant les peuples les plus fiers,
» Etonner les humains, sans leur donner des fers.

» L'Europe, cependant, qui se crut menacée,
» A venger ses affronts, l'Europe intéressée,
» S'armoit de toutes parts pour défendre ses droits.
» Alors parut au jour, pour la première fois,
» Ce fantôme imposant, sous le nom d'équilibre,
» Qui troublo l'univers pour le rendre plus libre;
» Qui, par des contre-poids et des ressorts nouveaux,
» Promet une balance entre vingt rois rivaux;
» Balance ensanglantée, et toujours incertaine,
» Que l'actif intérêt, le caprice ou la haine,
» Agitant tour-à-tour, dans de mobiles mains,
» Font servir de prétexte au malheur des humains.
» Bientôt, comme du sein du plus profond nuage,
» Je vis sortir un chef actif, plein de courage.
» Sous un flegme apparent, sa dévorante ardeur
» Cachoit, de ses desseins, la sourde profondeur;
» Il soulevoit l'Europe et paroissoit tranquille:

» C'est

» C'est ce fameux Nassau, ce politique habile,
» Trop méconnu par moi, peut-être dédaigné,
» Affectant les vertus dont j'étois éloigné,
» Guerrier souvent vaincu, mais toujours indomptable,
» Usurpateur adroit et grand homme coupable,
» Rival de mon pouvoir, jaloux de mes succès,
» Et plus mon ennemi que celui des François.
» J'admire son génie et pardonne à sa haine :
» Il n'avoit point encor la grandeur souveraine,
» Et simple magistrat d'un peuple indépendant,
» Il crut de ma fortune arrêter l'ascendant.
» C'est lui qui fomentoit ces ligues menaçantes,
» Ces complots des états, ces haines renaissantes.
» Londres, Vienne, Madrid, tout s'armoit contre moi;
» Je vis grossir l'orage et le vis sans effroi.
» Souvent par le péril notre ame est élevée;
» Je combattis l'Europe après l'avoir bravée,
» Et l'univers apprit, par mes heureux efforts,
» Le secret de ma force, inconnu jusqu'alors.
» Je vainquis. » — « Tes succès ont étonné la terre,
» Dit le Czar; tu parus l'arbitre de la guerre.
» Mais dis-moi par quel art, dans tes hardis projets,
» Tu sus à ta hauteur, élever tes sujets?
» Quel ressort employa ton heureuse industrie?
» Alluma-t-elle en eux l'amour de la patrie;
» Ou par l'obéissance, ou d'utiles rigueurs,
» Fis-tu d'un peuple entier, un peuple de vainqueurs?
» Je t'écoute, instruis-moi. Ma juste confiance
» Appelle à son secours ta vaste expérience.

» Je sais, reprit Louis, que dans plus d'un état
» Le ressort de la crainte est l'ame du soldat;
» Que tremblant sous ses chefs, insensible à la gloire,
» Par la peur du supplice, il court à la victoire.
» L'esclave même alors peut devenir guerrier,
» Sous la main de son maître, instrument meurtrier,
» Mourant pour obéir, souffrant par habitude,
» Et l'héroïsme en lui n'est que la servitude.
» Mais le cœur du François, superbe et généreux,
» Ne peut être guidé par ces moyens honteux:
» Qui voudroit l'avilir flétriroit son courage;
» Il peut souffrir la mort et non pas un outrage.
» Quant à cette vertu sublime, j'en conviens,
» Qui jadis, en héros, changeoit les citoyens;
» Cet amour de l'état, ce culte politique,
» Trésor d'un peuple libre, et fanatisme antique,
» Rarement du François anima les exploits;
» Soit la faute du peuple, ou la faute des rois,
» Son cœur ne s'ouvre point à cette idolâtrie;
» Il connoît une cour bien plus qu'une patrie.
» Ce ressort, il est vrai, manquoit à mon bonheur,
» Mais je le remplaçai par celui de l'honneur,
» Idole de l'Europe, à qui tout rend hommage:
» Il n'est pas la vertu, mais il en est l'image;
» Plus que le prince même il se fait obéir.
» Censeur impérieux de qui l'ose trahir,
» Il inflige une peine inévitable et prompte,
» Flétrit par un regard et punit par la honte.
» J'excitai, je nourris ce noble sentiment;
» J'en fis, de ma grandeur, le premier instrument.

» Mais je me gardai bien d'avilir mon empire,
» En payant avec l'or ce que l'honneur inspire :
» Par l'or, en tous climats, l'honneur fut combattu.
» Qui peut désirer l'or, pour prix d'une vertu,
» Calculera bientôt quel est le prix d'un crime.
» Ah! si ce vice infecte un peuple magnanime,
» Son roi verroit en vain germer l'or sous ses pas.
» L'honneur est un trésor qui ne s'épuise pas;
» Il renaît sous la main du roi qui le dispense,
» Et rend plus généreux celui qu'il récompense.
» Je sus donc l'employer; j'embellis de mes mains
» Ce fantôme brillant qui conduit les humains :
» Le prix d'avoir vaincu, c'étoit de vaincre encore.

» Le François est plus grand sous un roi qu'il adore.
» Cet éclat dont mes jours étoient environnés,
» Ces triomphes nombreux l'un à l'autre enchaînés,
» Ces pompes de la gloire, et ces augustes fêtes,
» Le respect, qu'aux humains, impriment les conquêtes,
» Toute cette grandeur frappa ses yeux surpris.
» Une commune ivresse agita ses esprits;
» La valeur du soldat devint de l'héroïsme,
» L'amour pour le monarque un heureux fanatisme.
» Dans tous mes courtisans, j'eus des adorateurs;
» Mais c'étoit en héros qu'ils étoient mes flatteurs.
» Pour hommage, à mes pieds, il portoient la victoire;
» Et l'encens qu'ils m'offroient fut celui de la gloire.
» Mon peuple cependant partageoit ma grandeur;
» Le trône éclairoit tout de sa vaste splendeur.
» Tout François fut illustre, ou sembla né pour l'être,

» Tout sujet parut fier de me nommer son maître ;
» D'un bout du monde à l'autre, en triomphe, porté,
» Ce grand nom de François fut une dignité.
» Sans craindre la valeur, je sus la rendre utile ;
» Je présidois à tout, et, d'une main tranquille,
» Je tenois les ressorts de ces grands mouvemens.

» Czar, je vous fais l'aveu de tous mes sentimens :
» Il en est un surtout, soit grandeur, ou foiblesse,
» Qu'aux regards d'un héros, il faut que je confesse.
» Comptant autour de moi tant d'illustres sujets,
» Instrumens de ma gloire, appuis de mes projets,
» Souvent importuné d'un doute involontaire,
» Je craignis d'usurper une gloire étrangère.
» Sur ma propre grandeur, plein d'un secret effroi,
» J'osois me demander : ma gloire est-elle à moi » ?

« Mon cœur en est garant, et j'ose t'en répondre,
» S'écria le héros. Vienne, Madrid et Londre,
» Rivaux, admirateurs, tout confirme tes droits.
» Depuis quand les sujets sont-ils grands sans les rois ?
» Un roi n'est-il donc plus l'ame de son empire ?
» C'est lui, dans ces grands corps, qui vit et qui respire.
» Regarde les états où des rois ignorans
» Traînent dans les langueurs leurs jours indifférens ;
» Quel bras sait y porter la balance ou le glaive ?
» Qui rampe obscurément ne veut pas qu'on s'élève.
» Un éclat qu'ils n'ont point semble les outrager :
» Pour pardonner la gloire, il faut la partager.
» Quand le ciel nous plaça dans le rang où nous sommes,

» Il nous commit le soin de créer des grands hommes.
» Vas, tu t'es acquitté de cet auguste emploi;
» Leur génie et le tien, leurs talens sont à toi.
» Ainsi que leur grandeur, ta mémoire est durable,
» Et de tous ces héros, le cortége honorable,
» Accompagnant ton nom chez la postérité,
» Te porteront en pompe à l'immortalité.
» Mais poursuis, je t'écoute, achève de m'instruire.
» Quelquefois l'art de vaincre est l'art de se détruire,
» Et pour de grands succès, il faut de grands efforts.
» Quel art a, sous ta main, reproduit les trésors?
» On t'a vu réunir, sur cette heureuse terre,
» Le luxe, les combats, les beaux arts et la guerre?
» Ainsi dans la Sicile, aux campagnes d'Enna,
» Le voyageur, dit-on, qui contemple l'Etna,
» Portant des pas tremblans sur sa voûte profonde,
» D'un côté voit des feux qui menacent le monde,
» De l'autre, le printemps, la verdure et les fleurs.
» Endurci dès l'enfance à de sauvages mœurs,
» J'ai peine à concevoir ce brillant assemblage.
» Dis-moi comment, au sein d'un éternel orage,
» Ton état s'enrichit, et par quels soins prudens,
» Si terrible au-dehors, tu régnas au-dedans.
» Permets que mon regard, te suivant dans ta course,
» Aille, de tes grandeurs, interroger la source ».

« Je vais la découvrir à vos yeux pénétrans,
» Dit Louis. Cet honneur manquoit à mes vieux ans,
» D'éclairer un monarque et d'instruire un grand homme;
» Mais avant de poursuivre, il faut que je vous nomme

» Un sujet, bienfaiteur de la France et le mien,
» Ministre vertueux, courtisan citoyen,
» Qui m'a servi vingt ans, que tous les jours son maître,
» En pleurant sur sa cendre, apprend trop à connoître :
» C'est Colbert ». A ce nom, le Czar parut frappé,
Souvent, de ce grand nom, il s'étoit occupé,
Et son oreille encor devint plus attentive.
« C'est lui dont le talent, la vigilance active
» A rendu, dit Louis, mon règne fortuné.
» En me donnant Colbert, le ciel m'a tout donné :
» Je lui dois cet éclat, ces arts, cette opulence.
» Un jour, je m'en souviens, admis en ma présence,
» Son regard m'annonça la noble fermeté
» Qui vient, auprès du roi, mettre la vérité.
» Malheur au souverain qui la force à se taire !
» Préoccupé des soins de son grand ministère,
» Il me tint ce discours que j'ai dû retenir,
» Qui, même après trente ans, vit dans mon souvenir.
» C'étoit dans ce palais, au lieu même où vous êtes.

» — Votre valeur, dit-il, médite des conquêtes.
» Il est d'autres exploits que je viens vous offrir ;
» Roi, ce sont vos états qu'il vous faut conquérir.
» Au lieu de cette force incertaine et terrible,
» Appui trop passager d'une grandeur pénible,
» Et qui, semblable au fer qui s'émousse en frappant,
» Périt par le succès, et s'use en détruisant ;
» Il en est une active, éternelle et constante ;
» Du hasard des combats, elle est indépendante ;
» Bienfait de la nature, attaché par ses mains

» Au sol qu'elle a créé pour nourrir les humains.
» Cette force est à vous, elle est votre héritage.
» Aspirez-vous à l'autre ? elle en devient le gage.
» Réveillez, dans les champs, les travaux assoupis;
» Ces champs ensemencés, en se couvrant d'épis,
» Dans leur sein belliqueux, nourriront des armées.
» Vous en verrez sortir des légions armées;
» Formez des laboureurs, vous aurez des soldats.
» Roi, voulez-vous encore agrandir vos états ?
» C'est votre ambition; elle est commune aux princes.
» Eh bien! à votre empire ajoutez deux provinces,
» Qui portent dans leur sein d'innombrables trésors,
» Qui par tout, de la France, environnent les bords,
» Que les rois vos aïeux n'ont jamais obtenues,
» Que ce fier Richelieu lui-même a méconnues
» Quand, de notre grandeur, il a tracé le plan.
» La Méditerranée et le vaste Océan,
» Ces deux mers sont à vous; leur onde tributaire
» Baigne, de vos états, l'enceinte héréditaire.
» De votre nom, plus loin, répandez la splendeur.
» A vos nobles désirs, avides de grandeur,
» J'offre l'Inde, la Chine et les deux Amériques.
» Commandez, vos sujets, citoyens des tropiques,
» Iront porter vos lois dans des mondes nouveaux;
» Là, pour vous, le soleil mûrira les métaux;
» L'eau, la terre et le feu, par un heureux mélange,
» Feront germer pour vous les diamans du Gange.
» Le commerce, aux états, donne les premiers rangs,
» Ainsi que la victoire, il a ses conquérans.
» Par tout on vit le globe envahi par l'épée,

» Le commerce, aux humains, rend la terre usurpée;
» Abandonnerez-vous vos droits sur l'univers?
» Prince, si vous avez des intérêts plus chers,
» Si dominer l'Europe est le but qui vous flatte,
» C'est à Coromandel, à Golconde, à Surate,
» Bien plus qu'aux bords sanglans du Danube ou du Rhin,
» Ou parmi les rochers qui couronnent Turin,
» Que vous vaincrez l'Europe et régnerez sur elle.
» Il est, il est encore une grandeur nouvelle,
» Que vous ne payrez pas du sang de vos guerriers;
» Peuplez, au lieu des camps, vos nombreux ateliers.
» Les arts, tyrans plus doux, de leurs mains souveraines,
» A vos fiers ennemis, sauront forger des chaînes,
» Et de l'Europe esclave, assujettir les cours.
» Vous les verrez bientôt, implorant nos secours,
» Du tribut de leur or, payer leur ignorance.
» Envain ils frémiroient de cette dépendance;
» Leur luxe, et des besoins jusqu'alors ignorés,
» Prince, voilà les fers que vous leur donnerez.
» Un mot peut, du François, éveiller l'industrie,
» Prêt d'enrichir son roi, lui-même et sa patrie,
» Ce peuple ingénieux naquit pour tous les arts.
» Mais un plus grand objet doit fixer vos regards.

» Depuis que l'Amérique à l'Europe enchaînée,
» A nos dissensions mêle sa destinée,
» La politique change; et bientôt, dans les cours,
» Les intérêts d'état vont prendre un autre cours.
» L'Autriche, deux cents ans à l'Europe, fatale,
» Ne nous menace plus de sa grandeur rivale.

» Gustave, Richelieu, Condé, Turenne, et vous,
» Avez à ce grand corps, porté les derniers coups.
» Son règne est éclipsé; son destin qui se lasse,
» La laisse retomber à la seconde place;
» L'Angleterre s'élève et monte au premier rang;
» Ce peuple, à qui ses lois ont coûté tant de sang,
» Affranchi désormais d'une crainte importune,
» Par la route des mers, s'avance à la fortune.
» Vous le verrez, dans peu, former de grands desseins,
» Et rendre son repos terrible à ses voisins.
» Tout peuple indépendant veut donner des entraves;
» L'homme libre est tyran, il lui faut des esclaves;
» Et l'Anglois, plus jaloux encor que citoyen,
» Hait les autres états, plus qu'il n'aime le sien.
» A ce fier allié, la Hollande asservie,
» Protégera, par crainte, un pouvoir qu'elle envie.
» L'éclat du nom françois est pour eux un affront;
» Se haïssant tous deux, tous deux ils s'uniront.
» Ce n'est que sur les mers que l'on peut les abattre;
» C'est-là leur élément, c'est-là qu'il faut combattre.
» Bientôt retentiront, de Portsmouth à Ceylan,
» Tous les grands coups d'état frappés sur l'océan;
» Alors cette balance, aujourd'hui si vantée,
» Du sein du continent, sur les ondes portée,
» Pesant les intérêts de deux mondes divers,
» Parmi l'or et le sang, flottera sur les mers;
» Alors sur les vaisseaux planera la victoire.
» Hatez-vous, saisissez cette nouvelle gloire.
» Vos François, à-la-fois soldats et matelots,
» Sauront comme la terre, assujettir les flots.

» Fondez une grandeur dont le vaste édifice,
» Dans la postérité, s'étende et s'affermisse,
» Que l'orage et le temps ne puissent ébranler.
» — Il dit : avec respect je l'entendis parler.
» J'avois peu distingué, dans mon pouvoir suprême,
» Mon peuple de ma cour, et ma cour de moi-même :
» Eclairé par les soins d'un ministre prudent,
» De mes derniers sujets, je me vis dépendant;
» J'aperçus, dans leurs mains, le dépôt des richesses.
» Soudain, encouragé par d'utiles largesses,
» Mon peuple, autour de moi, sortit d'un long sommeil;
» Sa naissante industrie annonça son réveil.
» Des sources du midi, du levant et de l'ourse,
» L'or, jusqu'en mes états, dirigé dans sa course,
» Vint dans mes camps nombreux nourrir mes bataillons,
» Du laboureur surpris, arrosa les sillons,
» Des talens et des arts, féconda la semence,
» Parcourut les cités, revint en fleuve immense
» Couler aux pieds du trône; et le trône à son tour,
» Favorisant sa pente, et hâtant son retour,
» Par un reflux heureux, le rendoit à mes villes.
» Ma voix multiplia tous les travaux utiles.
» Pour donner au commerce un plus rapide cours,
» Des fleuves et des mers, j'empruntai les secours;
» Et soumis à mes lois, leurs ondes étonnées,
» Vers les rives de Cette, aux pieds des Pyrénées,
» Un immense canal, utile avec grandeur,
» Des rochers et des monts, perça la profondeur.
» Du nord, dans le midi, les tributs s'épanchèrent :
» Du nord et du midi, les ports se rapprochèrent.

» Vainqueur des élémens, par des travaux hardis,
» J'unis deux océans, l'un par l'autre agrandis.
» Le commerce forma des essaims de pilotes;
» Sur mes chantiers déserts, on vit croître des flottes.
» La mer connut aussi mes ordres absolus,
» Et j'eus, pour triompher, un élément de plus.
» Le luxe cependant, qui naît de l'abondance,
» De ses brillans trésors, enrichissoit la France;
» Le luxe sur ma cour répandoit son éclat.
» Un habitant du nord, un monarque soldat,
» Le fier législateur d'un peuple encor sauvage,
» Le héros que Sardam a vu sur son rivage,
» Du trône et de la cour, dépouillant la splendeur
» Sous l'habit d'artisan déguiser sa grandeur,
» Peut-être ouvre, à ce mot, une oreille étonnée.
» Du luxe trop souvent la source empoisonnée
» A, du bonheur public, infecté les canaux,
» Je le sais; et souvent, pour prévenir ses maux,
» Chez des peuples fameux, la politique austère,
» Sut imposer à l'homme un joug involontaire,
» Enchaîner ses penchans par de rigides soins,
» Et pour donner des mœurs, retrancha des besoins;
» Mais cette âpre rigueur, que l'héroïsme inspire,
» Est la vertu d'un homme, et non pas d'un empire:
» C'est, du moins, la vertu d'un peuple peu nombreux.
» Le luxe, tour-à-tour utile ou dangereux,
» Tantôt nourrit l'état, et tantôt le dévore.
» Chez un peuple indigent, il l'appauvrit encore.
» Où l'égalité règne, il flétrit les vertus.
» Dans ces vastes états, sous le glaive abattus,

» Le luxe teint de sang annonce le ravage:
» C'est l'impôt que la force y met sur l'esclavage.
» Mais il peut, sans danger, embellir une cour.
» Si, né de l'industrie, il l'excite à son tour,
» Alors c'est un tribut que l'indigente adresse
» Impose à la grandeur, lève sur la richesse.
» A d'innombrables mains, il donne des travaux.
» Il faudoit pour le vaincre, ordonner aux vaisseaux
» De ne point apporter les trésors des deux mondes,
» Ordonner aux moissons de n'être pas fécondes,
» Aux humains inquiets défendre les désirs,
» Au pauvre les travaux, au riche les plaisirs;
» Enfin, de mes François, le brillant caracère,
» Ne peut être asservi sous une règle austère.
» On pourroit le détruire en voulant le changer:
» Le François craint l'ennui, bien plus que le danger;
» Au sortir d'une fête, il court à la victoire,
» Et veut voir les plaisirs à côté de la gloire.
» Je sus les réunir; ces vainqueurs, ces héros
» Venoient se délasser dans un brillant repos.
» Une pompe magique embellissoit mes fêtes;
» Mes plaisirs étonnoient, ainsi que mes conquêtes.
» Je l'avouerai; ma cour parut, dans sa splendeur,
» Des rois de l'orient, imiter la grandeur.
» Mais puisque, sans détour, avec vous je m'explique,
» Ce luxe éblouissant, ce faste politique,
» Prince, servit encore à l'un de mes projets,
» D'agrandir le monarque aux yeux de ses sujets,
» D'étonner les esprits: un immense intervalle
» Sépara tout-à-coup la majesté royale,

» De ces princes, ces grands qu'on voyoit autrefois
» Sur les marches du trône, en usurper les droits.
» Je fis prédominer l'éclat du diadême.
» Tout rentra dans la foule; et mon courtisan même
» A peine osoit de loin, de ma gloire étonné,
» Lever d'humbles regards sur ce front couronné.
» Ce prestige, aux François, surtout est nécessaire.

» Mon palais, des beaux arts, devint le sanctuaire,
» L'époque de ma gloire annonça leurs travaux,
» Et fit naître un essaim de célèbres rivaux,
» Qui tous, encoursgés par d'utiles dépenses,
» Par ces regards d'un roi, qui sont des récompenses,
» A mes nobles désirs offroient de toutes parts
» Le luxe ingénieux des talens et des arts.
» Mais je leur demandai, dans ma brillante ivresse,
» Un luxe de grandeur, et non pas de mollesse.
» J'ennoblis le pinceau, l'aiguille et le burin;
» On vit les vieux héros renaître sur l'airain.
» Les marbres, les métaux, le porphyre et l'albâtre,
» Ajoutant au respect d'une cour idolâtre,
» Consacrèrent aux yeux les palais de ses rois;
» Et l'humble architecture agrandie à ma voix,
» Relevant par degrès son front de la poussière,
» Etonna le François de sa majesté fière;
» J'imprimai mon génie à ces travaux heureux,
» Et mon règne éclatant se réfléchit sur eux.
» Mais tandis que ces arts, de leur main créatrice
» Sembloient, de ma grandeur, décorer l'édifice,
» Des arts plus imposans, plus sublimes encor..... »

— « Je t'entends, s'écria le monarque du nord.
» Ah! tu veux me parler de ces arts que j'envie,
» Trésors de l'univers, bienfaiteurs de la vie,
» A qui l'homme, jadis, dressa plus d'un autel.
» Tu l'as donc rappelé, ce génie immortel,
» Et de l'antique Rome et de l'antique Grèce;
» Qui, des siècles grossiers, a poli la rudesse;
» Qui de la barbarie, écartant les fléaux,
» Tira deux fois, dit-on, l'Europe du chaos;
» Par qui l'homme a connu sa force souveraine;
» L'homme a civilisé son sauvage domaine,
» A dompté l'univers, rebelle sous ses mains,
» Qui sut pour lui, des mers, applanir les chemins,
» Lui dévoiler les cieux, lui mesurer la terre;
» Qui livrant à l'erreur une éternelle guerre,
» Des siècles écoulés, rassemble les travaux,
» Aux antiques trésors, joint des trésors nouveaux,
» Forme un dépôt immense, et semble, d'âge en âge,
» De l'humaine pensée, accroître l'héritage.
» Quand pourrai-je, fidelle à mes vastes projets,
» Louis, à ton exemple éclairer mes sujets?
» Dans un heureux climat, le destin t'a fait naître,
» Et la France docile à secondé son maître;
» Mais pour moi, relégué dans de sauvages lieux,
» J'aurai tout à combattre, et la terre et les cieux.
» Il me faut, pour les arts, créer une patrie,
» Sur des déserts glacés, répandre l'industrie,
» Et de la vie éteinte, allumant le flambleau,
» Réchauffer la nature au bord de son tombeau.
» Mais toi, restaurateur de ces arts que j'adore,

» Dis-moi, prince, dis-moi, comment tu fis éclore
» Ce jour qui, près du pôle, est venu m'éclairer,
» Qu'as-tu fait pour les arts ? » — « J'ai su les honorer,
» Dit Louis ; échappé de mon obscure enfance,
» Dont un soin criminel prolongea l'ignorance,
» Je ne sais quel instinct m'avertit que les arts,
» Les talens, méritoient de fixer mes regards.
» Prince, dans ces talens qui brilloient à ma vue,
» Je vis une grandeur qui m'étoit inconnue,
» Qui ne se transmet point avec les droits du sang,
» Qui seule n'attend rien des caprices du rang ;
» Grandeur dont Richelieu, despote de la France,
» S'étoit montré jaloux dans sa toute-puissance,
» Et la seule qu'un roi, qui peut tout asservir,
» Ou ne puisse donner, ou ne puisse ravir.
» Je me sentis frappé de ce grand caractère,
» Et dès-lors le génie eut le droit de me plaire.
» Je ne le craignis point : sans être son rival,
» En le récompensant, je devins son égal.
» Ma main avoit sur lui répandu des largesses ;
» Mais pour lui, c'est trop peu que de viles richesses ;
» Les arts, d'un prix honteux, seroient humiliés,
» Les arts seroient flétris, s'ils n'étoient que payés.
» J'ennoblis la richesse en y mêlant la gloire.
» Elle appartient aux arts, ainsi qu'à la victoire.
» De ce brillant salaire, heureux dispensateur
» Je fus sourd à la brigue, à l'obscur délateur.
» C'est aux cris de la haine et de la calomnie,
» Que souvent, dans les arts, j'aperçus le génie.
» Le génie outragé fut plus cher à mes yeux,

» Je l'approchai de moi, pour le défendre mieux;
» Et répandant sur lui l'éclat qui m'environne,
» Le mis a mes côtés, sous la garde du trône.
» A l'ignorance oisive, à l'orgueil insolent,
» Mon regard commanda le respect du talent;
» Je le sus honorer, loin même de la France;
» Qu'importe le pays qui lui donne naissance!
» Un grand homme n'est plus un étranger pour moi,
» Par mes bienfaits, au moins, je veux être son roi;
» Ces bienfaits, ces honneurs créèrent des miracles.
» On soutint les travaux, on franchit les obstacles.
» Par un sublime essor, le François s'élevant,
» Un peuple de vainqueurs fut un peuple savant.
» Je vis autour de moi les erreurs dévoilées,
» De l'antique raison, les bornes reculées.
» L'homme, quinze cents ans, dans sa marche arrêté,
» D'un pas plus affermi, cherchant la vérité,
» Avança daus la nuit qui couvre la nature.
» De la terre étonnée, il fixa la mesure
» Et surprit dans les cieux des astres ignorés.
» L'univers fut connu. Des sages révérés,
» Pontifes éloquens, sur mes fils, sur moi même,
» Déployoient des talens, l'autorité suprême.
» Ils instruisoient ma cour; ils formoient à-la-fois
» Des rois pour les sujets, des sujets pour les rois.
» Par tout j'étois frappé des accens du génie,
» Les mœurs l'adoucissoient par la tendre harmonie.
» Des poëtes fameux, la séduisante voix,
» Embellit les vertus, paya les grands exploits;
» Et d'un tribut d'encens par leurs mains honorée
» La

» La tombe des héros en étoit plus sacrée.
» Tout peuple amant des arts est un peuple soumis.
» Le François au-dehors, domptoit mes ennemis,
» Et des arts, au-dedans, la grâce enchanteresse,
» De l'esprit des combats, sut polir la rudesse.
» Courageux et docile, aimable et conquérant,
» Le peuple le plus doux fut aussi le plus grand ».

— « C'est peu, dit le héros. Par toi l'Europe entière
» A, d'un jour inconnu, vu briller la lumière.
» O Louis! ô des arts, auguste créateur,
» Par eux, du monde entier, tu fus le bienfaiteur.
» Voilà, voilà surtout ta véritable gloire.
» Cent rois ont partagé l'honneur de ta victoire.
» Ces images d'airain, ces bustes adorés,
» Qu'aux jours de la grandeur, Paris a consacrés,
» Au vainqueur des Germains, au vainqueur des Bataves,
» Ces bronzes supplians et courbés en esclaves,
» Un jour s'écouleront sur leur base ébranlés;
» Le temps dévorera ces bronzes mutilés,
» Ce palais où tu crus attacher ta mémoire :
» Il rongera le marbre où tu gravois ta gloire;
» Et peut-être qu'un jour, l'habitant de Paris,
» Ignorera le lieu, tombeau de ces débris.
» Mais les écrits fameux que ton siècle a vu naître,
» Que protégea ton goût, qu'il inspira peut-être,
» Dans ces jours reculés, subsisteront encor :
» Le temps rajeunira leur antique trésor;
» Et de ces monumens, la vieillesse immortelle,
» Etonnant d'âge en âge une race nouvelle,

» Ira, de tes François, dans l'immense avenir,
» Imprimer le respect et le long souvenir,
» Et jusques dans les cours, dignes de les entendre,
» Aux hommages des rois, recommander ta cendre ».

Pierre garda long-temps un silence profond,
Le respect pour les arts étoit peint sut son front.
Frappé de leur grandeur, et plein de leur image,
Dans son silence même, il leur rendoit hommage.
Son regard immobile étoit religieux.
Ainsi quelque fois, l'homme en présence des cieux,
Recueilli dans son cœur, comme en un sanctuaire,
Rend un culte muet à des dieux qu'il revère.
Sur Louis, tout-à-coup relevant ses regards,
« Pardonne; mon esprit égaré sur les arts,
» Un moment oublia ton auguste présence.
» Achève, éclaircis-moi des destins de la France.
» Un grand objet... » Soudain il hésite; deux fois
Un secret mouvement vient enchaîner sa voix.
Sa liberté sauvage ignoroit l'art de feindre;
Au silence, à regret, il parut se contraindre,
Louis s'en aperçut, et l'invite à parler.

« Eh bien, je ne vais donc te rien dissimuler.
» Ton règne est, de leçons, une source féconde,
» Ainsi qu'à ton pays, il est utile au monde,
» Et le monde, avec moi, conspire à te louer.
» Mais un événement (faut-il te l'avouer),
» Dans ce règne fameux, m'embarrasse et m'étonne,
» Tant il paroît blesser les intérêts du trône!

» Et peut-être, parmi tant de faits éclatans,
» Seul il a, de quelqu'ombre, obscurci tes vieux ans.
» D'un Scythe voyageur, excuse la franchise,
» A ne te pas flatter, ta grandeur m'autorise.
» Tu m'instruis par ton règne; et ce cœur indompté,
» Pour hommage, du moins, te doit la vérité.

» J'ai parcouru l'Europe, et sur toutes ses rives,
» De tes François errans, les troupes fugitives,
» De l'Elbe à la Tamise, ont frappé mes regards,
» Pères, enfans, époux, et femmes et vieillards,
» Tournoient, en gémissant, les yeux vers leur patrie.
» Amsterdam s'est accru de leur riche industrie,
» Londres les a reçus dans son paisible sein;
» Par eux Berlin a vu, d'un innombrable essaim,
» Peupler, de ses remparts, la solitaire enceinte;
» Et puis qu'à tes regards j'ose parler sans feinte,
» Je ne te cache pas que sous mes cieux glacés,
» Mes camps ont accueilli tes sujets dispersés;
» Que leur vaillante main, aux bords du Boristhène,
» A plus d'un Ottoman, a fait porter ma chaîne.
» Même un de tes proscrits, jeté dans mes climats,
» Des champs de Sibérie, habitant les frimats,
» A pour adorer Dieu, dans une paix profonde,
» Enseveli ses jour aux limites du monde.
» Roi, quel fatal genie a donc pu t'aveugler!
» Quel si grand intérêt a pu te consoler,
» Quand les cités en deuil, quand ta France déserte,
» Pleuroit, de ses enfans, l'irréparable perte »?

Ce discours du héros parut troubler Louis.

« D'innombrables sujets perdus pour mon pays,
» Et leur fortune errante, au sort abandonnée,
» Leurs cris retentissans, dans l'Europe étonnée,
» Rappellent à mon cœur un fatal souvenir.
» Czar, je vais vous parler comme si l'avenir,
» Ce juge inexorable, et que je crois entendre,
» Dans le sein de la tombe, interrogeoit ma cendre.
» Un grand homme, à mes yeux, est la postérité.
» Connoissez le malheur de notre autorité,
» Les piéges du pouvoir, l'erreur inévitable,
» Qui souvent, dans les rois, rend la vertu coupable.

» J'ai cru (vingt souverains l'ont pensé comme moi);
» Qu'il ne faut, dans l'état, qu'un dogme et qu'une loi;
» Que jamais, chez le peuple, un doute involontaire,
» N'ébranle impunément le culte héréditaire;
» Que deux sectes bientôt font naître deux partis,
» Que tous doivent courber leurs fronts assujettis,
» Au pied du même autel, ainsi qu'au pied du trône;
» Qu'une sainte harmonie affermit la couronne;
» Que le François, surtout, dans sa légèreté,
» A d'un nœud plus étroit, besoin d'être arrêté;
» Qu'il ne faut point offrir, à l'humaine ignorance,
» Le tableau dangereux d'un culte qui commence,
» Ni la main qui refuse ou dresse des autels;
» Que la religion, pour les foibles mortels,
» Doit cacher, dans la nuit, sa vieillesse adorée;
» Que plus elle est antique, et plus elle est sacrée.

» J'observois que le choc de deux cultes rivaux,

» D'une guerre intestine, allumant le flambeau,
» Avoit, sous mes aïeux, ensanglanté la France.
» Sous mon règne, il est vrai, le poids de ma puissance
» Avoit tout contenu. Dans les camps, au sénat,
» Je n'ai vu qu'un parti, c'est celui de l'état.
» Mais peut-être qu'un jour ces discordes impies,
» Auroient pu ranimer leurs cendres assoupies.
» Je voulus, rapprochant deux cultes opposés,
» Réunir à jamais les esprits divisés,
» Ne faire de l'état qu'une famille immense,
» Des maux qui pouvoient naître, étouffer la semence,
» Et d'un tronc, autrefois si fertile en poisons,
» Dans ses derniers rameaux, couper les rejetons ». —

Monarque, ignorois-tu cette force suprême
De la religion, qui brave les rois même;
S'arme, contre les rois, de la divinité;
S'arme, contre la mort, de l'immortalité?
Quand Dieu parle aux humains, ils n'ont plus d'autre maître.

« Mon erreur, dit Louis, peut s'excuser peut-être.
» J'avois, des rois vaincus, et des peuples domptés,
» Trente ans vu, devant moi, fléchir les volontés.
» J'avois vu l'Africain se courber sous ma chaîne,
» Je crus qu'à mon signal, à ma voix souveraine,
» Mes sujets, d'obéir, se feroient un devoir.
» Eh! quel monarque heureux douta de son pouvoir?
» Enfin, je l'avouerai, je commis une faute.
» Ce superbe Louvois, ce ministre despote,
» De son fatal génie, infecta mon projet.

» Né pour être tyran, s'il n'eût été sujet,
» Sur un peuple opprimé, du poids de sa puissance,
» Il sembloit se venger de son obéissance.
» Aux vices du pouvoir, joignant ceux de son cœur,
» Louvois changeoit partout ma justice en rigueur;
» En le déshonorant, il fit haïr son maître,
» Et punit la révolte après l'avoir fait naître.
» D'armes, de bataillons, ce peuple environné,
» Voyoit, de toutes parts, le soldat effréné,
» De sa religion ensanglanter les fêtes.
» Les toits des citoyens s'écrouloient sur leurs têtes;
» Sous les débris fumans des temples démolis,
» Les tombeaux paternels furent ensevelis.
» Que dis-je! hélas! l'erreur fut mise au rang des crimes;
» Le glaive, au nom des lois, égorgea des victimes.
» On fit, près des autels, dresser des échafauds,
» Et la loi fut prêchée au milieu des bourreaux,
» Et moi toujours trompé, quand du sein de Versailles,
» Louvois, contre mon peuple, ordonnoit des batailles,
» Quand les murs désolés, et les champs des combats,
» Retentissoient des cris que je n'entendois pas ».....

Louis parloit encor; la jeune Adélaïde
Palpitante, troublée, et le regard timide,
Accourant tout-à-coup, se jette dans ses bras,
La pitié se mêloit à son tendre embarras,
La pitié la plus douce embellissoit ses charmes,
Et de ses yeux troublés s'échappoient quelques larmes
Qui rouloient, comme on voit, sur les humides fleurs,
De la naissante aurore étinceler les pleurs.

« O mon père ! pardon si ma voix indiscrète,
» Dit-elle, ose troubler votre auguste retraite,
» Et du trône peut-être interrompre les soins.
» Une femme (mes yeux en ont été témoins),
» Une femme éperdue, au désespoir livrée,
» La pâleur sur le front, la démarche égarée,
» Erre dans ce palais, qu'elle inonde de pleurs ;
» Elle veut, à vos pieds, déposer ses douleurs.
» Vers votre appartement elle s'est élancée,
» Vos gardes rigoureux, trois fois l'ont repoussée.
» Barbares, disoit-elle, arrachez-moi le jour !
» Ses suppliantes mains embrassent, tour-à-tour,
» Les marbres du palais, et les marches du trône.
» On la suit, on la plaint, la foule l'environne.
» O mon père ! c'est vous qu'elle implore à grands cris ;
» Daignez, daignez la voir. — J'y consens, dit Louis,
» Qu'on l'amène à mes yeux, je suis prêt à l'entendre ».

« Ton cœur, dit le héros, est magnanime et tendre ;
» Oui, c'est à l'opprimé qui réclame les lois,
» Que surtout appartient la présence des rois.
» Qu'importe à nos sujets, à nos grandeurs peut-être,
» Qu'un courtisan de plus rampe aux pieds de son maître ?
» Mais si l'orgueil du trône écarte un malheureux,
» Ses cris perdus, pour nous, remontent vers les cieux ;
» Ses cris ont un vengeur, et sa plainte est sacrée ».

Au même instant parut une femme éplorée,
Belle dans sa douleur, au printemps de ses jours.
Des ses soins protecteurs, lui prêtant les secours,

La jeune Adélaïde, au front doux et modeste,
Marchoit, à ses côtés, comme un ange céleste,
Guidoit ses pas tremblans, rassuroit son effroi.
« Le voilà, lui dit-elle, en lui montrant le roi ».
Cette femme, à l'instant égarée, interdite,
Aux genoux de Louis, tombe et se précipite,
Y demeure attachée, et les baigne de pleurs.
Louis, avec bonté, console ses douleurs,
La relève, enhardit sa timide foiblesse;
Elle surmonte enfin le trouble qui la presse,
Et de ses longs soupirs, interrompant le cours:

« Mon nom est Adhémar, les auteurs de mes jours,
» Dit-elle, avec leur sang, m'ont transmis la noblesse;
» S'ils n'ont pas, loin des cours, obtenu la richesse,
» Leur nom fut, dans les camps, connu par leurs exploits.
» Le sang de mes aïeux a coulé pour les rois.
» Cet honneur fut ma dot et mon seul héritage;
» Mon époux eut, comme eux, la valeur en partage.
» La gloire, loin de moi, l'entraînant sur vos pas,
» Ma main l'arma souvent pour voler aux combats;
» Et si je ne crains point de vous être importune,
» S'il m'est permis encor, malgré tant d'infortune,
» De louer, à vos pieds, un généreux époux;
» Il fut blessé six fois en combattant pour vous.
» Hélas! il eût voulu vous immoler sa vie.
» Qu'aujourd'hui son destin seroit digne d'envie!
» Je pourrois, sans frémir, pleurer sur son tombeau.

» Mais nous fûmes tous deux instruits, dès le berceau,

» Dans

» Dans le culte proscrit par vos ordres sévères ;
» Ce culte, pardonnez, fut celui de nos pères :
» Ils l'avoient embrassé lorsque, dans les hasards,
» Leurs pas, du grand Henri, suivoient les étendards ;
» Et nous avions tous deux reçu de nos ancêtres
» Notre religion et l'amour de nos maîtres.
» Une fille, deux fils, fruits de nos chastes feux,
» Nés du plus tendre amour, en resserroient les nœuds.
» Leur enfance croissoit sous nos toits solitaires.
» Soudain d'un ordre affreux, sanglans dépositaires,
» Les armes à la main, de farouches soldats
» Viennent pour arracher nos enfans de nos bras,
» Grand dieu ! pour les remettre en des mains inconnues.
» A cet ordre effrayant, mes cris percent les nues ;
» Egaré, furieux, et rebelle une fois,
» Mon époux, je l'avoue, à méconnu vos lois ;
» Mes fils à mes côtés, victimes innocentes,
» Me pressoient, me serroient de leurs mains caressantes,
» Ils sentoient leur danger ; ma fille, doux trésor !
» Que du lait maternel je nourrissois encor,
» Dormant entre mes bras, sur mon sein appuyée,
» N'entendoit pas les cris de sa mère effrayée.
» Hélas ! rien n'attendrit ces soldats inhumains.
» Déjà l'un de mes fils, par de barbares mains,
» Est traîné.... Mon époux, impétueux, terrible,
» Quel père, en ce moment, pouvoit être insensible ?
» Troublé, n'écoutant plus que la voix de son cœur,
» Frappe, et fait à ses pieds tomber le ravisseur.
La nature et l'amour, tous deux ont fait son crime.
» Moi-même, oui, je le sens au transport qui m'anime,

» Oui, si mon foible bras eût égalé le sien,
» Ce crime involontaire auroit été le mien.
» Pour partager ses fers, je tends mes mains tremblantes.

» Tout-à-coup j'ai senti mes forces défaillantes,
» Et lorsqu'avec terreur mes yeux se sont r'ouverts,
» Le silence régnoit sous mes lambris déserts.
» Ma fille, quand sa mère étoit presque sans vie,
» D'entre mes bras mourans avoit été ravie;
» J'ignore où sont mes fils. Mon époux malheureux,
» Dans l'horreur d'un cachot, traîne des jours affreux.
» Quelle est donc cette loi, grand Dieu, qui nous sépare!
» Sur quels sauvages bords, dans quel climat barbare,
» A-t-on ravi l'enfant sur le sein maternel?
» Leur père infortuné seroit-il criminel?
» Par tout je n'ai reçu que réponses sinistres.
» J'ai voulu vainement implorer vos ministres;
» Leur porte a retenti de mes cris douloureux,
» Leur porte inexorable est sourde aux malheureux;
« Et mes gémissemens, mes cris et mes prières,
» N'ont pu, de leurs palais, surmonter les barrières.
» Sans appui, sans espoir, Sire, je viens à vous,
» Une femme, une mère, embrasse vos genoux,
» Mon époux, mes enfans »... La tendresse, la crainte,
Le trouble, ont tout-à-coup glacé sa voix éteinte:
Elle attend, en silence, ou la vie ou la mort.
Pierre, né généreux, s'attendrit sur son sort.
De pitié, de douleur, Adélaïde émue,
A peine sur Louis osant fixer sa vue,
Timide et l'implorant, par un trouble muet,

Laisse parler encor son silence inquiet.
Son œil peint tout-à-coup la crainte et l'espérance.

Louis, d'un front serein qu'embellit la clémence,
« Rassurez-vous, dit-il, et calmez vos douleurs,
» Tout ce que vous aimez, je le rends à vos pleurs;
» Oui, votre époux vivra. Né brave et magnanime,
» Ses services passés ont effacé son crime.
» La nature et le sang ont des droits éternels,
» Indépendans du trône, et même des autels.
» Vous me l'avez appris; votre malheur m'éclaire.
» Oui, les droits les plus saints, sont les droits d'une mère;
» Ce pouvoir précéda celui des souverains;
» Qu'il soit toujours sacré. Que nourris par vos mains,
» Vos fils, abandonnés à votre heureux empire,
» Ne soient plus orphelins quand leur mère respire.
» Que la bonté par tout annonce un dieu de paix,
» Et vous rende à mon culte à force de bienfaits ».

Ainsi parla Louis. Adhémar désolée,
De la nuit du tombeau, semble être rappelée.
Les yeux levés au ciel, et les bras étendus,
« Grand Dieu, s'écria-t-elle, ils me seront rendus »!

Le Czar, de cette mère, admira la tendresse,
Il admira Louis. — « Ton auguste vieillesse,
» D'une nouvelle gloire, a donc su s'honorer!
» Tu commis une faute, et sais la réparer.
» Que ne peux-tu de même, à la France éplorée,
» Rendre de ses enfans la famille égarée!

» Rendre à leurs champs déserts tes laboureurs épars ;
» Et de trente cités repeupler les rempsrts.
» Ah ! trop fatale erreur qui trompa ton génie !
» Pour moi, qui de Tobolsk aux champs de Livonie,
» Et des bords de l'Euxin jusqu'aux mers du Japon,
» Jusqu'aux déserts glacés où languit le Lapon,
» Dans cette enceinte immense, où mon peuple respire,
» Vois vingt religions se disputer l'empire ;
» Je veux, en protégeant leurs dogmes révérés,
» Maintenir dans la paix ces ennemis sacrés.
» Je n'ai point ta grandeur ; mais j'aursi le courage
» De les soumettre au frein d'un tranquille esclavage.
» Le prêtre, aux pieds du trône, abaissant l'encensoir,
» Aura droit au respect, et jamais au pouvoir.
» Du Bstave prudent j'imiterai l'exemple ;
» Je veux qu'à l'Eternel, du sein de chaque temple,
» Vingt cultes à-la-fois, rivaux et florissans,
» Elèvent tous ensemble un pacifique encens.
» Eh quel droit avons-nous, même au rang où nous sommes,
» D'interroger le culte et les erreurs des hommes ?
» C'est comme citoyen, guerrier ou magistrat,
» Que l'homme est né sujet, et doit compte à l'état ;
» Mais sa religion n'appartient qu'à lui-même ;
» C'est le secret de l'homme avec l'Etre suprême ;
» Et ce sublime empire, où Dieu seul a des droits,
» Est dans une hauteur inaccessible aux rois.
» Nous commsndons aux bras, les cieux à la pensée ».

Du trône et de l'autel, la cause balancée,
Dans un long entretien, occupa les deux rois.

Louis de son palais, pour la première fois,
De cette raison fière, entendoit le langage.
Il parut étonné; mais il étoit dans l'âge
Où, fixé sans retour, l'homme ne change plus.
Nos premiers sentimens ont des droits absolus,
Et notre esprit trompé s'en fait des vertus même,
Surtout quand, réunis à la grandeur suprême,
D'une cour idolâtre, humblement adorés,
Soixante ans de respect les ont rendus sacrés.
Alors d'un nouveau jour, la clarté passagère,
Importune les yeux plus qu'il ne les éclaire.
Pour le soir de la vie, il n'est plus de flambeau,
Et nos longs préjugés nous suivent au tombeau.

CHANT III. DE LA FRANCE.

L'AURORE, de rayons ceignant deux fois sa tête,
Du palais de Louis avoit doré le faîte;
Deux fois la nuit obscure avoit chassé le jour
Depuis que les deux rois s'instruisant tour-à-tour,
Méditoient l'art profond de gouverner la terre,
D'animer les travaux, de diriger la guerre,
D'enflammer la valeur et de la contenir;
L'art de récompenser bien plus que de punir;
L'art d'enfermer surtout dans leurs bornes sacrées,
Ces ministres des cieux, puissances adorées;
D'unir les rois au peuple, aux rois les citoyens.
En poursuivant le cours de ces grands entretiens,
Pierre écoutoit Louis: mais sa noble prudence
Gardoit de sa raison la fière indépendance.
Même en s'enrichissant d'un génie étranger,
Il osoit le combattre et toujours le juger;
Et de ce roi fameux, balançant le système,
Consultoit son climat, son empire et lui-même.
Tel pour fertiliser trois illustres états,
Des Alpes son berceau, précipitant ses pas,
Déjà fier dans sa course, et grand lorsqu'il commence;
Le Rhône impétueux traverse un lac immense:
Là, ses eaux en roulant se grossissent encor;
Mais il défend au lac d'usurper leur trésor;
Et de ses vastes flots, maintenant l'héritage,
Rentre majestueux dans son propre rivage.

Pierre a quitté Versaille et revole à Paris.
Paris, dans sa splendeur, frappa ses yeux surpris,
Quand la première fois aux rives de la Seine,
Des cités du François il contempla la reine.
Il revient s'y former pour ses vastes projets.
Il a vu le monarque, il veut voir les sujets,
Voir, chez un peuple heureux, la brillante harmonie,
Des sciences, des lois, des mœurs et du génie.
Ailleurs il observa le féroce guerrier,
Le simple agriculteur dans son simple foyer,
L'âpre républicain, le commerçant avare.
Il a vu de trop près l'homme inculte et barbare,
Dans sa brute énergie, à peine apprivoisé.
Paris offre à ses yeux l'homme civilisé,
Dont le goût créateur ennoblit la richesse,
Belliqueux, mais humain, poli, mais sans mollesse,
Dans sa douce grandeur, sagement tempéré,
De l'essaim des talens, avec grâce entouré,
Qui de ses fiers aïeux dédaignant la licence,
Sut fonder son bonheur sur son obéissance;
Pour s'élever aux mœurs, s'accoutumer aux lois,
Par le sceptre des arts, conquit de nouveaux droits,
Sut féconder ses champs, sut embellir ses villes,
Chercha les arts brillans après les arts utiles;
De progrès en progrès marchant avec lenteur,
A mûri dans son sein le génie inventeur,
A de sa raison même agrandi le partage,
Et formé par lui-même, est sont plus bel ouvrage:
Ainsi l'heureux François se présente à ses yeux.

Il contemple à loisir ce peuple industrieux;

Mais il cache son nom, son rang et sa fortune.
Un fatigant éclat le blesse et l'importune,
Ce sont les arts qu'il cherche : il appelle les arts.
Il en a receuilli quelques rayons épars,
Aux cités du Germain, aux marais du Batave,
A Londres, à Sardam : mais moins poli que brave,
Le Germain n'est encore qu'un peuple de soldats,
Qui pour des arts nouveaux, suspend l'art des combats.
Le Batave occupé dans sa lenteur active,
Sait trafiquer des arts plus qu'il ne les cultive.
L'Anglois fonda les lois de ce vaste univers;
Mais son ciel orageux et parsemé d'éclairs,
Effarouchoit des arts l'enfance encor timide;
Le goût n'y régloit pas une fougue rapide,
Et du génie anglois la sombre profondeur,
Imitoit la nature en sa brute grandeur.
Pierre enfin, des beaux arts, trouve l'heureux empire;
C'est à Paris surtout que leur grâce respire;
La grâce enchanteresse assurant leur succès,
Préside à tous les arts comme aux mœurs du François.

Le dieu qui les conduit, le dieu qui dans Athène
Inspirant Phidias, Sophocle et Démosthène,
De lauriers suspendus en festons immortels,
De la liberté grecque, ombragea les autels;
Qui de ces bords fameux envolé vers le Tibre,
Pour l'agrandir encor, cherchant un peuple libre,
Lorsque Rome luttoit sous le fer des Césars,
Des dépouilles du monde y couronna les arts;
Qui dans ces mêmes murs, moins sanglans et plus calmes,

Sous

Sous des dômes sacrés entrelaça ses palmes
A la tiare d'or qui paroît Médicis;
Près du trône des rois, enfin s'étoit assis,
Et sous les cieux françois, appelé par la gloire,
Ornoit d'un doux éclat, le char de la victoire.

Dans ce moment, le dieu qui planoit sur Paris
Aimoit à contempler ses plus chers favoris:
Son œil, en parcourant cette superbe enceinte,
Dans de pompeux travaux, voyoit sa gloire empreinte;
De le Brun, sur la toile, il guidoit le pinceau,
De Pujet, sur le marbre, animoit le ciseau,
A l'inflexible airain inspiroit la souplesse.
Sous les regards du dieu, ranimant sa vieillesse,
De Bossuet encor la vénérable voix,
Tonnoit sur les tombeaux et tonnoit sur les rois;
Fénélon des vertus, embellissoit les charmes:
On lui rendoit hommage en répandant des larmes.
Sous les glaces du temps, Despréaux révéré,
Dans le temple du goût, gardoit le feu sacré.
Rousseau touchoit la lyre en sa mâle jeunesse,
Et Chaulieu soupiroit ses vers avec mollesse;
Sur un nuage d'or, suspendu dans les airs,
Le dieu prêtoit l'oreille à ces touchans concerts.

Tantôt des morts fameux, perçant l'asile sombre,
Son encens, de Corneille, honoroit la grande ombre:
Escorté des Amours et des Grâces en pleurs,
Sur l'urne de Racine, il répandoit des fleurs;
De rayons éclatans couvroit l'humble poussière,

Que disputa la haine aux mânes de Molière ;
A Quinaut, de sa gloire, il donnoit le signal ;
Ornoit d'un compas d'or la tombe de Pascal :
Aimable la Fontaine, ombre douce et modeste,
De ta simple dépouille, il bénissoit le reste,
Disoit à ton génie un éternel à dieu.
Sa prophétique voix appeloit Montesquieu,
Lui commandoit de croître et d'éclairer la terre ;
Et son œil contemploit le berceau de Voltaire,
Quand le dieu tout-à-coup apercoit le héros,
Vole, descend, paroît et lui parle en ces mots :

« O toi qu'un grand dessein guida sur ces rivages,
» Toi qui pour me chercher, fuyant des cieux sauvages,
» A parcouru l'Europe et ses nombreux états,
» Tu vois le dieu des arts, je viens guider tes pas.
» Qu'un autre se traînant dans ma noble carière,
» Du seul flambeau du temps, emprunte sa lumière ;
» Que d'une longue chaîne et par de longs travaux,
» Sa main, avec lenteur, déroule les anneaux ;
» Un jour est plus pour toi qu'à d'autres des années ;
» Hâte-toi de remplir tes grandes destinées.
» Unis, sans les bienfaits du temps ni du hasard,
» L'éclair de la pensée à l'éclair du regard ;
» Et franchissant d'un pas un intervalle immense,
» Achève en un instant ce qu'un instant commence.
» L'homme est instruit par l'homme et tu l'es par les dieux.
» Un jour (ce jour encore est trop loin pour mes vœux,
» Mais il doit arriver) ; un jour ce même Louvre
» Dont la vaste étendue à tes yeux se découvre,

» Transformé par mes soins en un temple des arts;
» Unira dans son sein tous mes trésors épars.
» Je vais, en te créant de magiques images,
» Devancer ce moment reculé dans les âges,
» Le devancer pour toi. — Beaux arts, rassemblez-vous;
» Pour instruire un héros, je vous appelle tous.
» De mes travaux brillans, invisibles génies,
» Paroissez, déployez vos pompes réunies ».

— « C'est toi que j'invoquois, c'est toi, dit le héros;
» Ouvre-moi les trésors de tes riches dépôts.
» Au séjour de ta gloire, enfin, je te contemple,
» L'Europe est ton empire, et Paris est ton temple.
» Oh! puisse le respect et les vœux d'un mortel,
» Sur les glaces du nord, te dresser un autel » !

Il parloit; et ce Louvre, imposant édifice
Que Perraut décora de sa main créatrice,
Mais dont la noble enceinte offusque les regards,
De travaux imparfaits et de débris épars,
De murs interrompus où croît la mousse et l'herbe,
Chef-d'œuvre mutilé dans sa grandeur superbe,
Et qui depuis cent ans offre à l'œil étonné,
Un monument vieilli, même avant d'être né,
Rajeuni tout-à-coup avec magnificence,
Du dieu qui l'achevoit, attesta la puissance.
De lauriers en festons son faîte est entouré;
C'est le palais des arts, c'est leur séjour sacré;
Il s'y rendent en foule; et dans ce santuaire,
Chaque art a son génie et son dieu tutélaire.

Chaçun d'eux méditant des chefs-d'œuvres nouveaux;
Y préside en silence à de naissans travaux.

Suis moi — Pierre obéit à la voix qui le guide,
Et sur les pas du dieu, marchant d'un pas rapide,
Dans le temple sacré, pénètre sans effort.

Simple et sans ornemens, à son regard d'abord,
Un génie apparut sous les traits de l'enfance;
Il étoit sans éclat, mais non sans élégance:
Sur le vélin poli, qu'éclaire un doux rayon,
De ses doigts délicats, sa main guide un crayon,
Sa main trace les fleurs et le léger arbuste
Ou le chêne endurci sur sa tige robuste,
L'homme et ses flancs nerveux, son front noble et hardi,
Et la taille flexible, et le bras arrondi,
Le sein voluptueux de la beauté timide;
Du regard irrité, l'embrâsement rapide,
Les lèvres du dédain, le sourcil de l'orgueil,
Les muscles abaissés, interprêtes du deuil;
Son crayon a surpris leur forme passagère.
Le trait, comme une flamme ondoyante et légère,
Avec souplesse errant de détours en détours,
Serpente mollement pour saisir les contours,
Et la force se mêle à la douce harmonie.

« Tu vois, lui dit le dieu, cet aimable génie;
» C'est lui dont les travaux président au dessin.
» Des arts imitateurs, quand je créai l'essaim,
» Il fut l'heureux aîné de ce peuple de frères;

» Sa bienfaisante main leur ouvrit leurs carrières.
» Ses frères enrichis de ses trésors secrets,
» De sa beauté modeste, empruntent leurs attraits.
» Lui seul les affermit dans leur brillante route;
» Mais poursuis ». — Sous le dais d'une superbe voûte,
Dont le vaste lointain se prolonge et s'étend,
Aux regards du héros, s'ouvre un temple éclatant;
Là brilloient rassemblés les chefs-d'œuvres antiques
Du pinceau d'Ausonie et des climats Belgiques;
Ceux qui, nés dans Paris, ont charmé nos aïeux,
Le Guide y déployoit ses contours gracieux,
Rubens, de ses couleurs, la vivante magie,
Michel-Ange, sa fière et sauvage énergie;
Raphaël doux et pur, mais avec majesté,
Rendoit visible à l'œil l'éternelle beauté.
Que de talens divers! Là Corrège présente
Et sa molle grandeur, et sa grâce imposante;
Poussin parle à l'esprit; l'Albane, aux sens charmés;
Véronèse attendrit ses pinceaux enflammés;
Le Titien, de l'art suivant par tout la trace,
Soumet au frein des lois sa circonspecte audace;
Et l'ardent Tintoret précipite au hasard
Son génie égaré loin des bornes de l'art.
Le Brun, à la terreur tu sais prêter des charmes,
Tu fais entendre à l'œil le choc bruyant des armes.

« Ah! ces illusions, ces arts que j'aperçois,
» Pourroient énorgueillir les palais de vingt rois,
» Dit Pierre. Et qu'êtes-vous près de travaux si rares,
» Luxe de l'Orient, trésors, pompes barbares »?

Soudain, près d'une table élevée en autel,
Pierre vit, de cet art, le génie immortel ;
Son œil étinceloit : sur sa tête sacrée
Luit en étoile sur une flamme éthérée.
Pour ravir des secrets inconnus à nos yeux
Son active pensée errante dans les cieux
Sembloit en rapporter, sur ses ailes légéres,
D'un modèle idéal, les beautés étrangères.
Devant lui les couleurs, ces filles du soleil,
Dans une urne étaloient leur magique appareil,
Il trempe ses pinceaux ; sous leur touche céleste,
La toile tout-à-coup fière, ardente, modeste,
La toile a pris des sens ; d'invisibles ressorts
Font penser le regard, font palpiter les corps.
Les passions erroient dans de brûlantes veines.
L'horizon naît, s'étend, fuit en vapeurs lointaines.
Le mouvement frémit sur la toile en repos.

« Art sublime, art divin, s'écria le héros !
» Quel est donc ce pouvoir que j'apprends à connoître ?
» Tu dis au mouvement, à l'espace de naître,
» Le mouvement, l'espace ont entendu ta voix.
» De l'être créateur usurpas-tu les droits ?
» Et pour charmer mon œil, la flamme de la vie,
» Par ta main, dans les cieux, a-t-elle été ravie » ?

— « Contemple un nouvel art, dit le dieu. Sur l'airain
» Un génie attentif promenoit le burin.
» Vois-tu ces traits savans qu'un art simple et facile
» Creuse en sillons légers sur le bronze docile ?

» Reproduits par l'empreinte, ils volent en ces lieux;
» La peinture est absente et parle encore aux yeux.

» Un art plus étonnant ici même doit naître.
» Cet art industrieux et plus hardi peut-être,
» Doit prolonger la vie aux travaux éclatans,
» Des ais demi-rompus ou rongés par le temps,
» Sur un sol adoptif transportant leur vieillesse,
» Rendre aux tableaux mourans l'immortelle jeunesse.

» Tourne les yeux : ici rivale du pinceau
» La laine ingénieuse est tissue en tableau »;

Tout-à-coup devant lui s'étend un long espace
Blanchissant des débris épars sur sa surface.
Là, vingt marbres debout s'animoient par degrés.
De leur brute enveloppe, à peine délivrés,
Les uns n'offroient encor qu'une enfance grossière.
Là, des traits plus marqués jaillissent de la pierre.
Ailleurs on voit déjà les marbres assouplis
Flotter en chevelure, ondoyer à longs plis.
L'art amollit des chairs la roideur immobile.
Plus loin l'ouvrage entier, sous une main habile,
Superbe, du génie a respiré le feu.
Le chef-d'œuvre est formé; déjà le marbre est dieu.
Déjà l'œil idolâtre est absous de son culte.
Ainsi, quand pour peupler la terre encore inculte,
Jadis, un dieu créa de ses puissantes mains
L'homme et les animaux, compagnons des humains;
Aux yeux de la nature étonnée et ravie,
Le limon, par degrés, s'essayoit à la vie.

En bondissans agneaux les mottes se formoient ;
Du coursier ébauché les nazeaux s'enflammoient ;
Déjà moitié vivant, encor moitié poussière,
Le lion secouoit son horrible crinière ;
La colline agitée enfantoit l'éléphant ;
L'aigle se débattoit, et l'homme encor enfant,
L'homme levoit déjà de la glèbe féconde,
Ce front majestueux et l'ornement du monde.

De ces marbres vivans, le Czar environné,
Enivre de plaisir son regard étonné.
Il croit voir un sénat d'ombres majestueuses.
Ses pas silencieux, ses mains respectueuses
N'osent les interrompre en leur sacré repos.
Oui, cet art, à la Mort, dispute les héros.
Leur ame est dans les cieux, la tombe a leur poussière.
Leur nom, fantôme errant, parcourt la terre entière ;
Marbres, vous héritez de leurs traits immortels,
Marbres, soyez sacrés comme ceux des autels.

Cependant le héros suit son guide, s'avance,
Observe ; il aperçoit un appareil immense,
D'innombrables travaux. Des murs au loin noircis,
Que l'art a cimentés, que la brique a durcis.
Un bruit sourd a frappé son oreille incertaine.
Il entend des fourneaux la murmurante haleine.
Sous le vent tour-à-tour captif et déchaîné,
Le feu, dans les fourneaux, frémit emprisonné,
Le feu qui se resserre en une étroite route,
Va, sur un lit d'airain, se recourber en voûte,

Le pénètre, le ceint de ses brûlans replis,
Et dissout en torrent les bronzes amollis.
Le fleuve bouillonnant, en vagues allumées,
Se rougit de l'éclat des voûtes enflammées.

Dans ses flancs élargis, prêt à le recevoir,
Un bassin s'étendoit sous l'ardent réservoir.

Plus bas s'offre une enceinte, inébranlable ouvrage
Dont le fer affermit le robuste assemblage;
L'embrasse avec cent mains, le lie avec cent nœuds.

Ces travaux, cette enceinte et ces torrens de feux,
Du métal enflammé, cette mer ondoyante,
Occupoient le héros; sa voix impatiente
Brûle d'interroger le dieu qui le conduit.

« Attends, et ton regard va bientôt être instruit,
» Dit le dieu; cette voûte, à l'œil inaccessible,
» Te cache un art profond, un dédale invisible,
» D'un hardi monument, industrieux berceau;
» Le chef-d'œuvre va naître ». Il dit; et du fourneau
S'exhale une vapeur, blanchissante fumée.
D'un fer long et mobile une main s'est armée;
Le lévier suspendu frappe; le lac brûlant
S'échappe à gros bouillons, et s'épanche en roulant,
Inonde le bassin, par des routes certaines,
Perce les profondeurs des voûtes souterraines,
Disparoît tout entier; là dans d'étroits canaux
Se prolonge, et s'étend jusqu'aux derniers rameaux,
Le dieu brise la voûte, et l'ouvrage s'achève;

Il paroît ; tout-à-coup un monument s'élève.
Sur un coursier d'airain, colosse menaçant,
Suspendu, l'œil en feu, le souffle hennissant,
Tout prêt à s'élancer, une superbe image
Imprime le respect et commande l'hommage.

« Que vois-je, dit le Czar, sans doute c'est un roi!
Ah! je le reconnois, ô Louis.... oui c'est toi......
» Oh! des nobles vertus, auguste récompense!
» Glorieux monument, quand la reconnoissance
» L'élève aux rois fameux, pour prix de leurs bienfaits!
» Mais puisse un tel honneur ne s'avilir jamais!
» Fantômes couronnés que l'univers dédaigne,
» Et dont la longue enfance a flétri le long règne,
» Tyrans dont les plaisirs ont été des fléaux,
» Cachez-vous tout entiers au fond de vos tombeaux.
» Quand le ciel, par leur mort, s'absout de leur naissance,
» De quel droit, prolongeant leur coupable présence,
» Viennent-ils profaner les monumens des arts,
» Des peuples attristés, fatigant les regards,
» Renaître sur l'airain que leurs traits déshonorent?
» Tombez, vils monumens que les peuples abhorrent!
» Lois, puissiez-vous briser, sous le fer irrité,
» Ce bronze, usurpateur de l'immortalité.
» Toi que l'envie admire et la France révère,
» Louis, tu ne crains pas ce jugement sévère;
» Ton nom irrite en vain de jalouses fureurs;
» Un siècle entier de gloire excuse tes erreurs ».

« Apprends qu'à tes vertus, à ton noble courage,
» Ton pays doit, un jour, rendre un pareil hommage,

» Reprit le dieu des arts. Dans des marais glacés,
» Sur de stériles bords, de forêts hérissés,
» Le bronze enorgueilli d'exprimer ton image
» Ornera des remparts qui seront ton ouvrage.
» Là, le peuple héritier de tes vastes bienfaits,
» Adorera ton ombre, en révérant tes traits.
» Tout encore, et la ville, et le peuple, et l'artiste,
» Tout est dans le néant, mais ton génie existe.
» Son droit s'étend déjà sur la postérité;
» Tu commences, vivant, ton immortalité ».

« J'accepte avec transport ces fortunés présages,
» Dit Pierre; il est donc vrai que sous mes cieux sauvages
» Les arts voyageront des rives du midi,
» Les arts embelliront mon empire agrandi!
» Voilà ma récompense et ma première gloire;
» Qu'importe que l'airain consacre ma mémoire?
» Fleuves, terre, élémens changés par mes travaux,
» Solitaire océan, peuplé de mes vaisseaux,
» Déserts rendus féconds, cités à qui, peut-être,
» Sur des bords inconnus, j'ordonnerai de naître,
» Portez, portez mon nom aux siècles à venir.
» Là, je veux qu'après moi vive mon souvenir;
» Que dans mes successeurs, mon ombre encor respire.
» Mon premier monument doit être mon empire ».
— « Il le sera, crois-en le Dieu sacré des arts.
« Mais un nouveau prodige appelle tes regards:
» Né des besoins de l'homme, il surprit la nature ».

Soudain le héros vit la fière architecture,

Comme un puissant génie, apparoître à ses yeux;
Ses pieds foulant la terre, et son front dans les cieux,
Son front orné des tours de l'antique Cybèle.
Tous les arts l'entouroient de leur troupe immortelle;
Les métaux, à ses pieds, apportoient leur trésor;
Le granite pourpré, le porphyre aux grains d'or,
Les marbres de Paros, les marbres de Nubie,
Ceux qui dorment au sein de l'antique Arabie,
Aux grottes de Memphis, aux rives du Génois,
Des bouts de l'univers rassemblés à sa voix,
En formes, tour-à-tour, pompeuses ou riantes,
Venoient développer leurs veines ondoyantes;
Ces marbres, à grand bruit, se mouvoient, se plaçoient,
Par un art inconnu, dans les airs s'exhaussoient.
A rangs majestueux, cent colonnes égales,
Régloient, sous le compas, leurs justes intervalles;
L'obélisque montoit avec agilité;
La pyramide auguste en son immensité,
Reposoit fièrement sur sa base étendue;
La voûte audacieuse, et dans l'air suspendue,
D'un agréable effroi, charmoit l'œil étonné;
Le dôme s'élançoit, de festons couronné;
Par un savant accord, tout s'unissoit ensemble.
Enorgueilli déjà des beautés qu'il rassemble,
Le palais, qui s'étend sous ses superbes toits,
Ajoute par sa pompe à la grandeur des rois.
Les toits religieux, qui vont chercher les nues,
Des célestes palais, semblent les avenues.

O prodige de l'art! magique enchantement!

Le marbre inanimé, muet, sans mouvement,
A l'insensible espace, imprime un caratère.
Là, tour-à-tour, on craint, on gémit, on espère:
Tantôt la pierre en deuil, asile des douleurs,
Dans sa lugubre enceinte, invitoit l'homme aux pleurs,
Et tantôt l'égarant sous une ombre imposante,
Rendoit, à l'œil ému, l'éternité présente.
Cet art est tour-à-tour riant de volupté,
Sublime avec terreur, calme avec majesté.

« O génie! ô talens! puissance souveraine!
» S'écria le héros; quelle est donc cette chaîne,
» Cet invisible nœud, par qui la main des arts
» Commande aux passions, en frappant les regards?
» Combien, dans un seul art, de merveilles unies »!

Il marchoit. D'un coup-d'œil, il vit plusieurs génies
Qui présidoient ensemble à des arts différens;
Des nombreux ateliers, il traverse les rangs.
Sur la trame légère et mollement tremblante,
Il entendoit frémir la navette roulante.
L'un formoit ces tissus et ces voiles rians,
Qui couvrent la beauté de leurs plis ondoyans.
Dans ces tissus légers, l'or même se déploye,
L'or étincelle en fleurs sur des tableaux de soie.
L'autre arrondissoit l'or en vases éclatans;
Un génie attentif traçoit les pas du temps;
Descendue à sa voix des célestes demeures,
Rouloit en cercles d'or la famille des heures.
Ici le bronze et l'or, témoins dans l'avenir,

Des faits éternisés, gardoient le souvenir.
Ailleurs l'art consacroit ces richesses mobiles,
Pour les besoins de l'homme, errantes dans les villes,
Gages de tous les biens, dans cent climats épars.
« Tu vois, reprit le dieu, le plus puissant des arts;
» Mais dois-je le nommer, funeste ou salutaire ?
» Art qui civilisa, mais corrompit la terre,
» Aux vices, comme aux arts, permit un libre essor,
» Donna des fers à l'homme, en lui donnant de l'or,
» Des renaissans travaux fit sortir la mollesse,
» Et créa l'indigence en créant la richesse.
» L'or soudoya le sang; l'or courut tout dompter;
» Le vénal univers put enfin s'acheter.
» Mais l'or est désormais nécessaire aux empires,
» Comme à ton mouvement, cet air que tu respires.
» Comme une fièvre ardente, il soutient leur vigueur,
» Et sans lui ces grands corps tomberoient de langueur.
» Sans tarir le poison, suspendre son ravage,
» D'un grand homme et d'un roi c'est le plus noble ouvrage;
» C'est le tien; mais poursuis et vois d'autres travaux.

» Vois briller près de toi ces riches minéraux;
» Ces sables colorés que la lumière embrâse,
» Le jaspe, le rubis, le saphir, la topaze,
» Merveille où la nature, étalant sa splendeur,
» Dans des points rayonnans, avare avec grandeur,
» A resserré sa pompe et sa magnificence.
» Sous le ciel indien qui leur donna naissance,
» La flamme, élément pur de ces trésors divers,
» Semble s'être durcie en solides éclairs.

» Mais vois-les s'embellir sous une main savante :
» L'art même y sait graver une image vivante.
» Sur l'azur du saphir, l'art imprime des traits;
» Le feu de l'émeraude étincelle en portraits ».

— « Quel est ce sable vil et cette plante obscure,
» Qui, sur les champs déserts, rebut de la nature... »

— « Viens, sous la mains des arts, viens les voir s'ennoblir.
» Leur humble obscurité ne peut les avilir :
» Regarde ». Le héros que la flamme environne
Voit le sable embrâsé qui frémit et bouillonne,
Devient fleuve, s'épanche, et coule à long torrent,
S'épaissit en cristaux. Sur eux le sable errant
Crie, et roule, et polit leur surface azurée.
Le rayon lumineux s'y frayant une entrée,
Sur ses ailes de feu, les traverse en fuyant.
Bientôt fixé par l'art, un métal ondoyant,
De sa feuille argentée, opposant la barrière,
Fait à l'œil étonné, rebondir la lumière.
O merveille! soudain, sur ces brillans cristaux,
La nature se joue en mobiles tableaux.

Pierre suivoit de l'œil ce magique spectacle.
« Mais je vais t'étonner par un nouveau miracle,
» Dit le dieu. Vois ce sable, en verre façonné;
» Vois, dans un tube étroit, le verre emprisonné.
» Riche d'un nouveau sens, viens, marche à la conquête
» Des globes reculés qui roulent sur ta tête,
» Et vas toucher de l'œil plus d'un monde inconnu.
» Au palais du soleil, te voilà parvenu,

» Sublime voyageur, ton regard ose lire
» Les antiques secrets de son auguste empire.
» Les cieux sont agrandis sous ton brillant essor,
» D'un nouvel infini, l'infini croît encor;
» L'immensité s'enfonce, et ton œil, qui l'embrasse,
» En cercles prolongés, voit toujours fuir l'espace;
» Atteint des astres rois d'un nouvel univers,
» Qui, dans les profondeurs des plus lointains déserts,
» Poursuivoient sans témoins leur course solitaire.

» Des bords de l'infini, redescends sur la terre.
» Ce sable, façonné par les mêmes travaux,
» Va t'introduire encor dans des mondes nouveaux,
» Ouvrir à ton regard d'invisibles royaumes,
» Des points organisés, et de vivans atômes.
» Sur les bords du néant, que la vie a peuplés,
» Vois aux derniers confins, ces êtres reculés,
» Sentir le mouvement, atteindre à la lumière;
» Vois un monde enfermé dans un grain de poussière.
» Ces gouttes sont des mers où des flots d'habitans
» Pour siècles ont des jours, et pour mois des instans ».

— « O nature! ô pouvoir! immortel architecte,
» Qui créas les soleils, les mondes et l'insecte,
» Avec quelle grandeur, s'écria le héros,
» Tu partages la vie aux êtres inégaux!
» Mais quel est donc le rang que ta main souveraine
» Daigne assigner à l'homme en cette vaste chaîne!
» Esprit noble et divin, à la matière uni,
» Aussi loin du néant qu'il l'est de l'infini,

» Dans

» Dans l'immense univers, atôme imperceptible,
» Lui-même un univers pour l'atôme insensible,
» Monarque de ce globe, embelli par ses soins,
» Savant dans ses plaisirs, et grand par ses besoins,
» Combien d'arts merveilleux que sa main fit éclore »!

« Il en est, dit le dieu, de plus brillans encor.
» Dans sa majestueuse et sainte obscurité,
» Soudain s'ouvre un palais par l'étude habité;
» Là tout se tait; nul son n'importune l'oreille;
» Mais le calme est actif, et le silence veille;
» Des soins, des passions, la turbulente voix,
» Expire, en approchant, de ces paisibles toits.
» Là, loin du vain fracas d'un monde qu'elle oublie,
» La méditation, assise et recueillie,
» Couve tous les trésors renfermés dans son sein,
» Et son front taciturne est penché sur sa main.
» Elle ne quitte point ce solitaire asile;
» Le regard incliné, la paupière immobile,
» D'un invisible objet que poursuit son ardeur,
» Son œil semble, de loin, percer la profondeur.
» Au ravage du jour, les heures échappées
» Glissent légèrement, et d'ombre enveloppées,
» L'astre des nuits préside à des travaux constans,
» Et la seule pensée y mesure le temps ».

Le Czar, avec respect, pénètre sous ces voûtes;
Dans ce vaste séjour s'offroient diverses routes.
Soudain, sur un portique, il voit écrits ces mots:
Temple de la nature; il avance. « Héros,

» Dit le dieu, c'est ici qu'à l'homme je révèle,
» De ce monde infini, la structure immortelle,
» L'ordre des élémens, leur immuable loi.
» Un génie invisible à tout autre qu'à toi,
» Règne sur les travaux, et dans chaque science,
» Guide, à la vérité, la lente expérience.

» Le premier que tu vois, par ses heureux efforts,
» Sut conquérir la terre et compter ses trésors;
» De ses nobles travaux, sa parure est l'emblême,
» L'or, l'ambre et le cristal, forment son diadême;
» Vois flotter dans ses mains, un sceptre de corail,
» Sur sa robe éclatante, étincèle l'émail
» Dont la riche nature a paré ses ouvrages.
» Le vois-tu rassembler des plus lointains rivages,
» Des plaines, des forêts, des arides déserts,
» Ces peuples végétaux, épars dans l'univers,
» Nés sous l'astre du nord, ou la zône brûlante,
» Les ranger par tribus? Remonter de la plante
» A l'être organisé, dans qui le mouvement
» S'anime par le souffle, et vit du sentiment?
» De ses divers instincts, observer le mystère,
» Et de-là redescendre à la brute matière?
» Ici formée en marbre, aiguisée en cristaux,
» Et plus loin, colorant la race des métaux?
» Des torrens de bitume, il va sonder la source,
» Suit les feux souterrains dans leur brûlante course;
» Il les voit serpenter sous les monts, sous les mers,
» Miner les fondemens de ce frêle univers;
» Quelquefois, au bruit sourd de leur morne tonnerre,

» Il calcule et l'histoire et l'âge de la terre ;
» Et sur la lave usée, et les volcans éteints,
» Lit du monde vieilli, les antiques destins ». —

« Mais quel autre génie? apprends-moi sa puissance ;
» Appuyé sur une urne, il médite en silence ». —

« Cette urne, ce trident, ce front ceint de roseaux,
» Annonce, à ton regard, le souverain des eaux.
» Il sut, donnant des lois à leur fougue indocile,
» D'un rebelle élément, faire un esclave utile.
» En vain l'onde frémit : à sa voix enchaîné,
» L'impétueux torrent roule discipliné.
» Les fleuves, à sa voix, s'unissent, se séparent ;
» Sur les champs dévastés, les fleuves qui s'égarent
» Vers le lit paternel, reculent en grondant.
» Des fleuves, avertis d'un coup de son trident,
» Courent s'emprisonner dans d'invisibles routes,
» Guident les mâts flottans sous de profondes voûtes,
» Elevant, abaissant leurs mugissantes eaux,
» Sur des monts escarpés suspendent les vaisseaux.
» Le commerce a franchi des monts inaccessibles,
» Les champs, désaltérés par des canaux paisibles,
» Ne craignent ni les flots, ni le feu des saisons.
» Il a dit aux marais : épurez vos poisons ;
» Il a dit aux deux mers : unissez vos rivages ;
» A l'homme, assujettis le séjour des orages.
» Suis-moi, monte en vainqueur sur l'antique océan.
» Il instruisit Gama, Colomb et Magellan,
» Et dirigeant leur vol sur les déserts de l'onde,
» D'un plus jeune univers sut agrandir le monde ».

« Je te salue, ô roi du fluide élément,
» S'écria le héros. Génie, en ce moment,
» Permets qu'un souverain t'ose invoquer d'avance;
» J'aurai besoin de toi dans mon empire immense,
» Pour y dompter les lacs, pour y dompter les mers;
» Des fleuves vagabonds, perdus dans mes déserts,
» Que j'apprivoise un jour la liberté sauvage ».

— « Celui-ci, dont le voile est l'azur d'un nuage,
» Commande à l'air; il voit s'y former tour-à-tour,
» Et ces mers de vapeurs, que boit l'astre du jour,
» Et les vents orageux, et les grêles bruyantes,
» Et la neige épaissie en toisons ondoyantes.
» Il demande à l'éclair qui sillonne son front,
» Où s'allument ses feux? et l'éclair lui répond:
» Bientôt l'homme, par lui, saura l'art de dissoudre,
» L'art d'éteindre, à ses pieds, les flèches de la foudre ».

— « Quel est, dit le héros, ce génie éclatant?
» Etranger sur la terre, en est-il habitant?
» Le feu de son regard fait baisser ma paupière;
» Ses riches vêtemens sont tissus de lumière;
» Son front pur et céleste, imprégné de rayons,
» Réfléchit la splendeur des hautes régions;
» De la voûte du ciel, qu'il semble avoir foulée,
» Il secoue, en marchant, la poussière étoilée;
» On diroit qu'il s'élève, et va prendre l'essor,
» Et ses brillantes mains ouvrent un compas d'or ».
— « Des astres, dit le dieu, reconnois le génie,
» Jadis il fut connu sous le nom d'Uranie;

» C'est lui qui, transportant l'œil humain dans les cieux,
» Compte tous ces soleils, ces globes radieux.
» Dans les champs de l'éther, pressés comme les sables,
» D'astres étincelans, familles innombrables,
» Qui poursuivent leur vol sans s'égarer jamais;
» Le ciel est son séjour, les astres ses palais,
» Tous les siècles ses temps, l'infini son empire ».

— « Ah! sous des traits mortels quelquefois il respire,
» Dit Pierre; je l'ai vu dans les champs d'Albion,
» Il avoit pris la forme et les traits de Newton;
» Sa voix me révéla ses sublimes oracles ».
—« Connois un autre empire, et vois d'autres miracles ».
Sous des voûtes de feu, le héros étonné,
Voit un génie ardent, et de feu couronné.
La flamme, sur son front, errante avec mollesse,
En replis innocens, s'y joue et le caresse.
Le feu rampe à ses pieds esclave désarmé;
Assis en souverain, sur un trône enflammé,
D'une intrépide main, et d'un regard paisible,
Il sembloit manier cet élément terrible.
Sa voix le rassembloit dans la nature épars;
A son ordre il s'élance, il sort de toutes parts,
Des eaux, de l'air, des bois, des veines de la pierre,
Jaillit en étincelle, ou s'allume en tonnerre,
Forme, en rayons unis, un foyer dévorant,
Là s'étend en brâsier, ici coule en torrent;
Dompté, présente aux arts un instrument flexible,
Et se revêt d'un corps pour se rendre visible.

Le génie attentif, penché sur des fourneaux,

Décomposoit les corps dans ces brûlans tombeaux,
Et des germes cachés, épiant la structure,
A ses derniers confins, poursuivoit la nature.

« Des esprits immortels, que tour-à-tour tu vois,
» Nul, en sondant un jour les éternelles lois,
» N'entrera plus avant dans la nuit qui les couvre ».

— « Mais quel est, à mes yeux, le spectacle qui s'ouvre »?
« Approche, et suis mes pas ». Au sein d'un vaste enclos
Apparut tout-à-coup aux regards du héros,
Sous cent aspect divers, et cent formes savantes,
Un peuple ingénieux de machines mouvantes.
Telles que des géans qui sortent du sommeil,
Il les voit s'ébranler à leur premier réveil,
S'agiter, déployer des forces inconnues,
Titans laborieux, soulever jusqu'aux nues
Des corps appesantis, traîner de longs fardeaux;
Et poursuivre le cours d'innombrables travaux.
Leurs bras multipliés, qui tour-à-tour s'étendent,
Marchent, roulent en cercle, et montent et descendent,
Et remontent. D'un souffle, animant leurs ressorts,
Un génie inventeur préside à tous ces corps;
Ministres tout-puissans soumis à son audace,
L'active pesanteur, la vîtesse, l'espace,
Le temps, sont à ses pieds, il leur commande en roi.
Le mouvement docile obéit à sa loi;
En vain il se débat sous le frein qui l'irrite.
Esclave impétueux, sa carrière est prescrite,
Il n'ose la franchir. — « Quels prestiges de l'art!

» Une matière morte étonne mon regard,
» Et cependant je vois sa vivante souplesse,
» Surpasser, des humains, la vigueur et l'adresse.
» Dans de hardis travaux, je la vois respirer;
» A-t-elle une ame enfin qui daigne l'inspirer » ?

« L'homme, reprit le dieu, dans sa noble industrie,
» Après avoir connu ce globe, sa patrie,
» Observé l'air, les cieux, et les champs et les mers,
» Voulut, de monumens, peupler son univers,
» Polir ce globe inculte en sa beauté sauvage,
» Sur la route du temps, imprimer son passage;
» Et vainqueur de l'oubli, dans sa fragilité,
» Bâtir près du tombeau pour l'immortalité.
» Ses vœux étoient sans borne et sa force est finie.
» A son secours alors j'envoyai ce génie;
» Il forma tous ces corps; bientôt chaque élément,
» L'onde, l'air et le feu, créa le mouvement;
» L'homme, de sa foiblesse, ainsi vengea l'injure,
» Par la nature même il combat la nature,
» De son pouvoir terrible il s'est fait un appui;
» L'homme a conquis des bras qui vivent hors de lui ».

Pierre croyoit errer, dans ce pays des songes
Qu'une fée anima de ses brillans mensonges.
Son cœur étoit charmé, ses sens étoient ravis;
Il marchoit; tout-à-coup, dans ces sacrés parvis,
Un nuage profond, immense, impénétrable,
S'élève; et déployant son ombre redoutable,
Présente un vaste mur dans les airs étendu.

Des cieux jusqu'à la terre, il flottoit suspendu,
S'entr'ouvant, se fermant, de l'épaisseur de l'ombre
Sortoit, par intervalle, une lumière sombre,
Et des rayons douteux dont la pâle clarté
S'enfonçoit dans la noire et vaste obscurité.
Un génie habitoit au sein de ce nuage;
Les éclairs passagers, brillant sur son visage,
Le montroient tour-a-tour, le cachoient au regard.
Telle une auguste nuit, mystérieux rempart,
Semble couvrir les dieux et leur majesté sainte.
Trois fois, pour pénétrer l'impénétrable enceinte,
D'un pas audacieux le Czar s'est avancé;
Trois fois, par le nuage, il se sent repoussé.
Il s'arrête : « Que vois-je! et quel nouveau spectacle?
» Pourquoi cette barrière et ce puissant obstacle?
» Quelle main redoutée entraîne ici mes pas »?

« Apprends ce que sait l'homme, et ce qu'il ne sait pas;
» Que n'a-t-il point tenté dans sa sublime audace?
» L'homme osa déserter la matière et l'espace,
» Voulut connoître Dieu, mesurer sa grandeur,
» De l'être intelligent sonder la profondeur;
» Comment l'ame, du sein de sa retraite obscure,
» Par les portes des sens va saisir la nature;
» Revient de l'univers dessiner le tableau,
» Suspend ses souvenirs aux fibres du cerveau,
» Les réveille à son gré; quelle chaîne fidèle,
» Fit de l'ame et des sens l'alliance éternelle;
» Quels poids ou quels ressorts meuvent la volonté;
» Si l'invisible cours de la fatalité

» Entraîne

» Entraîne et l'univers, et l'homme, et Dieu lui-même;
» Ou si Dieu ne dépend que de sa loi suprême,
» Enchaînant d'un coup-d'œil l'avenir incertain,
» Libre, mais immuable, et le roi du destin,
» Du destin immortel, qui n'est que sa pensée,
» L'homme que fatiguoit une audace insensée,
» Dans ce monde invisible, égaré trois mille ans,
» Sous la profonde nuit, perdoit ses pas errans.
» Ce génie, à ma voix, enfin daigna descendre.
» Sa main lui dévoila ce qu'il pouvoit comprendre,
» Souleva le rideau des décrets éternels;
» Mais son plus grand bienfait fut d'apprendre aux mortels
» Le secret de leur force et de leur impuissance,
» Qu'il faut savoir douter; que Dieu dans son essence;
» De ses sacrés replis, aime à s'envelopper,
» Qu'à ses propres regards l'ame sait échapper;
» Que les bornes des sens ont fixé son domaine,
» De l'empire des sens auguste souveraine,
» Qu'elle iroit follement dans un autre univers,
» S'user à conquérir de stériles déserts.

» Mais renonce à la nuit de ces vastes contrées,
» Vois d'autres régions d'un jour pur éclairées.
» Ici l'ame paroît, et s'élance au-dehors,
» Et par l'heureux langage épanche ses trésors;
» Merveille, ou par des sons, l'ame entière est tracée
» A des sons fugitifs attache la pensée,
» Sur les ailes des sons transmet le sentiment;
» Cet art, de tous les arts, devint le fondement.
» L'art même de penser, tient à l'art du langage.

» Le labyrinthe obscur, d'une langue sauvage,
» Sert d'asile aux erreurs; la langue, en s'éclairant,
» Présente aux vérités un voile transparent.
» Tel d'un limon grossier, le fleuve qui s'épure,
» Dans un brillant cristal réfléchit la nature;
» Vois l'esprit immortel qui préside à cet art ».

— « Mais quel autre génie étonne mon regard ?
» A travers son éclat et ses formes divines,
» D'un Dieu dégénéré je crois voir les ruines.
» Seroit-ce un roi des arts, déchu de sa grandeur?
» Son front domine encore. Une antique splendeur
» Rappelle et sa fortune et sa gloire éclipsées.
» A ses pieds, un faisceau de foudres émoussées
» S'agite, et quelquefois ranime ses éclairs ».

« Ce génie, en effet, fut roi de l'univers,
» Reprit le dieu des arts. Dans ses mains souveraines,
» Des états ébranlés, il agita les rênes.
» Il embrâsoit les cœurs de ses feux dévorans;
» Brisoit les fers d'un peuple, et chassoit les tyrans.
» Les tyrans pâlissoient en sa noble présence;
» Czar, à des traits si fiers, reconnois l'éloquence;
» Mais son règne est passé, ses honneurs son éteints.
» Semblables à ces héros que forcent les destins,
» De plier leur orgueil sous le pouvoir d'un maître,
» C'est sous des traits plus doux qu'elle ose ici paroître;
» Elle orne les vertus, console les douleurs,
» Aux pieds d'un mausolée aime à verser des pleurs.
» Sous les coups de la mort, lorsqu'un grand homme tombe,
» Elle arrête son nom aux portes de la tombe;

» S'en saisit, et le lance à l'immortalité,
» La gloire encor lui reste, et non l'autorité.
» Mais la religion, qui quelquefois l'inspire,
» Par intervalle encor, la rappelle à l'empire.
» Elle lui dit : Ton sceptre est brisé dans ces lieux,
» Rajeunis ta grandeur en montant dans les cieux.
» Ta voix secondera mes pompes solennelles ;
» Cours rallumer ta foudre aux foudres éternelles.—
» Alors majestueuse, et le front imposant,
» Dans un saint appareil, terrible, elle descend ;
» Une main dans les cieux, et l'autre sur la terre,
» Aux vices des humains, elle porte la guerre,
» Réveille un formidable et sacré souvenir,
» Suspend l'homme tremblant sur l'immense avenir,
» Epouvante les rois étonnés de l'entendre.
» Leur trône et leurs flatteurs ne peuvent les défendre ;
» Son intrépide voix les poursuit sous le dais,
» Accuse leur foiblesse, et trouble leurs forfaits,
» Leur montre un dieu vengeur au bout de leur carrière,
» Et d'avance, à la mort, dénonce leur poussière ».

Tout-à-coup le héros crut entendre des chants.
Un génie, aux regards sublimes et touchans,
Sur une lyre d'or, de fleurs entrelacée,
En sons mélodieux, cadençoit sa pensée.
Sa lyre, en frémissant, respiroit sous ses doigts ;
Son langage asservi sous d'immuables lois,
Tel qu'un coursier dompté, volant dans la carrière,
Déployoit sous le frein une liberté fière.
Elle animoit les bois, les rochers et les eaux,

La Seine énorgueillie, au fond de ses roseaux,
Du Tibre et du Pénée, enfin, rivale heureuse,
Accordoit, à ces chants, son onde harmonieuse.
Et les lauriers émus s'inclinoient sur ses bords.
Le monarque écoutoit ces ravissans accords.

« Tu vois, lui dit le dieu, l'auguste poësie,
» Ici, de son empire, elle s'est ressaisie;
» Elle a, de tous les arts, su réunir les dons,
» Les couleurs du pinceau, la musique des sons;
» Des fiers enchantemens, la magique merveille,
» Et sait parler à l'œil, et sait peindre à l'oreille.
» Sa voix divinisa le langage mortel,
» Ses accens sont une hymne, et son trône un autel.
» Dieu, l'homme, la nature est son vaste domaine,
» Et sa pompe s'accroît de l'éclat de sa chaîne ».

—« Mais quels sont ces palais, ces temples, ces tombeaux?
» Pourquoi cet appareil d'armes et de flambeaux » ?

Soudain, en sons plaintifs, des monumens gémirent,
Les marbres agités, et les urnes frémirent.
D'un génie imposant la sombre majesté,
Triste, et le front couvert d'un voile ensanglanté,
Apparut en traînant des ornemens funèbres.
Sa redoutable voix évoqua, des ténèbres,
Ces antiques héros, dont la mâle vigueur,
Des âges dégradés, accuse la langueur.
Ils s'avancent. Le Czar croit errer dans Athène,
Il assiste aux conseils de la grandeur romaine.

« O César ! O Pompée ! est-ce vous que j'entends ?
» Horace, avec respect, je vois tes cheveux blancs.
» O ! dans ta noble erreur, accens dignes de Rome !
» Paternelles fureurs, et courroux d'un grand homme !
» Oui, mon cœur, je le sens, eût pensé comme toi ».
A son lâche assassin ici pardonne un roi.
Par l'auguste malheur, la vertu consacrée,
Lève, du sein des fers, une tête adorée.
Des spectres menaçans vengent d'illustres morts,
Et le crime éperdu fuit devant les remords ;
L'amour, l'amour aussi redemande des larmes.
Que de malheurs cruels empoisonnent ses charmes !
Ce n'est plus cet amour de myrthe couronné ;
De poignards, de poisons, il marche environné.
Il lève un fer jaloux sur le sein qu'il adore,
Le laisse retomber, et le relève encore,
Attendrit ses fureurs, menace en soupirant,
Et frappe sa victime, et l'embrasse en pleurant.
Un peuple épouvanté goûte un plaisir austère ;
Tantôt dans une horreur muette et solitaire
Il palpite ; tantôt des transports ravissans
S'exhalent de son sein en rapides accens.
Dans une seule voix, mille voix se confondent,
Tous les sens sont émus, tous les cœurs se répondent ;
Les passions, errant sur ce peuple assemblé,
Offent les vastes flots d'un océan troublé,
Qui frémit et qui gronde, et roule sur lui-même ;
Mais à leur mouvement préside un art suprême.
Leur utile tempête, en agitant les cœurs,
Souffle le germe heureux des vertus et des mœurs.

On pleure l'infortune, on déteste les crimes,
Et des plaisirs touchans sont des leçons sublimes.
Le monarque étonné s'instruit en s'effrayant.

Mais bientôt un génie, au visage riant,
Magistrat enjoué de l'humaine nature,
Citoit au tribunal, d'une adroite censure,
Les vices échappés à la rigueur des lois.
Chacun vient s'accuser d'une indiscrette voix;
Sous le choc irritant des intérêts contraires,
On voit, en traits hardis, jaillir les caractères,
De leurs penchans secrets, éloquens délateurs,
Les ris d'un peuple doux, malins réformateurs,
Poursuivent l'ennemi dénoncé sur la scène;
Le mépris vient sauver des tourmens de la haine.
Le coupable rougit, et ce vivant miroir
Présente l'homme à l'homme étonné de s'y voir.

« O que d'arts inconnus, de merveilles utiles!
» L'homme, plante sauvage, en mes climats stériles,
» Mûri sous ce beau ciel par les rayons des arts,
» De fruits multipliés enchante mes regards.
» J'admire avec orgueil sa noble destinée,
» Dans ce séjour des arts, la nature étonnée,
» A peine en observant la race des humains,
» Y reconnoît l'ouvrage ébauché par ses mains.

» C'est peu : du temps jaloux, réparant les outrages,
» L'homme d'un jour s'étend et vit dans tous les âges :
» Vois ces débris savans par l'homme interrogés;

» La rouille de l'airain, et les marbres rongés,
» De muets monumens, d'informes caractères,
» De quelques noms usés, frêles dépositaires,
» Composant à ses yeux des fastes éclatans,
» Lui racontent les faits dévorés par le temps.
» Les rides sur le front, vois l'antique mémoire;
» Elle ouvre à tes regards le temple de l'histoire:
» Viens, connois son empire, et respecte ses droits.
» Elle juge, punit, récompense les rois ».
Sur un fier tribunal, au fond d'un sanctuaire,
Soudain le héros vit une déesse austère,
Par sa voix appelés, renaissans tour-à-tour,
Tous les siècles rangés venoient former sa cour.
Plusieurs le front hideux, et respirant la guerre,
De leurs crimes encore épouvantoient la terre;
Marchant sur des débris, et de sang tout couverts,
Ils se traînoient au bruit des armes et des fers.
D'autres sembloient plus doux. Déjà leurs traits moins sombres,
D'un front demi-barbare, éclaircissoient les ombres.
Quelques-uns, de rayons sembloient étincelans.
Le vieillard immortel, le Temps en cheveux blancs,
Remontoit en arrière aux jours de sa jeunesse.
Il dérouloit encore, aux yeux de la déesse,
Le long cercle des ans mesurés par ses pas.
Les races qu'il fit naître, et rendit au trépas,
En sortent à sa voix; chaque peuple respire;
Les tombeaux sont déserts, la mort n'a plus d'empire.
Ici, d'un peuple heureux, l'hymne reconnoissant,
Proclamoit les vertus d'un maître bienfaisant.
Plus loin, par les tyrans, l'Humanité foulée,

S'élevoit comme une ombre auguste et désolée;
De ses lambeaux sanglans elle essuyoit ses pleurs,
Les peuples opprimés racontoient leurs malheurs.

L'Histoire présidoit à ces pompeux spectacles,
La balance à la main, prononçoit ses oracles,
Et de la vérité, l'inflexible burin,
Les gravoit aussitôt sur des tables d'airain,
D'un airain immortel. Debout dans cette enceinte,
De la postérité, l'image auguste et sainte,
Répétoit ces accens, dont le long souvenir
Alloit rouler au sein de l'immense avenir,
Et d'échos en échos, retentir dans les âges.
Différentes de voix, d'aspect et de visages,
Près du trône siégeoient deux immortalités,
L'une, de Némésis, a les traits redoutés,
Sa splendeur, qui s'échappe en éclairs formidables,
Jette un jour éternel sur le front des coupables,
Sur ces grands criminels, auteurs des grands revers,
Et les montre de loin aux yeux de l'univers,
Empreints d'une éclatante et vaste ignominie.
Mais l'autre aux ailes d'or, éblouissant génie;
Ornant de rayons purs son front majestueux,
Accompagne les noms des mortels vertueux,
Et leur offre à jamais de renaissans hommages.

Le héros s'instruisoit par ces grandes images.
Soudain parut monter un nuage d'encens,
Un bruit harmonieux, de sons attendrissans,
Que les zéphirs légers portoient de rive en rive,

Fit

Fit retentir trois fois, à la terre attentive,
Des noms qu'ont à jamais consacré les vertus,
Henri IV, Antonin, Marc-Aurèle et Titus.
De diamans et d'or, des tables immortelles,
Offroient ces noms tracés en vives étincelles;
Leurs rayonnans éclairs, par tout aux yeux surpris;
Réfléchissoient ces noms sous les vastes lambris.
Pierre voit cette pompe et ces honneurs suprêmes,
Il doute si ces rois ne sont pas des dieux mêmes.

« Ces rois, lui dit son guide, adorés dans la paix;
» Sur leurs ennemis même, ont versé leurs bienfaits;
» Ont pardonné l'outrage, ont chéri la clémence;
» Tout, jusqu'à l'infortune, a béni leur puissance,
» Et voilà leur grandeur ». — « O demi dieux pour nous!
» Accusateurs des rois qui sont trop loin de vous.

» Je le sais, j'en rougis, je fus souvent terrible,
» Je naquis bienfaisant, mais naquis inflexible;
» Et mes justes rigueurs ont eu droit d'étonner;
» Qu'à votre exemple un jour, j'apprenne à pardonner!
» Hélas! des champs du nord la sauvage tristesse,
» Semble même au génie imprimer sa rudesse;
» Elle endurcit nos cœurs glacés dans les frimats.
» Peut-être la morale obéit aux climats,
» Et les douces vertus, dans le nord étouffées,
» Ont, d'un rayon plus doux, besoin d'être échauffées:
» Non, mon pays par moi doit être un jour dompté,
» Et je veux conquérir jusques à la bonté.
» Henri, par ce triomphe, il faut que je commence.

» Puisse mon peuple au moins supporter la clémence!
» Oh! s'il falloit un jour que pour mes grands projets,
» Ce bras, comme le tien, combattît ses sujets... »!

Il s'arrêta. Son front s'obscurcit de nuages,
Et dans son cœur ému grondoient de sourds orages;
Son œil resta long-temps immobile et fixé.

Il lève son regard : tout étoit éclipsé,
Et le temple, et le dieu qui lui servoit de guide.
Tel, aux rayons du jour, fuit un songe rapide;
Mais ce riche univers, ce spectacle imposant,
Invisible à ses yeux, lui reste encor présent.
Du dieu des arts encore il voit le vaste empire,
Et le dieu tout entier, dans son ame respire.
Il y règne, il échauffe, il nourrit dans son cœur,
Les germes du génie et ceux de la grandeur.
Ainsi l'astre du jour, sur l'indien rivage,
Perçant d'un mont désert l'aridité sauvage,
De ses plus purs rayons y verse le trésor,
Va mûrir dans ses flancs les semences de l'or;
Va teindre les rubis de ses flammes ardentes,
Colore du rocher les veines éclatantes,
Et préparant des rois le plus riche ornement,
Y fait étinceler le feu du diamant.

Plein de l'esprit sacré du dieu qui fut son maître,
Le héros veut tout voir, tout juger, tout connoître.
Le Fort guidoit par tout ses avides regards;
Il contemple en cent lieux les monumens épars,

Les uns debout, encor sous l'auguste vieillesse,
D'autres dans leur riante et pompeuse jeunesse;
Ces modernes palais, asiles des héros,
Que la Seine, en roulant, réfléchit dans ses flots;
Ces ponts majestueux, ces immenses ouvrages,
Du fleuve avec grandeur resserrant les rivages;
Et ces canaux dont l'art a dirigé le cours,
Qui d'une onde captive épanchent les secours;
Ces places où le bronze, à la France charmée,
Retrace de Louis la vaste renommée;
Et ces arcs triomphaux, témoins des grands exploits;
Ces jardins dessinés pour les regards des rois,
Patrimoine public d'un peuple qui s'assemble.

Dans un noble édifice il voit unis ensemble,
Tous les écrits épars dans cent climats divers,
Esprit encor vivant de l'antique univers.

Du haut de cette tour, de nouveaux Zoroastres,
Dans les cieux élancés, vont parcourir les astres.

Là, l'étude des arts forme un peuple naissant.

Ici, sur la santé, veille un art bienfaisant.
Même quand la lumière aux mortels est ravie,
La mort révèle aux yeux les secrets de la vie.

Au sein de ce palais, un auguste sénat,
Sans être, comme à Londres, arbitre de l'état,
Montre les lois au peuple, et les rappelle aux princes,
Fait retentir, près d'eux, les cris de leurs provinces,

Résiste avec respect, par de sages combats,
Borne la monarchie, et ne la détruit pas.
Ainsi quand le Batave, environné d'orages,
Craint que les vastes mers n'usurpent ses rivages,
Des joncs entrelacés et de souples roseaux,
De l'océan grondant font reculer les eaux.

Ailleurs d'un magistrat, la sourde vigilance;
Pour un peuple innombrable, entretient l'abondance;
Mêlant, par des ressorts couverts d'un voile épais,
Au vaste mouvement, une éternelle paix.

Là s'ouvrent au héros les savantes retraites
Qu'habitent, de la foi, les sacrés interprètes;
Sur un marbre éclatant, l'ombre de Richelieu,
Y semble accroître encor la majesté du lieu.
« Quel destin, dit le Fort, jusques dans leurs images,
» Aux sublimes tyrans, réserva des hommages!
» Leur génie après eux en impose aux mortels!
» Quoi! leur cendre avec pompe outrage les autels!
» Adorez et tremblez quand l'oppresseur respire,
» Peuples! mais reprenez vos droits quand il expire.
» Croyez-vous donc encor ses mânes absolus?
» Sachez haïr, du moins, un tyran qui n'est plus ».
Le Czar se rappelant trop d'illustres victimes,
Plaignit tant de grandeurs qu'obscurcissoient des crimes.

Mais un plus doux spectacle intéresse ses yeux;
Il voit ces monumens, fruits d'un zèle pieux,
Dont la religion a consacré l'enceinte;

Asile du malheur, hospitalité sainte,
Où Dieu même aux humains enseigne la bonté.
Là des soins maternels, l'enfant déshérité,
Trouve un sein adoptif qui nourrit sa misère,
Croit, dans ses bras trompés, caresser une mère,
Et peut sourire encore aux doux rayons du jour.
Là, ce sexe adoré qui naquit pour l'amour,
Et dans ses vertus même a porté sa tendresse,
Aux charmes des plaisirs, dérobant sa jeunesse,
De mille infortunés, pour adoucir les maux,
Consume ses attraits sur le bord des tombeaux,
Vit au sein de la mort et ranime des ombres.
Pierre erroit à pas lents sous ces portiques sombres.
« O des vertus, dit-il, spectacle attendrissant!
» Que sur les cœurs émus ce spectacle est puissant!
» Là la pitié, des lois, répare au moins l'injure,
» Et l'or, par des bienfaits, s'ennoblit et s'épure.
» Peuples civilisés, voilà votre grandeur.
» Ailleurs, j'ai vu des rois la pompe et la splendeur,
» Et les humbles respects rendus au diadème.
» Ici l'homme est sacré par l'infortune même»,
Ainsi tout instruisoit le monarque surpris.

Vers les bords où la Seine abandonnant Paris,
Semble de ces beaux lieux où son onde serpente
S'éloigner à regret, et ralentir sa pente,
D'un immense palais le front majestueux,
Arrondi dans la nue en dôme somptueux,
S'élève et peuple au loin la rive solitaire.
Pierre y porte ses pas. La pompe militaire

Des tonnerres d'airain, des gardes, des soldats,
Tout présente à ses yeux l'image des combats;
Mais cet éclat guerrier orne un séjour tranquille.

« Tu vois de la valeur, tu vois l'auguste asile,
» Lui dit le Fort : jadis pour soutenir ses jours,
» Réduit à mendier d'avilissans secours,
» Dans un pays ingrat, sauvé par son courage,
» Le guerrier n'avoit pas, au déclin de son âge,
» Un asile pour vivre, un tombeau pour mourir.
» L'état qu'il a vengé daigne enfin le nourrir.
» Louis à tous les rois y donne un grand exemple ».
— « Entrons, dit le héros ». Tous étoient dans le temple.
C'étoit l'heure où l'autel fumoit d'un pur encens;
Il entre, et de respect tout a frappé ses sens.
Ces murs religieux, leur vénérable enceinte,
Ces vieux soldats épars sous cette voûte sainte,
Les uns levant au ciel leurs fronts cicatrisés,
D'autres flétris par l'âge et de sang épuisés,
Sur leurs genoux tremblans pliant un corps débile;
Ceux-ci courbant un front saintement immobile,
Tandis qu'avec respect, sur le marbre inclinés,
Et plus près de l'autel quelques-uns prosternés,
Touchoient l'humble pavé de leur tête guerrière,
Et leurs cheveux blanchis rouloient sur la poussière.
Le Czar avec respect les contempla long-temps.
« Que j'aime à voir, dit-il, ces braves combattans!
» Ces bras victorieux, glacés par les années,
» Quarante ans, de l'Europe, ont fait les destinées:
» Restes encor fameux de tant de bataillons,

» De la foudre sur vous, j'aperçois les sillons.
» Que vous me semblez grands ! le sceau de la victoire
» Sur vos ruines même imprime encor la gloire.
» Je lis tous vos exploits sur vos fronts révérés :
» Temples de la valeur, vos débris sont sacrés ».
Le prêtre cependant aux pieds du sanctuaire,
A des pieux soldats consacré la prière ;
Ces illustres blessés, ces vieillards chancelans,
Hors des sacrés parvis, s'avancent à pas lents.
Bientôt ils vont s'asseoir dans une enceinte immense ;
Où d'un repas guerrier la frugale abondance,
Aux dépens de l'état satisfait leur besoin.
Pierre, de leur repas, veut être le témoin.
Avec eux dans la foule, il aime à se confondre ;
Les suit, les interroge ; et fiers de lui répondre,
De conter leurs exploits, ces antiques soldats,
Semblent se rajeunir au récit des combats.
Son belliqueux accent émeut leur fier courage.

« Compagnons, leur dit-il, je viens vous rendre hommage.
» Ah ! parlez ; qui de vous, au milieu des hasards,
» A, de ce grand Condé, suivi les étendarts ?
» Je brûle de vous voir ». Cent guerriers se levèrent ;
D'une commune voix, cent guerriers s'écrièrent :
« Nous voici ». Distingué par des accens plus fiers,
L'un d'eux portoit le poids de quatre-vingts hivers,
Et relevoit encor sa tête avec noblesse.
« De ce héros, dit-il, moi, j'ai vu la jeunesse ;
» Je combattois sous lui dans les champs de Rocroi ;
» Son regard, dans la foule, est descendu sur moi.

» J'ai compté soixante ans depuis cette victoire !
» J'ai vu Norlingue et Lens théâtre de sa gloire.
» A Fribourg, je l'ai vu qui le fer à la main,
» Chez nos vieux ennemis, se frayoit un chemin.
» Son front, dans le carnage, étoit calme et terrible.
» Ah! sous son ombre encor, je serois invincible ».

— « Oui j'en crois ton courage et ta noble vigueur ;
» Vous avez donc servi sous ce noble vainqueur,
» Mes amis ? de ce nom, souffrez que je vous nomme.
» Vous avez vu de près, entendu ce grand homme.
» Ah ! je connois des rois qui, fiers d'un tel honneur,
» Paieroient de tout leur sang ce suprême bonheur.
» Et vous, à mes regards daignez aussi paroître,
» Pour vous mieux honorer, je voudrois vous connoître;
» Soldats du grand Turenne, êtes-vous dans ces lieux » ?
Trois cents guerriers debout parurent à ses yeux,
Tels que ces troncs vieillis, ces vénérables chênes,
Que consacroient à Mars les légions romaines,
Dont les rameaux chargés des dépouilles des rois,
Redisoient aux guerriers les antiques exploits.
« Tu chéris les héros, lui dit l'un d'eux ; écoute.
» Mourant, inanimé dans une longue route,
» Je succombois la nuit dans un obscur sentier;
» Turenne m'aperçoit, descend de son coursier,
» M'y place de sa main, et seul dans la campagne,
» A pied jusques au camp m'escorte et m'accompagne ».

Un autre en approchant : « Vois ce bras mutilé ;
» Turenne me plaignit, et je fus consolé ».

Un

Un autre s'écria : « J'ai vu tomber Turenne ;
» Ah ! j'atteste du ciel la grandeur souveraine,
» J'aurois voulu mourir..... » — « Arrête ! penses-tu
» Qu'il me faille un serment pour croire à ta vertu ?
» Et moi, si cette main un jour doit être armée ;
» Et moi, puissé-je atteindre à votre renommée !
» Car je suis un guerrier, un soldat comme vous ».
D'un regard attentif, ils le contemploient tous,
Et son front désarmé leur parut redoutable.
Tout-à-coup le monarque, approchant de leur table,
Du vin dont leurs vieux ans réchauffoient leur langueur,
Dans un grossier cristal épanche la liqueur ;
Et la coupe à la main, debout, la tête nue,
« Mes brave compagnons, dit-il, je vous salue » !
Il boit en même-temps. Les soldats attendris,
A ce noble étranger, répondent par des cris.
Tous ignoroient son nom, son pays, sa naissance ;
Mais de son fier génie, ils sentoient la puissance ;
Leur troupe, avec honneur, accompagne ses pas,
Son rang est inconnu, sa grandeur ne l'est pas.

A Moscou, cependant, aux bords de la Crimée,
Dans Vienne, dans Paris, la prompte renommée,
Volant de ville en ville, et d'états en états,
Du grand Sobieski, publioit le trépas.
Ce roi qui, dans le cours de sa noble carrière,
Du croissant étonné, fit pâlir la lumière,
Et du Germain tremblant, protégeant les remparts,
Sauva d'un joug honteux le trône des Césars.
Au sein d'un mausolée, orné par la victoire,

Venoit de renfermer sa vieillesse et sa gloire.
Pour remplacer déjà le monarque guerrier,
Tout le nord s'ébranloit, et le Sarmate altier,
Prêt à choisir un roi, dans la foule des princes,
A flots tumultueux désertoit ses provinces.
Déjà, de la Vistule, il inondoit les bords.
L'active ambition rassembloit ses trésors,
Achetoit les partis et marchandoit le trône.
Vingt rivaux, du regard, dévoroient la couronne.
Dresde, Vienne, Paris s'agitoient à-la-fois.
Ce sénat belliqueux d'aristocrates-rois,
Dont la grandeur superbe et jalouse d'un maître,
En se nommant un chef, tous aspirant à l'être,
Tous craignant leurs égaux, balançoient tour-à-tour
Leur crédit, leur pouvoir, leur haine et leur amour.
L'appareil des combats se mêloit aux intrigues,
Et l'état déchiré se partageoit en ligues.
Ainsi de ses malheurs l'homme n'a que le choix.
C'est la dissension qui seul élit les rois :
Ailleurs, la servitude adopte sans défense,
De maîtres avilis, l'héréditaire enfance,
Invoque d'âge en âge un bonheur incertain,
Sous le dez du hasard, voit rouler son destin;
Heureux si dans ces chefs, que la fortune nomme,
Peut, à trente tyrans, succéder un grand homme.

Parmi tous ces rivaux, qui fiers de leurs grands noms,
Se disputoient l'honneur du rang des Jagellons,
Deux surtout attachoient l'œil de la renommée :
Conti, jeune et brillant, et cher dans une armée;

L'Europe avoit connu sa belliqueuse ardeur:
Ses talens, ses vertus relevoient sa grandeur:
Sa gloire éblouissante, unie à l'art de plaire,
S'embellissoit encor d'un éclat populaire.
Luxembourg, des héros lui donna les leçons.

Auguste, né du sang des antiques Saxons,
A pour lui sa valeur, son or et sa puissance,
Et le poids qu'une armée ajoute à la balance;
Surtout l'activité d'un prince indépendant
Qui fait sentir de près son adroit ascendant;
De près flatte, séduit, intimide, encourage,
Et d'un instant qui naît, peut saisir l'avantage.

Pour ajouter un sceptre au sceptre des Bourbons,
La France prodiguoit les promesses, les dons;
Et l'adroit Polignac, captivant les suffrages,
Du Sarmate agité, maîtrisoit les orages.

Pour s'unir avec lui sur ce noble intérêt;
Louis demande à Pierre un entretien secret.
Louis pressent déjà cette grandeur naissante,
Qui dès son berceau même, altière et menaçante,
Peut ombrager le nord, alarmer le midi.
Le Czar a tout pesé; dans son coup-d'œil hardi,
A de l'Europe entière, embrassé le système,
A lu ses vastes plans renfermés dans lui-même.
Il joint la politique aux talens d'un héros,
Ecoute le monarque, et répond en ces mots:

« Sorti du sein du nord et des glaces de l'ourse

» Pour observer l'Europe, approfondir la source
» Des arts et des talens que j'ose interroger,
» Jusqu'ici tu n'as vu qu'un Scyte, un étranger,
» Pliant à tes leçons son docile courage,
» Abaissant à tes pieds une grandeur sauvage,
» Idolâtre des arts, de ton peuple et de toi.
» Tu me forces enfin de te parler en roi.
» Je reprends à tes yeux ce noble caractère.
» J'honore tes vertus; ton amitié m'est chere;
» Tes sujets sont pour moi les premiers des humains.
» Mais une auguste loi défend aux souverains
» De croire un sentiment, lorsque l'état l'ordonne.
» Notre seul intérêt est l'intérêt du trône;
» Et si l'homme à son cœur par tout peut obéir,
» Rois, l'état nous défend d'aimer ou de haïr.
» Un obstacle éternel malgré moi nous sépare.
» Du côté de l'Euxin, le vagabond Tartare,
» Et l'Ottoman farouche, unis sous le croissant,
» M'offrent un ennemi sans cesse renaissant.
» Mais l'aigle des Césars et de la Germanie,
» Dans les champs du Hongrois, dans la Transilvanie,
» De ce même croissant arrête les progrès;
» Un ennemi commun unit nos intérêts,
» Et l'Autriche à son tour, jalouse de la France,
» Joint, par des nœuds forcés, Versailles et Bizance.
» Pardonne ma franchise en ce libre entretien;
» L'ami de l'Ottoman ne peut être le mien.
» Vers ces climats du nord où gronde la Baltique,
» Gustave et Richelieu, par un nœud politique,
» Unirent dès long-temps et Stocholm et Paris.

» Cependant, de Stocholm, les peuples aguerris,
» Conquérans redoutés sous de superbes maîtres,
» Ravisseurs de mes droits, tyrans de mes ancêtres,
» Dans des jours de foiblesse ont usurpé sur nous
» Des états que réclame un trop juste courroux;
» Et si j'en crois l'honneur, ce fer et mon courage,
» Un jour, de mes aieux, je puis venger l'outrage.
» Roi! ce jour n'est pas loin. Plus près de tes états
» Signalé contre toi par d'éternels combats,
» Le Batave et l'Anglois secondent ma puissance.
» De mon naissant commerce, ils instruisent l'enfance,
» M'apprennent par quel art mes immenses déserts
» Un jour s'agrandiront du domaine des mers.
» Ma main formant par eux un peuple de pilotes,
» L'océan peut un jour se courber sous mes flottes;
» L'océan nous unit. Des intérêts nouveaux
» Vers la Pologne en deuil, et veuve d'un héros,
» Appellent mes regards. Voisin de mon empire,
» Son roi peut appuyer la grandeur où j'aspire.
» Il faut qu'ainsi que moi, terrible au Musulman,
» Il impose au Tartare, enchaîne l'Ottoman,
» De la Suède orgueilleuse abaisse le génie,
» M'approche des Césars, et dans la Germanie
» Prépare à mes projets de belliqueux soutiens :
» Voilà mes intérêts, ils combattent les tiens.
» Les montagnes, les mers, les fleuves, les provinces,
» Dictent et les traités et les ligues des princes.
» La nature immuable a fixé nos amis,
» A de son doigt puissant marqué nos ennemis.
» Née avec les états, et sur leur sol empreinte,

» Jamais impunément cette loi n'est enfreinte ;
» Elle sait commander aux caprices des rois.
» Des vertus dans Conti, je respecte les droits ;
» Le sang du grand Condé, le tien, la France même ;
» Et ces brillans exploits dignes du diadême ;
» Mais l'intérêt d'état décide mon parti.
» Je ne puis balancer entre Auguste et Conti.
» Mon choix est fait ». Ainsi s'expliquant sans contrainte,
Le héros dédaignoit les détours et la feinte
Dont l'habitant des cours aime à s'envelopper.
Jamais l'art d'un héros ne fut l'art de tromper.

CHANT DES MINES.

Cependant le héros cherche une autre contrée.
Il a quitté Berlin et les bords de la Sprée;
Postdam a disparu dans un obscur lointain,
Postdam désert encor, mais à qui le destin,
Sous le grand Frédéric, réserve un nom célèbre;
Ce nom retentira de la Tamise à l'Ebre,
Et déjà précurseur d'un roi victorieux,
Son belliqueux esprit semble errer dans ces lieux.
Des tonnerres d'airain et d'invisibles armes,
S'y heurtant dans la nuit, répandent les alarmes:
Leurs prophétiques sons annoncent un guerrier:
Pour couvrir son berceau déjà croît le laurier.
Il viendra, jeune encor, dans ce riant asile,
Essayer et la lance et la lyre d'Achille;
La Sprée, en ses roseaux, répétera ses chants.

Pierre, de Magdebourg, a traversé les champs:
Il voit l'Elbe rouler dans ses rives profondes,
L'Elbe qui, vers Hambourg précipitant ses ondes,
Y court impétueux, comme un sujet puissant,
Porter au roi des mers un tribut menaçant.

Goslar découvre enfin ses murs et ses campagnes.
« Non loin, lui dit le Fort, s'étendent des montagnes
» Dont la chaîne allongée, et le vaste contour,
» Serpentant, s'élevant, s'abaissant tour-à-tour,

» De leurs flancs inégaux, couvrent la Germanie :
» Jadis on les connut sous le nom d'Hercinie.
» Là, d'immenses forêts, que respecte le temps,
» Ont vu, de ces climats, les premiers habitans,
» Ont vu vieillir la terre et les races antiques;
» Ont, du barde guerrier, répété les cantiques,
» Quand le Germain sans or, sans vices et sans lois,
» Mais par sa pauvreté plus puissant que les rois,
» Bravoit, échappé seul à la commune chaîne,
» Ce colosse imposant de la grandeur romaine.
» Tout a changé, les temps, les usages, les mœurs;
» Vingt siècles ont poli ces sauvages vainqueurs.
» L'air, la terre, les eaux, par l'art civilisées,
» Sous un astre plus doux semblent apprivoisées :
» La culture a dompté jusques aux élémens.
» Mais immuables seuls parmi ces changemens,
» Les bois herciniens, de leur sombre vieillesse
» Gardent l'inculte horreur et l'antique rudesse.
» Des troupeaux, des bergers, les peuplent au-dehors;
» Mais leurs flancs ténébreux cachent d'autres trésors.
» De ces antres profonds, citoyen volontaire,
» Le Germain y cultive un art héréditaire :
» Les mines sont ses champs, les métaux ses moissons ».

— « Ah! je veux de cet art lui ravir les leçons,
» S'écria le héros. Ainsi l'audace humaine,
» Loin des rayons du jour, étendit son domaine.
» Les cités, les moissons, l'art de dompter les mers,
» Le mouvement que l'homme imprime à l'univers,
» Tout est sorti du sein de ces gouffres avares.

» La

» Les métaux ont poli les nations barbares ;
» Du sceptre de la terre, ils ont armé nos mains,
» Et d'une chaîne d'or, rapproché les humains.
» Je veux redemander à l'antique nature
» Les trésors que son sein me doit avec usure.
» Le ciel, de ces présens qu'il verse en cent climats,
» N'a-t-il déshérité que mes vastes états » ?

La nuit enveloppant les forêts d'Hercinie,
De ses ombres alors couvroit la Germanie,
Obscurcissoit les champs, les cités et les flots.
Le Czar impatient goûte un léger repos ;
Mais son œil inquiet presse le jour d'éclore.
A peine un rayon pâle a fait blanchir l'aurore,
Il s'élance. Le Fort entend déjà sa voix.
« Marchons ; dit-il, perçons ces rochers et ces bois,
» De ces monts escarpés, interrogeons les cimes,
» Portons nos pas errans au fond de leurs abymes ;
» Demandons par quel art une aride hauteur
» Révèle les métaux à l'œil observateur.
» J'aime, d'un sol ingrat, l'apparente rudesse,
» Qui, dans un sein fécond, renferme la richesse ;
» Peut-être elle m'instruit que sous d'âpres dehors ;
» Le ciel aussi dans moi déposa des trésors.
» Viens ». Il marche aussitôt et le Fort l'accompagne.
D'un pas sûr et rapide il atteint la montagne ;
Il gravit les rochers, les sentiers tortueux,
Perce dans leurs détours ces bois majestueux
Où l'azur rembruni des cieux épais et sombres,
Redouble encor l'horreur des éternelles ombres.

Infatigable, il marche et monte par degré.
Sur les sommets plus hauts, l'arbre dégénéré
Avoit perdu l'orgueil de sa tige robuste :
On ne voit plus les bois lever un front auguste ;
Le hêtre, le sapin, désormais sans vigueur,
Par d'informes contours, attestent sa langueur,
Et le climat, plus froid sur le mont qui s'élève,
Glace dans ses canaux le torrent de la sève.
Pierre avance, il observe, il voit de toutes parts
Les mousses, les buissons, les arbrisseaux épars
Qui, traînant en ces lieux leurs rampantes racines,
Stériles avortons, y décèlent les mines ;
Le sol qu'empreint la rouille ou l'azur des métaux ;
Les torrens qui roulant leurs bondissantes eaux,
Dans le creux des rochers, entraînent avec elles,
Des souterrains trésors, les indices fidelles ;
Tout parle à ses regards. Cependant le héros
Voit, au sommet des monts, d'antiques soupiraux,
Route sombre que l'art et cent mains ont creusée
Dans le sein entr'ouvert de la roche brisée,
Et qui conduit sans cesse à cet affreux séjour
Où jamais le soleil ne fit percer le jour,
Noirs tombeaux des vivans, formidables abymes
Où les antiques lois emprisonnoient les crimes.

Près de l'un de ces bords il distingue un Germain
Pâle, quoique robuste, une torche à la main ;
Dans ses traits recueillis, se peignoit la sagesse.
Ridé par trente hivers, dans sa jeune vieillesse,
Ses longs cheveux jadis en ébène flottans,

S'étoient déjà blanchis sous les neiges du temps.
Souvent il contemploit le soleil en silence.
Des mineurs l'entouroient, respectoient sa présence ;
Il régloit leurs travaux et leur dictoit des lois.

« Ce peuple, lui dit Pierre, obéit à ta voix ;
» Tu parois commander dans ces lieux solitaires.
» Je viens, d'un art utile, y sonder les mystères ;
» J'oserai, si par toi mes vœux sont écoutés,
» Pénétrer sans pâlir ces gouffres redoutés.
» Daigne ouvrir sous mes pas cette demeure obscure,
» Sanctuaire éternel qu'habite la nature,
» Où son pouvoir sacré, façonnant les métaux,
» La main sourde du temps seconde ses travaux.
» J'y veux aussi de l'homme admirer l'industrie. »
— « Ce souterrain empire est ma seule patrie ;
» J'étois près d'y rentrer, répondit le Germain.
» J'y commande. Ce jour, ce ciel pur et serein,
» Cet astre qui vous luit sur l'immense hémisphère,
» Sont étrangers pour moi. Je vis peu sur la terre ;
» Dans la profonde nuit mes jours coulent en paix.
» O qui que vous soyez ! vous surtout dont les traits,
» Dont la taille imposante et le regard m'étonne,
» Vous que sans appareil la grandeur environne,
» Je vais guider vos pas. Depuis que dans ces lieux
» J'habite enseveli loin des regards des cieux,
» Nul mortel aussi grand n'a paru dans ces mines.
» Descendons ». Les rochers de ces vastes collines,
De sons religieux, soudain retentissans,
Répétèrent au loin ces lugubres accens :

« Dieu, maître de la mort, dans ces gouffres terribles,
» Prête à ces deux mortels tes secours invisibles.
» Vous, au dieu des tombeaux qui veut vous protéger,
» Mortels, recommandez ce souffle passager.
» C'est peut-être une tombe où vous allez descendre :
» Sur le sein de la mort, un fil va vous suspendre.
» Un seul instant peut-être, et le jour qui vous luit,
» Va se changer pour vous en éternelle nuit.
» Dieu, maître de la mort, si leur frêle poussière
» Ne doit plus remonter vers la douce lumière,
» Daigne les recueillir dans ton sein paternel.
» Donne-leur, dieu des morts, le repos éternel ».
Le repos éternel ! à l'oreille attentive
Trois fois fut répété par la roche plaintive ;
L'abyme murmura : *le repos éternel !*

« Quel chant, s'écria Pierre, affreux et solennel !
» Quoi, sur l'homme vivant déjà les cris funèbres » !
— « Lorsque, lui dit son guide, au sein de ces ténèbres,
» Un mortel, tel qu'il soit, est prêt à s'engloutir,
» Ces formidables sons le viennent avertir :
» C'est des siècles passés l'usage héréditaire,
» C'est l'adieu redoutable au départ de la terre ».

« Ces accens de la mort ne m'épouvantent pas,
» Répondit le héros. Sans eux, ne sais-je pas
» Que la vie incertaine est un dépôt fragile,
» Que de nos foibles corps, tout peut briser l'argile,
» Que mes jours, agités par le souffle du temps,
» De la vie à la mort, sont sans cesse flottans ?

» Si ces gouffres ouverts menacent leurs victimes,
» L'air même a ses poisons, la mer a ses abymes,
» Les volcans leur tonnerre; et les champs des combats
» M'ont présenté la mort errante sur mes pas.
» Faut-il donc aux humains, à soi-même inutile,
» Sous le coup qu'on attend, palpiter immobile?
» Grand Dieu, tranche mes jours, s'il faut vivre à ce prix!
» La vie est un naufrage, amassons ses débris.
» Que cet éclair du moins qui s'allume et qui passe,
» Dans la nuit après moi laisse encor quelque trace!
» Un grand dessein m'anime, et fidelle à ce but,
» Que chaque heure en fuyant m'apporte son tribut.
» J'aurai vécu du moins avant que la mort frappe:
» Le présent m'appartient, si l'avenir m'échappe».
Il dit, et s'approche de ces bords menaçans;
Le fond, inaccessible à ses regards perçans,
Ne présentoit au loin que d'effroyables ombres,
Des rameaux appliqués à ces cavernes sombres;
Des restes de vieux troncs, par le fer mutilés,
Sous le pied chancelant des voyageurs troublés
Suspendoient des appuis; et des bords de la cime,
De dégrés en dégrés, s'abaissoient dans l'abyme.

Le Czar saisit d'un pin le débris résineux,
L'allume, et le premier dans ces gouffres affreux,
Descend à la lueur de la torche embrâsée:
Tels, l'invincible Hercule et l'antique Thésée,
Cherchant le noir cocyte et le peuple des morts,
De l'empire infernal perçoient les sombres bords.
Leurs flambeaux à la main, et le Fort et son guide
Ne suivent que de loin son audace intrépide.

Déjà l'éclat du jour s'enfuit loin de ses yeux;
L'abyme est sous ses pieds, il a perdu les cieux.
Il s'enfonce, il poursuit des routes inconnues,
De ce monde lointain lugubres avenues.
Par leurs noires vapeurs, ces tristes régions,
De la torche fumante, émoussent les rayons.
Il entend sous ses pas des pompes frémissantes,
De souterraines eaux, au loin retentissantes,
Inondant sourdement des antres écartés,
Ou qui tombant, roulant, grondant à ses côtés,
De rochers en rochers écument et jaillissent,
Et d'abyme en abyme enfin s'ensevelissent.
Le bruit descend, remonte, et le gouffre en mugit.

A ses regards enfin le gouffre s'élargit;
La voix des travailleurs, de leur prison obscure,
S'élève jusqu'à lui, comme un lointain murmure;
Bientôt un foible jour, du sein de ces tombeaux,
S'entremêlant au jour de ces pâles flambeaux,
Au terme de ses vœux l'avertit qu'il arrive;
Tel qu'un navigateur qui voit enfin la rive,
Il achève sa route, il s'élance, il descend;
Déjà d'un pied léger il frappe en bondissant
Le sol qui des métaux renferme les semences.

« Salut, antres, roches et cavernes immenses!
» Dit-il, terre nouvelle et qui n'a point de cieux;
» Nature, ouvre à mon œil ton sein mystérieux.
» Dans ton auguste nuit, permet que je m'égare ».
D'un nouvel univers, on diroit qu'il s'empare.
Il y marche à grands pas; il voit de tous côtés,

En labyrinte obscur, fuir de vastes cités;
De longs enfoncemens, de noirâtres portiques,
Les dômes ténébreux de cent voûtes antiques;
Là, des monceaux de roc sur la terre étendus,
Là, le front menaçant des rochers suspendus,
Et des forêts de troncs, appuis inébranlables,
Qui soutenoient au loin ces voûtes formidables.
Les chênes, qui jadis s'élançoient dans les airs,
Aujourd'hui descendus aux portes des enfers,
Tels que de vieux géants dans une nuit profonde,
Sembloient en s'unissant porter le poids du monde.

Des lampes, à travers la vaste obscurité,
Répandoient une morne et tremblante clarté,
Astres silencieux dont les rayons funèbres
Rendoient visible à l'œil l'épaisseur des ténèbres.
L'espace, en s'enfonçant de détour en détour,
Paroissoit s'éclairer, se noircir tour-à-tour.

Là, le calme et le bruit inspiroient l'épouvante.
Dans un séjour de mort, une cité vivante,
Le cri des longs leviers et des chaînes de fer
Soulevant les fardeaux vers les plaines de l'air,
Le bruit lugubre et sourds de cent roches frappées,
Les voix par intervalle au silence échappées,
Les chocs tumultueux, le roulement des chars,
En étonnant l'oreille, étonnoient les regards,
Et sembloient, de la nuit interrompant les heures,
Du silence éternel agiter les demeures.

Des milliers d'habitans, courbés par les travaux,

Le teint sombre et jauni des vapeurs des métaux,
Fantômes demis-nus, peuplent ce noir empire.
L'un, parmi les poisons du souffle qu'il respire,
Dans l'abyme creusé, creuse un abyme encor :
L'autre enlève à la terre un facile trésor.
Là, d'étage en étage, une troupe est montée.
Sur les gradins nombreux de la roche argentée;
Le mineur attentif suit le filon errant,
L'interroge de l'œil, tandis qu'en l'éclairant,
Pétille à ses côtés sa lampe solitaire.
Son œil a reconnu la veine tributaire.
Armé d'un fer aigu, sous le marteau pesant,
Il l'enfonce; le roc crie en se divisant,
Et les coups répétés sous une main active,
Font jaillir en débris la richesse captive.

Un autre avec plus d'art, si le fer émoussé
Rebondit sur le roc, au salpêtre pressé,
Creuse un canal étroit. Bientôt la flamme brille;
On fuit : le feu serpente et la mèche pétille,
Le salpêtre s'embrâse; un long mugissement
Court d'échos en échos, et le rocher fumant
Vers la voûte, en éclats, vole comme un tonnerre,
De la voûte à grand bruit retombe sur la terre.
Le travailleur accourt; et le tranchant ciseau,
Du métal enfermé, divise le berceau.

Pierre marche à pas lents dans ces vastes retraites;
Il contemple à loisir leurs merveilles secrettes,
Cette active industrie et ces travaux constans.

Mais

Mais attendri du sort des tristes habitans,
« Voilà donc ceux, dit-il, qui font, pour les deux mondes,
» Jaillir ces fleuves d'or de cent sources fécondes.
» On croiroit qu'en ces lieux de magiques accens,
» Ont ranimé des morts les spectres pâlissans,
» Qui, privés du trépas qu'un destin leur envie,
» Sans sortir des enfers recommencent la vie,
» Renaissent aux travaux, mais sans renaître au jour.
» Quel spectacle ! quel peuple ! et quel affreux séjour !
» Quoi ! l'infortune habite aux sources des richesses !
» Quand la terre, au mineur, prodigue ses largesses,
» Un pain noir, des lambeaux, voilà tout son trésor !
» Il moissonne à-la-fois et la misère et l'or !
» Quoi ! l'or emprisonné dans ces profonds abymes,
» Même avant d'en sortir, fait déjà des victimes !
» Présage malheureux ». — « Parmi le genre humain
» J'ai peu vécu, reprit le tranquille Germain ;
» Mais j'en crois les discours et les livres des sages.
» Je me suis quelquefois instruit dans leurs ouvrages.
» Les maux dont tu te plains, respectable étranger,
» La foule des mortels semble les partager.
» En creusant ses sillons, le citoyen champêtre,
» Souvent meurt affamé près des blés qu'il fit naître.
» Le matelot dont l'art joint les deux univers,
» Vend à bas prix ses jours suspendus sur les mers.
» Il fait voyager l'or et vit dans l'indigence.
» Le soldat, qui des rois exerce la vengeance,
» Esclave conquérant payé pour les combats,
» D'une indigente main affermit les états.
» Tu le sais mieux que moi ; sur ce globe où nous sommes,

» Partout le genre humain ne vit que pour peu d'hommes.
» De moins souffrir encore il semble s'étonner,
» Et rend grâce des maux qu'on lui daigne épargner;
» Témoins ces malheureux. Dans ses besoins avides,
» L'état daigne accepter leurs travaux pour subsides.
» Qui le croiroit? ce droit, par un secret orgueil,
» Attache le mineur à son séjour de deuil;
» Cet art laborieux, que l'état encourage,
» Est du père aux enfans transmis par héritage:
» Ils l'embrassent par choix. L'enfant presque au berceau,
» De ses tremblantes mains, soulève le ciseau,
» Et même ne croit pas qu'une loi trop barbare,
» Du doux aspect des cieux, pour long-temps les sépare.
» Quand loin de nous cinq fois le jour s'est rallumé;
» Et que cinq fois le ciel d'étoiles d'or semé,
» A remplacé le jour par ses flambeaux nocturnes;
» Le bruit cesse, tout part; ces antres taciturnes
» Sont déserts; le marteau repose suspendu.
» Pendant deux jours entiers, à la terre rendu,
» Le fortuné mineur renaît pour la nature;
» Moi-même alors je goûte une volupté pure:
» Je le vois s'exercer à des jeux innocens,
» Ou suspendre ses fils dans ses bras caressans;
» Près de sa jeune épouse, errant sur les montagnes;
» Je le vois respirer le parfum des campagnes:
» Le ciel et le repos raniment sa langueur ».

— « Ah! reprit le héros, tu soulages mon cœur.
» Par des illusions trompant sa destinée,
» Je vois que cette race est moins infortunée;

» Que de la vie encor, quelques foibles rayons,
» De ces gouffres de mort percent les régions :
» Un éclair de bonheur luit sur ces pâles ombres.
» Malgré des jours plus doux mêlés à leurs nuits sombres,
» Quelle dette envers eux contractent les états !
» Oui, les rois, trop souvent, sont forcés d'être ingrats.
» Malheureux ! pour punir, ils ont trop de puissance;
» Leur pouvoir est borné pour la reconnoissance».

Du Czar et du Germain, tels étoient les discours.
Des métaux cependant Pierre observoit le cours;
Même quand le filon se dérobe à la vue,
Il voit quel art surprend sa richesse imprévue,
Voit la sonde qui creuse et s'avance à pas lents,
De la roche douteuse interroger les flancs;
Et de l'aimant actif, la sûre intelligence
Trahir le fer caché qui repose en silence.
Dans cette obscure nuit, sous ces rochers affreux,
Que nul astre jamais n'éclaira de ses feux,
Il voit sur son pivot la flottante boussole,
D'un amoureux instinct, chercher toujours le pôle,
Et guider dans la mine, ainsi qu'au sein des mers.

Tout-à-coup un bûcher s'enflammant dans les airs,
Verse un jour éclatant sur ces cavernes sombres;
Une vaste lueur a pénétré les ombres;
Il fait, des noirs torrens, étinceler les eaux,
Fait jaillir en éclairs les rayons des métaux :
L'air embrâsé n'est plus qu'une vapeur aride.
Le monarque surpris interroge son guide.

« Quel spectacle nouveau vient frapper mon regard » ?
— « Tu vois, dit le Germain, tu vois un nouvel art
» Pour ravir les métaux à la terre indocile.
» Lorsque l'acier tranchant dans la roche immobile
» Ne peut percer ; du feu, l'invincible élément,
» Pénètre dans son sein amolli lentement,
» Le calcine, l'entrouve, et la mine enfermée
» Echappe des prisons de la roche enflammée.
» Pourtant, noble étranger, je ne le cèle pas,
» De renaissans périls assiégent tous nos pas.
» On diroit qu'un génie affreux, mais invisible,
» Maintient tous ces trésors sous sa garde terrible,
» Et défend de troubler, pour ravir leurs dépôts,
» Son silence éternel et son sacré repos ».

Il parloit, et du sein d'un rocher que l'on frappe,
Près de lui tout-à-coup un sifflement s'échappe.
Il voit flotter, blanchir, (présages effrayans!)
Une vapeur semblable à des fils ondoyans.
Déjà sous la vapeur les lampes s'obscurcissent,
Les mineurs sont troublés, leurs visages pâlissent.
Un formidable cri proclame les dangers.
Ces mots remplissent l'air : « Hâtez-vous, étrangers,
» Hâtez-vous ; que vos fronts se courbent sur l'arène ».
Pierre hésitoit encore, et son guide l'entraîne.
Une vaste terreur suspend tous les travaux.
Cent mains, au même instant, on éteint les flambeaux.
Dans une obscurité menaçante et tranquille,
A la terre attaché, chacun reste immobile.
On palpite ; on attend dans l'horreur de la nuit ;

Le silence est affreux..... Un effroyable bruit,
Soudain retentissant de caverne en caverne,
Gronde comme la foudre éclatant dans l'averne.
Le bruit se perd...... Les fronts sont déjà relevés.
« De la mort qui voloit, nous voilà préservés;
» Elle a passé sur nous ». Et tel qu'après l'orage,
Le pâle matelot échappé au naufrage,
Reprend avec vigueur ses soins interrompus,
Et rejoint les débris de ses cables rompus,
Tel le mineur sauvé des fatales atteintes,
Court rallumer le feu de ses lampes éteintes,
Et de ses durs travaux ressaisit l'instrument.

Cette terreur, ce bruit, ce vaste mouvement
Etonnent le héros. « Apprends, lui dit son guide,
» Que des soufres cachés, la vapeur hommicide,
» Du rocher qui s'entr'ouvre échappée en sifflant,
» Porte un trépas certain, si le mineur trop lent
» Laisse aux feux de sa lampe allumer ce tonnerre,
» Et de son front courbé ne va toucher la terre.
» A combien d'autres maux ce peuple est condamné!
» Qui le garantira d'un souffle empoisonné?
» Ici chaque élément à le perdre conspire;
» Même en respirant l'air, c'est la mort qu'il respire.
» La flamme quelquefois embrâse à long replis
» Ces chênes, ces sapins, ces troncs noirs et vieillis,
» Des dômes suspendus antiques colonades.
» Tout s'embrâse. Tantôt ces immenses arcades
» S'enfonçant, s'écroulant sous leur horrible poids,
» Ecrasent cent mineurs foudroyés à-la-fois.

» Ainsi que l'océan, ces lieux ont leur naufrage.
» Vois l'eau de tous côtés qui se fraye un passage.
» Sous tes pieds, sur ta tête, à tes côtés errans,
» Entends-tu retentir ces rapides torrens?
» Soit que de l'océan les sources éternelles,
» Sous leur sable creusé forment des mers nouvelles;
» Soit que, dans le berceau du naissant univers,
» La terre encor fragile ait englouti des mers
» Qui dorment à jamais dans leurs prisons profondes;
» Soit que son sein recèle et des sources fécondes,
» Et des fleuves nombreux, des vapeurs émanés,
» Qui roulent sourdement sans jamais être nés,
» Et du globe muet traversant la structure,
» N'ont pas même de nom dans la vaste nature,
» Tanaïs ou Volga d'un monde souterrain,
» Et frères inconnus du Danube et du Rhin:
» Mais l'art sait les dompter par des travaux sublimes.
» L'homme, roi sur la terre, est roi dans les abymes.
» La nature est vaincue et cède à son pouvoir ».

Pierre voit sur les flots d'un vaste réservoir,
Des orbes suspendus qu'un même lit rassemble,
En cercles éternels, marcher, rouler ensemble.
Sur son axe criant, leur docile contour,
Reçoit le mouvement et l'imprime à son tour,
A des canaux d'airain, ou d'un hêtre solide,
Que l'air ne peut ronger de son mordant acide.
Abaissé, relevé, leur tube frémissant,
Aspire au loin les flots de son souffle puissant.
L'eau qui cherche un asile, et fuit l'air qui l'oppresse,

Dans ces cylindres creux, s'élance avec vîtesse.
Ainsi l'onde bravant sa propre pesanteur,
Peut des monts, par étage, atteindre la hauteur.
O prodige de l'art et merveilles savantes!
Les flots agitent seuls ces machines mouvantes,
Par qui l'homme combat les flots séditieux.
Tel un roi divisant des sujets factieux,
Pour assurer sa vie et son pouvoir suprême,
Combat ses ennemis par ses ennemis même.

Mais ailleurs, sous le roc, d'infatigables mains,
Ont, par de longs efforts, creusé de longs chemins
Achevés par le temps, et des races entières:
La montagne est percée et vomit des rivières.
Pour la première fois, l'éclat du jour reluit
Sur ces fleuves obscurs, citoyens de la nuit,
Qui, sortant en grondant de ces voûtes profondes,
Semblent verser au jour les infernales ondes.
Dans un lit étranger ces fleuves parvenus,
Présentent au désert des hôtes inconnus.

Le héros contemploit ces effrayans ouvrages,
Ces vastes monts ouverts et creusés en rivages,
Travaux où, dans l'immense et sombre profondeur,
L'art sut ensevelir son utile grandeur,
Et dont un peuple obscur jouit de race en race;
Monumens à-la-fois de génie et d'audace
Qu'un siècle commença, qu'un autre poursuivit,
Que jamais dans son cours l'astre des cieux ne vit;
Que l'enfer étonné, seul entendit construire,
Auprès des noirs confins de son antique empire.

Tout-à-coup le héros sent un souffle léger.
On diroit qu'un zéphir, à ces lieux étranger,
Apportant sous la terre une fraîcheur nouvelle,
D'un doux frémissement fait frissonner son aile.

« Ici, dit le Germain, pour rafraîchir son cours,
» L'air a su, du feu même, emprunter le secours.
» Sur la cime des monts, des flammes allumées,
» Attirant les vapeurs dans la mine enfermées,
» Par un canal étroit qui perce ces prisons,
» De l'air contagieux y pompent les poisons :
» Et par d'autres canaux un souffle salutaire,
» Des cieux précipité dans le sein de la terre,
» Y court, vole, circule et meut rapidement,
» L'air immobile et lourd comme un marais dormant.
» Le mineur se réveille à cette haleine pure,
» Il sent avec plaisir flotter sa chevelure;
» Il salue, il bénit ces vents officieux,
» Ces zéphirs voyageurs, égarés loin des cieux ».

Pierre, de l'industrie, observoit les miracles.
Il s'étonnoit que l'art eût vaincu tant d'obstacles,
Que d'un art éternel, le vigilant effort,
Sût ranimer la vie aux sources de la mort.
« Quoi donc ! l'homme a, dit-il, affermi son empire
» Au sein des élémens armés pour le détruire » !

Il marchoit, il erroit dans ce profond séjour,
Des labyrintes creux perçoit chaque détour.
Souvent il rencontroit des mines solitaires,
Que du mineur jadis ont habité les pères.

Là,

Là, plus de trois cents ans de travaux et d'efforts
Ont enfin épuisé les sources des trésors.
Le silence régnoit sous ces voûtes désertes;
Mais, déjà méditant de réparer ses pertes,
L'immortelle nature, en ses obscurs travaux,
Recréoit lentement les germes des métaux;
Déjà l'onde et le feu, ses ministres fidèles,
Coloroient le rocher par des teintes nouvelles;
Et dans la veine creuse, et les filons taris,
Des souffres vagabonds rassembloient les débris.

Pierre a surpris l'argent dans son enfance obscure.
L'argent, comme une errante et fine chevelure,
Se courbe et se replie en fils entrelacés,
Brille en lame légère, en globes dispersés,
Où du lierre qui rampe imitant la souplesse,
Sur les parois du roc serpente avec mollesse.
Ailleurs, rival heureux des naissans arbrisseaux,
Il essaye une tige et de jeunes rameaux.
L'arbre, au lieu d'agiter sa mobile verdure,
Flotte en argent; caprice et jeu de la nature!

Le Fort, dans ce moment de son maître écarté,
D'un antre plus profond perçoit l'obscurité.

Tandis que sur les arts que ce séjour rassemble,
Le monarque et le chef s'entretenoient ensemble,
Un bruit confus s'élève, et des cris redoublés
Font voler la terreur dans ces déserts troublés.
Tous deux d'un pas rapide ils marchent, ils accourent,
En tumulte pressés des mineurs les entourent.

Du sein d'un roc ouvert, dans un antre caché ;
Un fleuve en longs torrens tout-à-coup épanché
Avoit jailli. Son urne immense, intarissable
Nourrissant ses progrès, toujours plus redoutable
Il court, se précipite, et ses flots bouillonnans,
Roulent avec fracas sous les antres tonnans.
Dans leurs cours orageux les ondes rassemblées,
Avoient déjà couvert de profondes vallées,
Déjà formoient un gouffre ; et deux infortunés
Que les flots ont surpris, par les flots entraînés,
Se débattoient en vain. Léur force ralentie
Déjà ne soutient plus leur tête appesantie,
Et leurs muscles vaincus trahissoient leurs efforts.

Du sommet d'un rocher qui domine ces bords,
Pierre a plongé son œil sur ces tristes abymes.
Il fixe avec terreur l'une des deux victimes ;
Il pâlit : « Ciel ! ô ciel ! est-ce lui que je vois ?
» Oui, c'est lui, c'est le Fort. Le Fort, ranime-toi,
» Je vole à ton secours ». Il s'écrie, il s'élance.
Les éclairs sont moins prompts. On s'effraye en silence ;
On admire ; chacun fixe un œil étonné ;
D'innombrables témoins, le bord est couronné.
Tout est calme, muet. Le bruit lointain des ondes,
Sous des rocs éloignés sourdement vagabondes,
Plus près, le bruit du gouffre engloutissant les eaux,
Se font entendre seuls. Quelques obscurs flambeaux
Epars sur les rochers en éclairoient la cime,
Et leurs rayons tremblans retomboient sur l'abyme.

Le héros étendu bat les flots irrités ;

L'onde noire et profonde écume à ses côtés.
Tantôt frappé du jour, tantôt plongé dans l'ombre,
Son front domine seul sur cet abyme sombre.
Son œil cherche le Fort, son bras nerveux l'atteint;
Le Fort a ranimé sa vigueur qui s'éteint.
A la voix du héros, sa tête chancelante
Se relève. Le Czar saisit sa main tremblante,
Le guide, le soutient sur les ondes errant;
Il veut sauver aussi le mineur expirant.
Trois fois le mineur fuit sous l'onde qui le frappe.
Trois fois Pierre a saisi son fardeau qui s'échappe.
Pierre craint pour le Fort, le Fort pour le héros.
Il revenoit vainqueur, luttant contre les flots;
De mille accens confus ces antres retentissent.

Au même instant les eaux qui s'enflent et grossissent,
D'un rocher sans appui, suspendu par les ans,
Achèvent de miner les frêles fondemens.
Le roc roule à grand bruit, tombe et se précipite.
La rive au loin frémit, le gouffre au loin s'agite.
Jusqu'aux fonds entr'ouverts, vers la voûte élancés,
Les flots vers tous les bords, vingt fois sont repoussés,
S'élèvent tour-à-tour, et tour-à-tour s'abaissent.
Le héros, le mineur et le Fort disparoissent;
On les voit s'engloutir; un long gémissement
Formé de mille voix, naît, meurt dans un moment.
La foule est immobile et reste consternée.
De ce fier inconnu l'on plaint la destinée,
Son noble emportement, sa trop bouillante ardeur,
Par sa taille, ses traits et sa mâle grandeur,

Ce mortel sembloit né pour commander en maître.
Soudain la vague s'ouvre; on le voit reparoître
Couvert d'onde, d'écume, et d'un bras vigoureux,
Domptant les flots émus du gouffre ténébreux,
Semblable au dieu des mers sous la nuit des orages,
Traînant ses compagnons échappés des naufrages,
Vers les bords, avec eux, il se fraye un chemin,
Il s'avance, il saisit d'une puissante main
La pointe d'une roche, et la foule ravie
Reçoit les malheureux qu'il rendoit à la vie.
Le monarque debout, sur la roche élevé,
Embrasse avec transport l'ami qu'il a sauvé.
Le Fort tombe à ses pieds. « O roi d'un vaste empire,
» O mon maître! tu vis, et par toi je respire.
» Ah! je ne serois plus sans toi, sans tes secours ».

— « J'ai servi mon empire en conservant tes jours.
» De tes remercîmens, épargne-moi l'injure,
» Répliqua le héros. Crois-tu que la nature
» En soumettent le nord à ses âpres rigueurs,
» Ainsi que nos rochers, ait endurci nos cœurs?
» Loin de nos cieux glacés le soleil qui s'égare
» Laisse encor des vertus sous un climat barbare.
» Vos rois civilisés peuvent dans leur orgueil
» Honorer d'un sourire, ou payer d'un coup-d'œil
» Leurs plus zélés sujets, leurs guerriers les plus braves,
» Mais ce lâche contrat des rois et des esclaves,
» Le Fort, n'est pas celui qui nous unit tous deux.
» Nous nous aimons! ton cœur et libre et généreux
» A daigné me choisir. Qu'importe ma puissance?

» Ma grandeur avec toi, c'est ma reconnoissance.
» Non : le ciel ne m'est point favorable à demi.
» Il me protège en tout, j'ai sauvé mon ami.
» Soyons toujours égaux, l'amitié te l'ordonne,
» Et ne me punis pas d'être né sur un trône.
» Je cesse d'être roi, si les rois sont ingrats ».

Pierre encore une fois le presse dans ses bras.
Pour ce peuple innocent, ce spectacle a des charmes,
Et leurs yeux attendris versent de douces larmes.
Leur chef, près du héros, s'empresse à l'honorer;
Les mineurs à genoux sont prêts à l'adorer.
Mais leur humble respect, leur timide langage,
Craint de l'offenser même en lui rendant hommage.
Ils contemplent ses traits, répètent ses discours.

Du fleuve cependant, on détournoit le cours;
Et par les longs canaux des montagnes creusées,
L'art versoit au-dehors les ondes épuisées;
Dans la mine bientôt rentre l'ordre et la paix.

Le temps, qui fuit par tout sans s'arrêter jamais,
Mais qui, roulant obscur dans ces sombres demeures,
Sur le char du soleil n'y marque point les heures,
Et n'avertit pas l'œil de son rapide cours,
Avoit d'un vol égal fait succéder trois jours
Dans l'uniforme nuit du souterrain empire,
Depuis que le héros y marchoit pour s'instruire.
Pour lui les jours, les nuits n'étoient que des instans,
Et sa pensée active y dévoroit le temps;

Mais soumis par ses sens aux lois de la nature,
Deux fois d'un pain grossier, rustique nourriture,
Pour chasser, de la faim, l'importune langueur,
Il avoit, en marchant, soutenu sa vigueur;
Deux fois puisé les flots des sources souterraines,
Pour apaiser la soif errante dans ses veines.
Ses organes lassés demandoient du repos.

Sur un rocher d'argent, dont les riches dépôts
Remplissoient les contours d'un antre solitaire,
Il s'assied loin du bruit et dans l'ombre. La terre
Se courbant sur sa tête en voûte de métal,
Semble d'un dais d'argent couvrir son front royal.
Bientôt le doux sommeil vient fermer sa paupière;
Mais son front brille encor d'une majesté fière,
Grand dans le repos même; et de ce sombre lieu,
Le héros endormi paroît être le Dieu.

De songes tout-à-coup, un essaim l'environne,
Des plus puissans pavots leur troupe le couronne,
Et retrace à ses yeux, dans un tableau mouvant,
De tout ce qu'il a vu le spectacle vivant.
Effet mystérieux d'un pouvoir qu'il ignore,
Dans ses sens assoupis, son ame veille encore.

Soudain autour de lui la caverne trembla.
Jusqu'en ses fondemens la terre s'ébranla;
Il crut la voir s'ouvrir. Du gouffre formidable,
O prodige! un génie antique et vénérable
S'élève, et par degrés montre, en se déployant,

Et la taille et la forme et les traits d'un géant :
De la voûte du globe, il atteignoit le faîte,
Et le globe sembloit reposer sur sa tête.
Telle parut jadis la race des Titans.
Son front, contemporain de l'espace et du temps,
Des siècles entassés portoit l'empreinte auguste.
Mais les temps respectoient sa vieillesse robuste.
Un pouvoir éternel circulant dans son sein,
Rajeunit sa vigueur sous des siècles sans fin :
Il paroît à-la-fois tout-puissant et tranquille.

Le héros, d'un front calme et d'un œil immobile;
De ce colosse immense observoit la hauteur.
« Est-ce un enchantement ? est-ce un songe imposteur ?
» Parle, s'écria-t-il, Dieu, génie ou fantôme.
» Pourquoi m'apparois-tu dans ce sombre royaume ?
» Quel es-tu ? » — « Je suis roi du monde souterrain,
» Répondit le géant; j'y règne en souverain.
» Du jour où Dieu créa la nature immortelle,
» Je naquis, je vécus, je vieillis avec elle.
» Témoin de ses travaux, je vois les temps rouler;
» Tout naître, tout vieillir, tout se renouveler.
» Oui, de la terre en moi reconnois le génie.
» Du dieu qui t'a guidé, la puissance infinie
» M'ordonne de t'instruire et de te révéler
» Les secrets, qu'en son sein, la nuit peut recéler.
» Il en est d'éclatans, il en est de terribles.
» Vois dans leurs profondeurs mes antres invisibles.
» Connois tout ». Aussi-tôt de ce sombre univers,
Dans leur vaste longueur les souterrains ouverts,

Apparurent ; partout les bornes s'effacèrent.
La voûte s'éleva, les antres s'abaissèrent,
Tout s'applanit. Les yeux erroient en liberté.
Le monarque surpris voyoit de tout côté
S'étendre et s'allonger l'immensité profonde
De l'axe de la terre aux deux pôles du monde.
« Ton œil, dit le geant, n'a plus rien de mortel.
» Homme, tu vois ici comme l'œil éternel
» Pour qui l'espace entier se presse et se rassemble ;
» Et l'infini n'est qu'un. Vois l'univers ensemble,
» Mais vois-le où nul mortel n'est jamais parvenu ;
» Trône de ma puissance, à jamais inconnu,
» Inaccessible à l'œil. Tu vis et tu respires
» Sous l'antique océan, les îles, les empires,
» Les continens. Un monde est suspendu sur toi :
» Un autre est sous tes pieds. viens, parcours avec moi,
» Les champs de l'étendue à ton regard tracée,
» Comme l'esprit parcourt les champs de la pensée ».

Il dit, et tout-à-coup le héros étonné,
De spectacles pompeux, se vit environné.
C'étoit du globe entier les mines réunies,
D'un renaissant éclat à ses yeux rajeunies.

Sous l'ardent équateur, il voit les mines d'or ;
Le sol étinceloit de ce riche trésor,
Noble enfant du soleil et des plus pures flammes.
Sur les rochers jaunis l'or éclatoit en lames ;
Là, des montagnes d'or et des champs d'or entiers ;
Ici, des veines d'or, traçant de longs sentiers ;

Des

Des sables brillans d'or ; et l'onde qui les mouille
Roulant, traînant de l'or la flottante dépouille.

Non loin, comme un jour pâle, et ces rayons blanchis
Du nocturne croissant sur l'onde réfléchis,
Sœurs modestes de l'or, les mines argentées
S'avançoient. Par l'argent, les roches habitées
Formoient des lits profonds sous les champs africains,
Aux antres du Potose, aux antres méxicains.
Ailleurs, fluide errant, par d'invisibles routes,
L'argent coule, s'échappe et s'arrondit en gouttes.

Des diamans ici l'éblouissant amas,
Boit les feux du soleil qui naît dans leurs climats.
Aux rois de l'Orient, destinés en offrandes,
Bientôt ils pareront de superbes guirlandes,
Les trônes d'Ispahan, les trônes de Déli.

Là, le rubis naissant, de ses feux embelli,
Se mêloit aux couleurs de l'opale ondoyante;
L'émeraude lançoit sa flamme verdoyante,
Le saphir azuré sa céleste splendeur :
Merveille où la nature, avare avec grandeur,
Resserra sa richesse et sa magnificence,
Sous le ciel indien, qui leur donna naissance;
La flamme, élément pur de ces trésors divers,
Semble s'être durcie en solides éclairs.

Vers d'autres régions sortoit, du sein de l'ombre,
Le fer enveloppé d'un vêtement plus sombre;

Le fer de tous les arts, instrument et soutien,
Des races de la terre utile plébéïen,
Artiste, laboureur, belliqueux, pacifique.
Tandis qu'à l'Orient, en reine asiatique,
La nature étaloit le luxe du midi,
Le fer peuploit du nord le climat refroidi.
Il sembloit qu'en ces lieux, plus terrible et plus fière,
La sauvage nature, amazone guerrière,
Se hérissant de fer dans sa mâle beauté,
Des habitans du nord imitoit l'âpreté.
Elle y faisoit renaître, en mines immortelles,
Pour d'éternels combats, des armes éternelles,
Que les races, les temps, ne peuvent épuiser.

Ailleurs, il voit l'airain naître et s'organiser.
L'airain, en long amas, sous les bords Scandinaves,
Enrichit, au lieu d'or, les enfans des Gustaves.

Pierre a vu les trésors de trente potentats.
« Parcours les souterrains de tes vastes états,
» Dit le géant. Ici s'étend la Tartarie.
» Voilà ton Archangel, voilà ta Sibérie.
» Ici roule sur toi l'impétueux Volga;
» Là, grondent agités les flots du Ladoga.
» A ravir les métaux, si ta puissance aspire,
» Vois le fer et l'airain courir sous ton empire.
» Vois des veines d'argent sillonner tes climats;
» L'or, non loin du Latay. Tes rigoureux frimats,
» Qui semblent sur le sol glacer la terre oisive,
» Ne peuvent endormir la nature inactive.

» Elle vit, et par tout riche pour les humains,
» Attend, depuis mille ans, ton génie et tes mains ».
— « Je vous reçois, présens que m'offre la nature,
» S'écria le héros. Je vengerai l'injure
» Qu'ont faite à vos trésors douze siècles d'oubli.
» Stockolm, par ses besoins mon empire avili,
» N'enrichira donc plus tes mines étrangères!
» Le Russe est affranchi du tribut de ses pères ».

Il dit, et plein de joie, il étendoit ses bras
Vers ces trésors nouveaux qu'il ne connoissoit pas.
Il observoit leurs lits, leurs couches différentes.

Soudain il voit s'ouvrir des grottes transparentes;
Des palais de cristal dont la vive splendeur,
Des demeures des rois effaçoit la grandeur.
Le cristal distillé dans ces grottes humides,
Montoit en colonnades, en hautes pyramides,
En murs de diamans. Du sommet des plafonds,
Le cristal suspendu descendoit en festons.
Là, le cristal offroit la blancheur la plus pure;
Ici, sous les pinceaux de la riche nature,
Des plus nobles couleurs s'embellissoit encor.
Teint du feu des rubis, de verd, d'azur et d'or,
Il offroit, dans le jeu de ses couleurs flottantes,
De la robe d'Iris les teintes éclatantes.
Pierre doute aux éclairs, réfléchis sur ses yeux,
Si le sein de la terre est le palais des dieux.

Le héros contemploit ces merveilles des âges,
Quand son œil aperçut des lits de coquillages

En immense épaisseur, sous cent lieux répandus,
En royaumes entiers sous la terre étendus ;
Il retrouvoit par tout ces dépouilles des ondes
Dans les plus durs rochers, dans des mines profondes.
Sous les Indes, l'Atlas, les Alpes, le Taurus,
Vastes monts où les flots à jamais disparus
Ont laissé de leurs cours l'ineffaçable empreinte,
Par couches inclinés dans leur obscure enceinte.
Ici le héros voit ces débris éclatans,
Echappés tout entiers aux ravages du temps ;
Là, mutilés par l'âge, ou brisés en poussière ;
Par des sucs adoptifs, ailleurs durcis en pierre,
Au roc hospitalier qui les reçut jadis,
Ils avoient imprimé leurs contours arrondis.

Le Czar avidement contemploit ces prodiges.
« Quoi donc! par tout des mers je trouve les vestiges!
» Il est donc vrai, dit-il, que les mers autrefois,
» Peuploient les profondeurs des antres que je vois ?
» Ces colosses, ces monts qui supportent les nues,
» Avoient donc leur berceau sous des mers inconnues,
» Ecueils de l'océan dont ils étoient couverts ?
» Quel immense levier, agitant l'univers,
» Dans de nouveaux bassins a fait courir les ondes ?
» Sur des mondes détruits a replacé des mondes ?
» Que de temps ont coulé pour ce long changement !
» Ah! l'éclair de la vie, et nos jours d'un moment,
» Disparoissent devant les jours de la nature,
» Ces siècles éternels, cette vieillesse obscure,
» Impénétrable, où l'œil s'égare avec effroi,

» Et voudroit remonter, en s'éloignant de soi,
» De l'échelle des temps la hauteur infinie ».

— « N'en doute pas, les mers, répliqua le génie,
» Long-temps du globe entier ont couvert les vallons,
» Les mers ont séjourné sur la cime des monts.
» J'étois alors caché dans le sein de la terre.
» J'habitois, jeune encor, mon palais solitaire;
» Là, tranquille et soumis à l'éternelle loi,
» J'entendois, dans la nuit, rouler autour de moi
» Un océan profond, immense et sans rivage,
» J'étois enveloppé d'un éternel orage;
» Mais des flots par degrés la hauteur s'abaissa,
» Dans les antres creusés l'océan s'enfonça;
» Je vis percer la cime et le front des montagnes.
» Mes îles, mes rochers, mes vallons, mes campagnes,
» Tout nâquit, tout parut; l'homme vint à son tour:
» Je vis, je saluai dans son nouveau séjour,
» Les traits majestueux de cet hôte céleste;
» Les siècles ne sont plus, mais leur ouvrage reste.
» Et ces débris des mers, jetés de toutes parts,
» Entassés, dispersés, confusément épars,
» Sous la base des monts, ces dépouilles captives,
» De l'antique univers, immortelles archives,
» A l'homme d'aujourd'hui, né pour quelques instans,
» Racontent les secrets enfoncés dans les temps.
» Mais vois d'autres témoins ». — Alors sous cent contrées,
Des marbres éclatans, les veines colorées,
Vinrent s'offrir en pompe aux regards du héros,
Des rivages du Nil aux antres de Paros;

Les uns jaspés de pourpre, ou du vert des feuillages;
D'autres entre-coupés de l'azur des nuages,
D'autres étoilés d'or. — « Dans ces marbres divers
» Tu contemples aussi les monumens des mers,
» Dit le génie. Un jour sous ces dômes immenses,
» Des germes créateurs rassemblant les semences,
» La nature aperçut des forêts de corail,
» La nacre en lits profonds éteincelans d'émail,
» Et de vastes cités d'antiques coquillages,
» Palais alors déserts que dans le cours des âges,
» Jadis avoient peuplés les habitans des eaux.
» — Formez de ces débris des miracles nouveaux,
» Dit-elle aux élémens. A mes ordres dociles,
» Ondes, mêlez, broyez ces dépouilles fragiles;
» Feu, durcis leur limon par d'utiles chaleurs;
» Métaux, distillez-y vos brillantes couleurs;
» Du temps, pour mes desseins, que la roue éternelle
» Marche sans s'arrêter, et ramène avec elle
» Des siècles renaissans. Invincibles ressorts,
» Lois de la pesanteur, unissez tous ces corps — ».

Les eaux, les feux, le temps, l'espace l'écoutèrent;
Tout obéit: alors les marbres existèrent.

Le Czar prêtoit l'oreille au discours du géant;
Il croit voir la nature immortelle et créant,
Sous ses puissantes mains façonner la matière.

Tout-à-coup ébloui d'une affreuse lumière,
Il recule. « Quels feux! quels longs embrâsemens!
» Est-ce ici la limite où, de ses fondemens,

» La terre va toucher à l'infernal empire ?
» La flamme est l'élément qu'en ces lieux je respire;
» Elle y répand au loin un formidable jour.
» Je sens trembler sous moi ce souterrain séjour.
» Pour irriter les feux, les eaux se précipitent.
» Où suis-je? C'est ici que les volcans habitent,
» Famille redoutable et ministres de mort,
» Enfans du feu, mêlés même aux glaces du nord.
» Nul mortel avant toi n'a percé leur enceinte,
» Sous la garde d'un Dieu contemple-les sans crainte.
» Compte-les d'un regard ». Tout-à-coup le héros
Embrassa d'un coup-d'œil ces brûlans soupiraux
Dispersés dans l'Asie et l'Afrique et l'Europe ;
Le Vésuve terrible aux murs de Parthénope ;
L'Etna sous la Sicile, et tonnant à-la-fois,
Des rives de Catane aux champs du Calabrois ;
Ceux des monts Apennins, ceux des rivages Maures,
Et ceux qui sous les mers ébranlent les Açores,
Et ceux que dans ses flancs le Mexique alluma,
Et ceux qui font pâlir l'habitant de Lima,
Du Catay, du Japon et des bords de Surate,
Où, sur ses rocs tremblans, font chanceler Ternate.
Son guide en même-temps, de ses puissantes mains,
Lui traçoit le dédale et les obscurs chemins
Par où les vents, les feux et les eaux se confondent ;
Où d'échos en échos les volcans se répandent,
Et font courir au loin de vastes tremblemens.

Pierre observoit ces monts embrâsés et fumans
Rangés autour de lui; mais de lointains espaces,

Par tout de feux éteints, lui découvrent les traces.
Il croit voir des tombeaux où les volcans vieillis,
Sous les roches couchés dormoient ensevelis.
Leurs sombres cavités, par les flammes ouvertes,
Par tout offroient à l'œil des fournaises désertes,
Des murs silencieux et des restes brisés,
Encor noircis du feu des tonnerres usés.

« Ces volcans que tu vois, assoupis par les âges ;
» Long-temps ont sur le globe exercé les ravages ;
» Long-temps, dit le génie, ont miné l'univers,
» J'ai connu leur jeunesse. Alors, plus près des mers ;
» Un contraire élément enflammoit leur furie ;
» Je les vis ébranler la France, la Syrie,
» Le pôle, l'équateur. La terre au loin tonnoit ;
» L'océan soulevé dans son lit bouillonnoit ;
» Les tours se renversoient sur leurs cités brûlantes ;
» Les monts, déracinés de leurs bases tremblantes,
» Se fendoient, s'approchoient, se heurtoient dans les airs,
» S'engloutissoient. J'ai vu des abymes ouverts,
» Des abymes comblés ; j'ai vu des îles naître,
» Sous les flots tout-à-coup des îles disparoître ;
» Les cavernes du globe à grand bruit s'enfoncer,
» Les vastes continens sous elles s'affaiser,
» Et les mers en fureur précipitant leur onde,
» Reculer l'Amérique aux limites du monde,
» Mutiler en cent lieux le globe déchiré.
» Au centre de la terre, où j'étois retiré,
» Moi-même j'ai senti ces secousses terribles ;
» J'ai craint plus d'une fois, dans ces momens horribles,

» Sous

» Sous les convulsions qui troubloient ce grand corps,
» D'entendre, en se brisant, éclater ses ressorts.
» Il résista. D'un Dieu la puissance immortelle
» Lioit ses fondemens d'une chaîne éternelle.

— « O génie! ô témoin des siècles et des temps,
» S'écria le héros de ces faits éclatans,
» Dont nul homme jamais n'a transmis la mémoire,
» J'écoute avidement la redoutable histoire;
» Mon esprit, étonné des antiques destins,
» Voyage avec terreur dans ces siècles lointains.
» Oh! que de fois la terre a dû changer de face!
» Quels bouleversemens ont troublé sa surface »!
« — Si tu peux en douter, regarde autour de toi,
» Répondit le géant ». Le Czar, non sans effroi,
Laissant errer son œil à de longues distances,
Crut voir autour de lui les ruines immenses
De plusieurs univers l'un sur l'autre entassés.
Son œil vit des forêts, dont les troncs renversés
Couvroient dix mille arpens sous d'antiques rivages;
D'autres forêts debout; les livides feuillages
Conservoient aux rameaux leurs ornemens flétris;
Des troncs qui, par le fer sillonnés et meurtris,
De la coignée encor portoient les cicatrices;
Des troncs jadis taillés pour de grands édifices,
Des bois brûlans, éteints et noircis par les feux.

Il vit des profondeurs et des antres affreux,
Tout blanchis d'ossemens entassés par collines,
Des dépouilles d'ivoire au fond des vastes mines,
Des amas d'éléphans sous le pôle nourris,

Des corps plus monstrueux, gigantesques débris
D'animaux inconnus, de races éclipsées,
Et du livre du monde à jamais effacées.

Ici, d'un vieil airain usé dans les combats,
Les tronçons avec bruit venoient heurter ses pas;
D'une armure ignorée, il contemploit les formes,
Les larges boucliers et les lances énormes,
Monumens des héros. Ces restes effrsyans
Sembloient lui rappeler des combats de géans.
La rouille dévoroit ces formidables piques,
La roche s'incrustoit dans des casques antiques.
Ailleurs, gissoient au loin des dômes écroulés,
Des images d'airain, des marbres mutilés;
Obélisques, palais, colosses, pyramides,
Brisés, rompus, couchés sous des cendres arides;
Sous le gouffre des mers, des traces de chemins;
Les dieux des nations morts comme les humains;
Des milliers de tombeaux et des urnes funèbres,
Veuves depuis long-temps de morts long-temps célèbres.

Le héros croyoit voir les âges rassemblés;
Il touchoit de la main les siècles reculés,
Premiers enfans du monde, aînés de la nature.
« Grand Dieu! de vastes tours je vois l'architecture;
» Est-ce une illusion qui trompe mes regards »?
C'étoient plusieurs cités ceintes de leurs remparts,
Sous le globe debout restant ensevelies,
Que vingt siècles encor n'avoient pas démolies.
Pierre approche, aperçoit des portiques ouverts,
Des cirques désolés, des théâtres déserts;
L'œil y cherchoit envain leurs pompes disparues.

Un silence effrayant seul habitoit les rues ;
Par tout régnoit la mort et sa lugubre paix.
Il osa pénétrer dans le sein des palais,
Sous les enfoncemens des voûtes solitaires,
Dans les temples, séjour des antiques mystères.
Les dieux étoient encor debout sur leurs autels,
Et près d'eux les foyers pour l'encens des mortels.
Sous des toits plus obscurs, de plus profonds asiles,
Son œil vit des vieillards, des formes immobiles,
De femmes et d'enfans qui sembloient respirer;
Les mères sur leurs fils se penchoient pour pleurer.
Dès long-temps de la vie ils n'avoient plus que l'ombre :
Il crut voir des mortels à l'œil farouche et sombre
C'étoit des criminels, depuis deux mille hivers
Aux murs de leur prison attachés par des fers.
Le Czar, en frémissant, sort de ces lieux terribles,
De ces mornes remparts, peuplés d'ombres visibles,
Où la destruction, qui repose et qui dort,
Semble joindre la vie au calme de la mort.

« O spectacle, dit-il, qu'avec effroi j'admire!
» Roi de ce monde obscur, quel formidable empire!
» Ici tout est ruine; et d'un crêpe obscurcis,
» Chacun sur leur tombeau, les siècles sont assis,
» Animaux, végétaux, et l'homme et ses ouvrages.
» Ici la mer des temps roule tous les naufrages.
» O, de destructions, redoutable trésor »!

— « Ce que tu ne vois pas est plus terrible encor;
» Dit le génie. Ici chaque grain de poussière
» Fût jadis animé. Ces couches de matière,
» Élément insensible et foulé sous tes pas,

» Que ton regard distrait même n'aperçoit pas,
» Ont vécu comme toi, guerriers, monarques, princes,
» Ou peuples habitant d'innombrables provinces.
» Au moment où la vie éclipse son flambeau,
» Chaque homme sur la terre hérite d'un tombeau;
» Mais les débris de l'homme, en ces couches profondes,
» Reposent par climats, par siècles et par mondes.
» Vois comme par la mort chaque rang est pressé!
» Vois-tu ce premier lit sous la terre enfoncé?
» Du premier genre humain, sa poussière est la trace;
» La cendre du second occupe cette place.
» Il périt par les feux, englouti par les eaux,
» L'autre mêle sa poudre à ces lits de roseaux.
» Vois des monceaux épars de royales poussières;
» Là, des peuples pasteurs; là, des races guerrières.
» Dans leur cendre enfermés, vois des peuples savans;
» J'ai vu, même après eux, leurs noms encor vivans,
» Répétés sur la terre au milieu des hommages,
» Se perdre en échos sourds dans le lointain des âges.
» J'ai vu mourir enfin leur immortalité:
» On ne saura jamais s'ils ont jamais été ».

Tout-à-coup le héros entend des cris funèbres,
De longs gémissemens, des fers dans les ténèbres,
Se roulant, se traînant, l'un sur l'autre heurtés.
Le héros tressaillit; de lugubres clartés
Guident ses pas: il marche à ces voix douloureuses;
Il croit voir dans la nuit des ombres malheureuses
Pleurant: elles formoient un innombrable essaim,
Et de longs traits de sang leur sillonnoient le sein.
Il distingue à l'entour des roches éclatantes;

C'étoit des mines d'or, mais de sang dégouttantes.
L'or distilloit le sang, l'or distilloit les pleurs.

« Où suis-je! quel spectacle et quels cris de douleurs!
» J'aperçois sous ce globe un monde de victimes.
» Est-ce ici le Tartare où l'on punit les crimes »?

— « Oui. Tu vois un enfer créé par les humains.
» C'est ici, c'est ici que de barbares mains
» Ont plongé les enfans de la vaste Amérique.
» Deux cents peuples, semés sous le double tropique,
» Sont disparus ici sous les coups des tyrans.
» A des peuples de morts succédoient des mourans;
» L'esclavage y trembloit en servant l'avarice,
» Pour hâter la richesse, on hâtoit le supplice.
» Sur des tas d'ossemens rouloit chaque trésor,
» Les habitans d'un monde ont péri pour de l'or.
» Vois leurs mânes plaintifs. Un jour dans tes contrées,
» Quand l'homme creusera des mines ignorées,
» Ce spectacle sanglant t'avertit d'être humain ».

— « J'en fais, dit le héros, le serment dans ta main ».
Pensif, il parcouroit ces funestes royaumes,
Des mondes expirés contemploit les fantômes,
Voyoit leur ombre immense, agrandie à son œil,
Errer autour de lui, s'enveloppant de deuil.

« Ah! pour les rois, dit-il, que de leçons sublimes!
» Que les trônes sont bas au fond de ces abymes!
» Dans ces gouffres, du moins, tout n'est pas englouti.
» Ces restes apparens de l'homme anéanti,
» Sont la poudre de l'homme, et non pas l'homme même.

» Je le sens dans mon cœur; une force suprême
» M'attache et me rallie à la divinité.
» Les tombeaux vont s'ouvrir sur l'immortalité.
» L'homme meurt, il renaît; il tombe, il se relève;
» Se relève immortel, et son destin s'achève;
» Le ciel est son séjour, son héritage un Dieu.
» Il y dit à la terre un éternel adieu,
» Et voit avec dédain ses cendres disparues,
» S'agiter sous les vents, rouler sous les charrues.
» Ah! puisque les vertus survivent au trépas,
» Mes bienfaits sur la terre imprimeront mes pas.
» Oui, que mon grand dessein dans le nord s'exécute,
» Et que je tombe après d'une éternelle chute.
» J'y consens. — Hâte-toi; le temps vole et s'enfuit,
» L'inexorable temps te presse et te poursuit.
» A peine le soleil aura rempli six lustres,
» Tu viendras te rejoindre à des ombres illustres.
» Je t'attends ». — Le héros s'éveille épouvanté;
Son œil s'ouvre, il revoit le Fort à son côté;
Le Fort, qui veilloit seul au repos de son maître:
« C'est toi, dit-il, c'est toi!...marchons...je crois renaître».
Son front étoit troublé; son regard incertain
Sembloit fuir ou chercher un fantôme lointain.
Avec étonnement il reconnoît la pierre
Et l'antre où le sommeil a fermé sa paupière.
« Sortons, dit-il, quittons ce terrible séjour ».
Il s'avance à grands pas aux lieux d'où naît le jour,
A côté de le Fort, dans un profond silence,
Remonte, et sur la terre impatient s'élance.

FRAGMENS ET VARIANTES

DU POEME

SUR LE CZAR PIERRE Ier.

FRAGMENT DU CHANT DE L'ALLEMAGNE.

Lorsque la main du temps eut arrangé les mondes,
Dans le bassin des mers eut soulevé les ondes,
Que le soleil sortit de son brillant berceau,
Que l'astre de la nuit essaya son flambeau,
Et que de cette terre, encor tendre et fragile,
L'éternel architecte eut arrondi l'argile,
Deux pouvoirs immortels, élancés dans les airs,
Vinrent se disputer ce naissant univers :
L'un, principe du bien, le fait naître et l'inspire ;
Sur le bonheur du monde, il fonda son empire ;
L'autre est le dieu du mal ; il ravage, il détruit ;
Son empire est la mort, son berceau fut la nuit.
C'est lui qui sur les mers fit tonner les tempêtes,
Les volcans sous nos pas, les foudres sur nos têtes ;
Mais c'est lui qui surtout corrompant nos désirs,
Du poison des chagrins infecta nos plaisirs.

Bienfaiteurs tour-à-tour et tyrans de la terre,
Ces deux pouvoirs se font une éternelle guerre.

Tous deux furent connus de l'antique Persan,
Sous le nom d'Oromase et le nom d'Ariman ;
Zoroastre jadis les révéloit aux mages.
L'adorateur d'Isis leur rendit des hommages ;
Le Grec, en méditant aux bords de l'Eurotas,
Crut voir sur l'univers l'empreinte de leurs pas.
Rome tantôt sanglante et tantôt fortunée,
Vit sous ces deux pouvoirs, flotter sa destinée ;
L'un lui donna Néron, l'autre les Antonins.
Leur culte eut des martyrs sous les fiers Constantins.
Mais tout jusqu'aux bourreaux armés pour le détruire,
De ces dieux ennemis, tout attestoit l'empire.
Hélas ! et qui de nous n'a senti leur pouvoir ?
Des vertus vers le crime, et du crime au devoir
Emportés, ramenés par des forces contraires,
Lâches et courageux, humains et sanguinaires,
En respirant la vie, entourés de la mort,
Toujours près du plaisir rencontrant le remord,
Foulés par les tyrans, consolés par les sages,
Nous flottons incertains dans d'éternels orages.
Le crime quelquefois meurt sur les échafauds ;
Plus souvent la vertu tend la gorge aux bourreaux.
Dieu des vertus, ô toi que j'invoque et que j'aime !
Sur mon cœur, sur mes jours, prends un pouvoir suprême ;
Ou, si de ton rival je dois subir la loi,
Si son empire affreux s'étend jusque sur moi,
S'il faut être du mal instrument ou victime,
J'accepte la douleur, épargne-moi le crime !

Dans un de ces soleils, ces globes éclatans
Suspendus loin de nous, dans l'espace flottans,

Dont

Dont l'homme, avec effroi, mesura les distances,
Et qui peuplent de cieux les profondeurs immenses,
Le dieu qui fait le bien a fixé son séjour.
Là, les ombres jamais n'ont obscurci le jour:
Cet astre est son palais, son trône est la lumière;
Et si de l'œil humain, la débile paupière
Pouvoit en soutenir l'éclat étincelant,
Alors ces traits de feu, ce fluide brillant,
Qui, dans notre univers animant la nature,
Semble être, aux yeux mortels, une substance pure;
Ces torrens échappés en faisceaux de rayons,
Ces feux qu'a divisés le prisme des Newtons,
Du trône du soleil, émanés sur la terre,
Seroient un limon vil, une argile grossière.

Près de lui sont rangés tous ses nombreux enfans,
Du dieu qui les créa, ministres bienfaisans.
Par eux, par leurs faveurs, la terre est embellie:
D'abord à ses côtés étincelle la vie;
Debout et l'œil ardent, un flambeau dans la main,
Elle touche l'argile, et l'argile soudain
S'anime en palpitant, se déploye et s'élance.
On voit le mouvement dont l'active puissance
Meut tout, conserve tout, et qui prescrit ses lois
Aux astres, à l'insecte, à l'habitant des bois.
Là, le feu bienfaisant que l'éclat environne,
En pyramide d'or s'élève aux pieds du trône.
Près du feu créateur est la fécondité;
C'est elle dont le vol parcourt l'immensité
Pour imprimer à tout sa gloire souveraine,

Et des êtres vivans, éterniser la chaîne.
Au ravage, à la mort, opposant son bienfait;
Du temps qui détruit tout, par elle tout renaît,
Et son souffle immortel, qui rajeunit le monde,
Perce les tombeaux même et rend la mort féconde.

Ailleurs sont les plaisirs, ces plaisirs innocens,
Trésors de la nature et charmes de nos sens,
Qui suspendent les maux dont notre ame est flétrie,
Et parsèment de fleurs les sentiers de la vie.
Le toucher délicat, les doux frémissemens,
Et vous plaisirs plus purs, plaisirs des sentimens,
Touchante volupté de deux cœurs qui s'unissent,
Qui se cherchent sans cesse, et sans cesse jouissent,
Et joignent, en goûtant la douceur d'estimer,
Le charme des vertus aux charmes de s'aimer.

Plus loin paroît, des arts, le sublime génie;
Sur son front, dans ses yeux où respire la vie,
La flamme en longs replis jaillit de toutes parts;
Sur le vaste univers, il porte ses regards.
Il change, il embellit, il façonne le monde,
Il rend la mer docile et la terre féconde;
La nature étonnée obéit à ses lois;
Sur la tête de l'homme, attentif à sa voix,
Sa main des vérités suspend la chaîne immense.
On voit à ses côtés la pensée en silence,
L'imagination déployant son trésor,
La touchante harmonie avec sa lyre d'or,
Et toi bienfait d'un dieu, toi sagesse immortelle

Que proscrivit Néron, qu'adora Marc-Aurèle,
Odieuse aux tyrans, utile à l'univers,
Tantôt auprès du trône et tantôt dans les fers.

Enfin, plus près du dieu, sous un voile céleste
Se dérobe avec grâce une beauté modeste.
Un charme inexprimable anime tous ses traits;
Le temps qui flétrit tout, ajoute à ses attraits;
Le dieu qui la forma semble lui rendre hommage.
C'est toi, douce vertu, toi son plus bel ouvrage,
Toi qu'on peut méconnoître et qu'on ne peut haïr,
Toi qu'on adore encor quand on peut te trahir.
Près d'elle est la pitié que nos maux attendrissent,
La touchante pitié, que ses pleurs embellissent;
La justice gravant ses décrets sur l'airain,
Et l'immortalité, le front calme et serein,
Souveraine des temps, d'un sceptre d'or armée,
Dans des balances d'or pesant la renommée.

Tels sont les habitans de cet heureux séjour.
C'est-là, c'est au milieu d'une immortelle cour
Qu'aux crimes, aux douleurs, livrant par tout la guerre,
Le dieu protége l'homme et console la terre.
C'est de là qu'il veilloit sur le héros du nord:
Par lui, d'un vaste empire, il veut changer le sort.
Il avoit présidé lui-même à sa naissance,
Il avoit, des périls, préservé son enfance;
Dès qu'il put se connoître, il versa dans son sein
Ce courage profond qui couve un grand dessein,
Et l'amour de la gloire, instinct d'une grande ame,

Et de l'activité, la dévorante flamme,
Un cœur inébranlable, un génie élevé ;
Mais le grand homme encor n'étoit point achevé.
Il falloit à des lois asservir son courage,
Et polir par degrés cette grandeur sauvage.
Le dieu dans ce moment repose ses regards
Sur le génie heureux qui présidoit aux arts,
Et de ce front céleste où la beauté respire :
« O toi, dit-il, appui, charme de mon empire,
» Toi par qui, plus actif, et surtout plus heureux,
» L'homme dompta les mers, apprivoisa les feux,
» Soumit les élémens à sa force puissante ;
» Toi par qui la matière, esclave obéissante,
» Se plie à ses besoins, à ses plaisirs divers,
» Qui fis, par tes bienfaits, le tour de l'univers,
» A qui l'Europe entière aujourd'hui rend hommage ;
» De la Tamise au Tibre et du Rhin jusqu'au Tage,
» Regarde ce héros sorti de ses états ;
» Daigne éclairer son cœur, daigne guider ses pas.
» Enchante sa fierté, par ta douce harmonie,
» Aux joug des vérités, façonne son génie;
» Montre-lui tous ces arts, tous ces fruits des talens,
» Trésors du genre humain amassés par le temps.
» Déploye à ses regards Londres, Paris et Rome,
» Tu formeras un peuple en formant un grand homme.
» Vas, pars : que ce héros marchant sous ton appui,
» Naisse pour l'univers, et l'univers pour lui ».

Il dit, et le dieu vole; un sillon de lumière
Dans les cieux enflammés, a tracé sa carrière.

Déjà près de la terre, il contemple les lieux
Qui furent son séjour dans des temps plus heureux;
Il voit l'antique Egypte et ses savans rivages,
Consacrés par Hermès, visités par les sages,
La Perse où Zoroastre avoit dicté des lois,
L'Inde, séjour fameux des philosophes-rois.
Il détourne les yeux vers cette heureuse Grèce,
Des grâces, des talens, école enchanteresse,
Où le pinceau d'Apelle animoit la beauté,
Où Sapho soupiroit, où Sophocle a chanté.
Le barbare Ottoman, sur cette terre ingrate,
Hélas! foule aujourd'hui la tombe de Socrate;
Ces arts sont éclipsés, ces beaux lieux sont flétris,
Et l'esclavage en pleurs s'endort sur des débris.
A cet aspect le dieu se détourne et soupire;
Il voit enfin l'Europe, il revoit son empire;
Sur les bords du Danube, arrêtant ses regards,
Il abaisse son vol au palais des Césars.

Le Czar, vêtu sans pompe, étendu sans mollesse,
Sembloit du jour trop lent accuser la paresse.
Quelquefois le sommeil lui versoit ses pavots,
Mais son génie ardent veilloit dans le repos;
Sur son front assoupi son ame étoit tracée,
Et méditoit encor quelque grande pensée.
Trois fois le dieu, sur lui, secoua son flambeau;
Trois fois il tressaillit. Un sentiment nouveau,
Soudain de ses succès lui porta les présages.
Il crut voir devant lui tomber d'épais nuages;
A ses yeux étonnés, de moment en moment,

Un immense horizon s'agrandit et s'étend ;
Il voit un nouveau monde, il sent un nouvel être ;
L'aurore cependant commençoit à paroître.
« Viens le Fort, cria-t-il, le jour naît, le temps fuit ;
» Et mon empire immense est encor dans la nuit :
» Viens, que chaque soleil, en portant la lumière,
» Me trouve comme lui, remplissant ma carrière.
» Marchons ». Le Czar s'élance ; avide de savoir,
Il veut tout observer, tout connoître, tout voir.
Son œil a des remparts dessiné la structure ;
Les usages, les lois, les mœurs, l'architecture,
Rien, sous ce nouveau ciel, n'échappe à ses regards.
Il dévore des yeux les merveilles des arts ;
Non ces arts corrupteurs qui s'occupent sans cesse
De créer des besoins à l'oisive richesse ;
Mais ceux qui, des états, sont l'heureux fondement ;
Ceux qu'un peuple grossier cultive obscurément,
Que dédaigne l'orgueil, que les sages honorent,
Eternels bienfaiteurs de ceux qui les ignorent.
Le héros, de son rang, dépose la splendeur,
Et dans les ateliers s'abaisse avec grandeur.
Le dieu qui l'accompagne et qui lui sert de guide,
Invisible à ses yeux, à tous ses pas préside.
Par l'obstacle, jamais son génie arrêté,
N'arrache avec effort la lente vérité ;
En un instant il voit, il observe, il s'éclaire.
Tels ces coursiers divins, célébrés par Homère,
S'élancent, font trois pas, et franchissant les airs,
Frappent, en bondissant, où finit l'univers.
Vers le Fort tout-à-coup le monarque s'avance.

« Le Fort, viens éclairer ma sauvage ignorance;
» Dans ces nombreux travaux, dont mes yeux sont témoins
» Par tout je vois les arts nés des premiers besoins.
» Je vois d'un peuple actif l'industrie exercée;
» Mais ces arts plus brillans, besoins de la pensée,
» Qui polissent les mœurs, qui façonnent les lois,
» Qui jusques sur le trône, apprivoisant les rois,
» Au frein de la sagesse, ont soumis la puissance,
» Mon œil les cherche en vain dans cette ville immense.
» Quoi donc! sur ces travaux le faste des Césars
» Auroit-il dédaigné d'abaisser ses regards »?

« Prince, lui dit le Fort, long-temps la Germanie,
» Au seul art des combats, exerça son génie.
» Ce peuple, en son berceau, fut terrible aux Romains;
» Ce peuple, dans leur sang, trempa souvent ses mains;
» Et du sein des forêts, bravant l'orgueil du Tibre,
» Dans l'univers esclave osa seul être libre,
» Il osa punir Rome et venger l'univers.
» Lorsque du monde entier il eut brisé les fers,
» Vainqueur et conquérant, mais conquérant sauvage,
» Long-temps des arts encore il ignora l'usage.
» La sanglante anarchie, et les droits divisés,
» La foule des tyrans, aux tyrans opposés,
» Le noble usurpateur, brigand dans sa province,
» Avilissant le peuple et combattant le prince,
» Les lois, frein impuissant pour la férocité,
» Les Césars sans pouvoir, l'état sans liberté,
» Le carnage éternel renaissant du carnage,
» Et pour sanctifier le meurtre et le ravage,

» Le sacerdoce altier, abusant de ses droits,
» Du pied des saints autels, luttant contre les rois,
» Tout, pendant neuf cents ans, étouffa les lumières.
» Par tout les arts manquoient aux nations grossières;
» L'homme, dans le malheur forcé de s'aguerrir,
» Ne savoit que chasser, et combattre et mourir.
» Enfin l'excès des maux fit chercher les ressources,
» De tant d'affreux abus, la loi tarit les sources.
» L'intérêt du pouvoir tint lieu d'humanité,
» Et du choc des tyrans sortit la liberté.
» Chez les Germains alors les arts pouvoient renaître;
» Mais un autre fléau, plus terrible peut-être,
» Infectant les esprits de son mortel poison,
» Dans ses progrès encore arrêta la raison:
» De la religion les troubles s'allumèrent;
» Alors, au nom de Dieu, tous les peuples s'armèrent;
» Les prêtres, tour-à-tour, et martyrs et bourreaux,
» L'évangile à la main, marchoient sous des drapeaux,
» Et de meurtres sacrés, ensanglantant la terre,
» Allumoient les bûchers aux flammes de la guerre.
» Prince, cent cinquante ans, ces pieuses fureurs
» Ont fait de ces climats un théâtre d'horreurs.
» Les arts veulent un ciel tranquille et sans nuages;
» Les arts ne pouvoient naître au milieu des orages.
» Cependant même alors quelque foible clarté,
» De la profonde nuit perça l'obscurité.
» On vit de ces mortels, dont les cieux sont avares,
» Utiles inventeurs dans des siècles barbares.
» On vit naître cet art, dont les heureux secrets
» Du genre humain, trop lent, ont hâté les progrès,

» L'art

» L'art qui, multipliant les ouvrages célèbres,
» Par l'empreinte à jamais les dérobe aux ténèbres;
» D'abord d'un art naissant, le grossier inventeur,
» Sur le bois sillonné gravoit avec lenteur;
» Et par l'acier tranchant, la parole tracée,
» Après de longs efforts exprimoit la pensée;
» Bientôt, sans emprunter les secours du burin,
» On peignit tous les sons par un mobile airain.
» Secret ingénieux, art utile à la terre,
» Qui fait aux préjugés une éternelle guerre,
» Par tout donne aux esprits un nouveau mouvement,
» Des antiques erreurs, sape le fondement;
» Distribue en cent lieux les trésors du génie,
» Et fait d'un nouveau jour pâlir la tyrannie.
» D'un Germain ignoré, ce fut l'ouvrage heureux.
» C'est aussi le Germain qui sut créer ces feux,
» Ce salpêtre enflammé, cette fatale poudre,
» Par qui, dans les combats, l'homme imite la foudre,
» Qui changea l'ancien monde, et dompta le nouveau,
» De vingt arts inconnus, cet art fut le berceau.
» C'est ici que Kepler, créant des lois fécondes,
» A ses hardis calculs assujettit les mondes.
» Précurseur d'un grand homme, et digne de ce nom,
» Il fraya dans les cieux la route de Newton.
» Ici de Copernic, la savante industrie,
» Bravant des préjugés l'antique idolâtrie,
» Prouvoit à l'univers que cet astre éclatant
» Qui semble, aux yeux trompés, de l'aurore au couchant,
» Promener chaque jour son errante lumière,
» Et tracer dans l'espace une oblique carrière;

» Immobile, repose au sein des vastes cieux,
» Tandis que cette terre, immobile à nos yeux,
» Roule autour du soleil dans un orbite immense.
» Près du trône des rois placé par sa naissance,
» Alors Tycho-Brahé, loin des rois et des cours,
» Des astres en silence étudioit le cours,
» Et citoyen des cieux, il oublioit la terre.
» Ainsi dans des climats ravagés par la guerre,
» D'un peuple patient, l'instinct laborieux
» A sondé la nature, a mesuré les cieux;
» Mais il a peu connu tous les arts du génie.
» Aujourd'hui même encore, on voit la Germanie
» S'illustrer noblement par de sages travaux,
» Nul peuple, à la lueur des chimiques fourneaux,
» Ne sait mieux découvrir ces sels imperceptibles,
» Des êtres composés, atômes insensibles,
» Epier la nature, et ses premiers ressorts,
» Dans des foyers ardens décomposer les corps:
» Surtout analyser ces minéraux utiles,
» Ces métaux que la flamme a su rendre dociles,
» Qui, durcis par les temps, bouillonnent sur les feux.
» Mais ce que le Germain t'offre de plus fameux,
» Ce sont ses légions, ses nombreuses armées,
» Sous des chefs aguerris à vaincre accoutumées.
» Tu vas connoître ici quel est l'art des combats;
» Art terrible et profond, nouveau pour tes climats.
» Tu verras, par des lois, calculer le carnage;
» Au frein de la tactique asservir le courage;
» Et la valeur prudente, enchaînant le hasard,
» Combattre avec génie, et détruire avec art.

» Ici, surtout, le ciel a conduit un grand homme :
» Fameux chez le Germain, il l'eût été dans Rome.
» Il est digne de toi, digne de t'éclairer,
» En t'instruisant lui-même, il saura s'honorer.
Comme au son de l'airain qui frappe son oreille,
Un coursier vigoureux bondit et se réveille ;
Tel à ces derniers mots le Czar fut animé,
L'éclair étincela dans son œil enflammé.
« Le Fort, guide mes pas. Mon intérêt, ma gloire,
» Mon pays, tout, un jour, m'appelle à la victoire.
» Par tout, par tout la guerre investit mes états,
» Et pour mes grands desseins, je vois de grands combats.
» Le Tartare indomptable assiége la Crimée,
» Contre le Russe altier la Pologne est armée ;
» Sur les bords de l'Euxin, le Turc, en frémissant,
» M'a vu, des murs d'Azof, abattre le croissant ;
» Sa fureur peut encor méditer les ravages :
» La Perse, d'Astracan, menace les rivages ;
» Et le fier Suédois, dans sa haine affermi,
» De mon empire immense, éternel ennemi,
» Ravisseur des états usurpés sur mes pères,
» Du Baltique océan m'a fermé les barrières ;
» Ma main doit les r'ouvrir. Peut-être en ces climats
» Le Moscovite un jour, guidé par les combats,
» Peut jusqu'aux bords du Rhin déployer sa puissance ;
» Son bras peut de l'Europe affermir la balance.
» Viens, cherchons ce guerrier fameux par ses travaux,
» Que j'apprenne de lui les secrets des héros ».

Des rives du Danube, aux rives de la Seine,

La renommée alors vantoit le nom d'Eugène;
Ce guerrier, du Germain, guidant les étendards,
Enchaînoit la victoire au trône des Césars.
Louis, souvent trompé par quarante ans d'ivresse,
Louis avec orgueil dédaigna sa jeunesse,
Il ne crut voir en lui qu'une indiscrète ardeur,
Et d'un héros naissant méconnut la grandeur.
Un sujet dédaigné fut terrible à son maître.
Eugène méconnu devint plus grand peut-être;
Et son roi, sur un trône entouré de débris,
Se repentit quinze ans d'un instant de mépris.

Politique, guerrier, ministre, capitaine,
Les dons les plus heureux s'unissoient dans Eugène;
Terrible dans l'attaque, et ferme à résister,
Sage pour concevoir, prompt pour exécuter.
On admiroit en lui, dans un jour de carnage,
Ce calme redouté, ce tranquille courage,
Ces secrets du génie et ces grands mouvemens,
Cet art qu'ont les héros de saisir les momens,
Ce coup-d'œil étendu qui mesure en silence,
Et va fixer au loin le destin qui balance;
Grand parmi les périls, et grand dans le repos,
Joignant le goût des arts aux talens des héros:
La fortune, à son choix, eût fait de ce grand homme,
Ou Colbert à Paris, ou Scipion dans Rome.

Alors il descendoit des rochers du Piémont
Où d'un double laurier il avoit ceint son front;
Mais jusqu'en ses loisirs redoutables à Versailles,
Tranquille, il méditoit l'art profond des batailles,

Animoit, par sa voix, Londres, Vienne, Turin,
Et du Tage à l'Escaut, des Alpes jusqu'au Rhin,
De vingt peuples ligués maintenant l'harmonie,
Formoit ces vastes plans créés par son génie;
Ces plans qui de l'Europe unissoient les exploits,
Et devoient sur le trône épouvanter deux rois.

Le Czar va le trouver sans cette pompe vaine,
Objet de ses dédains et du mépris d'Eugène;
Il se présente seul, précédé par son nom.
Tel un Scythe peut-être aux champs de Marathon,
Sorti de ses déserts pour contempler la Grèce,
Du chef qui la fit vaincre, admirant la noblesse,
Et son arc à la main, baissoit un front altier;
Ou tel des bords du Gange, un sauvage guerrier,
Dans les plaines d'Arbelle, ou sur des murs en cendre,
Interrogeoit les rois, compagnons d'Alexandre.

Eugène fut surpris; cependant le héros
L'envisage, l'observe et lui parle en ces mots :
« Est-tu l'heureux guerrier qui fit trembler Bizance;
» Ce guerrier qui naquit pour abaisser la France,
» Pour borner ce torrent dans sa course agrandi,
» Pour semer la terreur sur les champs du midi?
» Si tu l'es, à tes pieds je viens te rendre hommage;
» Je le rends au génie, et le dois au courage.
» Le ciel qui t'a formé te fit plus grand que moi;
» Tu naquis un héros, et je ne suis qu'un roi.
» Né monarque, du moins, je veux apprendre à l'être,
» Et je viens en ces lieux interroger mon maître.

» Un roi peut d'un coup-d'œil armer cent mille bras ;
» Le grand homme peut seul les guider aux combats.
» Instruis-moi dans cet art terrible et nécessaire.
» J'ôsai combattre aussi l'orgueilleux janissaire ;
» Mais que fut un triomphe, ouvrage du hasard ?
» J'ai vaincu sans génie et combattu sans art.
» Je veux qu'enfin un jour ma gloire m'appartienne,
» Et cette ame peut-être est digne de la tienne ;
» Donne des défenseurs à mes vastes états,
» Des rivaux à la Suède, un chef à mes soldats :
» Puissai-je dans le nord obtenir quelque gloire !
» Puisse, si mon destin me force à la victoire,
» De Stockolm à Bizance, un jour semant l'effroi,
» Le bruit de mes succès retentir jusqu'à toi » !

— « De si grandes leçons, Prince, reprit Eugène,
» Demanderoient Condé, Luxembourg ou Turenne.
» Pour instruire un grand homme, il faudroit un héros ;
» Tant d'honneur convient mal à mes foibles travaux ;
» Jeune, et presqu'en naissant plein d'une ardeur guerrière,
» J'ai vu tous ces héros au bout de leur carrière ;
» De leurs travaux guerriers j'ai contemplé la fin,
» J'ai touché quelquefois leur triomphante main ;
» Et par eux, aux exploits mon ame accoutumée,
» Osa chercher peut-être un peu de renommée ;
» Mais les suivant de loin dans leur noble sentier,
» Je suis, de leur grand nom, le moins digne héritier.
» La France, dont leur bras fit l'éternelle gloire,
» La France à qui trente ans obéit la victoire,
» Dans sa foiblesse encore à des guerriers fameux,

» Je m'instruisis moi-même en combattant contre eux.
» Si tu portes tes pas au sein de l'Angleterre,
» Là tu verras Curchil, c'est le dieu de la guerre;
» C'est lui qui de l'Europe est l'auguste soutien.
» Son génie éclairé souvent guide le mien.
» Au conseil, au combat, de l'art que je médite,
» Sans cesse, à mes regards, il étend la limite.
» Ma gloire est de le suivre et de le seconder,
» Eugène en l'imitant apprend à commander ».

— « Eugène en s'abaissant devient plus grand encore.
» Mais pourquoi t'abaisser quand l'univers t'honore?
» Ton nom, dit le héros, remplit toutes les cours,
» Je crois ta renommée, et non pas tes discours.
» Le succès ta jugé sur les champs de batailles.
» L'Ottoman dans Bizance, et Louis dans Versailles,
» Depuis que tu combats, d'échus de leur splendeur,
» Par leur abaissement, attestent ta grandeur.
» Connu de l'univers, peux-tu te méconnoître?
» Chez tes peuples polis le grand homme, peut-être,
» De peur d'effaroucher de jaloux courtisans,
» Doit oublier sa gloire et voiler ses talens;
» Il craint d'humilier l'orgueilleuse foiblesse;
» Mais moi qui de vos mœurs connois peu la souplesse,
» Moi nourri, moi formé dans de sauvages lieux,
» Tu peux impunément être grand à mes yeux.
» Mon front ne pâlit point à l'aspect du mérite.
» Instruits-donc un soldat, daigne éclairer un Scythe;
» Et songe, en oubliant tes modestes refus,
» Qu'un grand homme pour moi n'est qu'un ami de plus ».

. . . .

La guerre étoit alors au centre de l'Empire.
Tallard avec Marsin, pour chercher les combats,
Avoient sous leurs drapeaux uni cent mille bras.
Le François, dans l'Autriche, exerçant ses ravages,
Du Danube à grands flots inondoit les rivages.
A la voix des Césars, quittant les bords du Rhin,
Malboroug s'avançoit le tonnerre à la main;
Et cependant Eugène, avec impatience,
Eugène comme lui, la terreur de la France,
Joignant l'aigle d'Autriche aux altiers Léopards,
Couroit de ce grand jour partager les hasards.
C'est-là que le monarque est conduit par Eugène.
En arrivant, il voit dans une immense plaine,
Il voit cent bataillons rangés sous leurs drapeaux;
Une armée en silence attendoit le héros.
Pour le guerrier du nord, ce spectacle a des charmes;
Son œil admire au loin l'éclat brillant des armes,
Les étendarts flottans, la pompe des coursiers,
Le spectacle imposant de cent mille guerriers
Qui, fiers sous leurs drapeaux, dans leur rang immobiles,
Paroissoient à-la-fois menaçans et tranquilles:
De la grandeur des rois, redoutable instrument.
Soudain ces vastes corps sont mis en mouvement;
Ils s'ébranlent, leurs pieds frappent au loin la terre,
Pour offrir au héros l'image de la guerre;
On les voit tour-à-tour s'étendre, se serrer,
Avancer,

Avancer, reculer, s'unir, se séparer ;
Leur fière obéissance, et leur instinct rapide,
Marche, vole, et s'arrête à la voix qui les guide.
Tous n'ont qu'un mouvement, n'ont qu'un ressort commun,
Et cent mille guerriers semblent n'en former qu'un.
De l'acier cependant la lueur effrayante,
Etinceloit au loin sur la plaine ondoyante,
Et l'airain frémissant éclatoit dans les airs.
« Eugène, dit le Czar, ces belliqueux concerts,
» Ce spectacle, ces camps, cette armée invincible,
» Cette majesté fière et cet éclat terrible,
» A mes sens étonnés, impriment le respect,
» Et mon cœur, malgré moi, s'enflamme à cet aspect.
» Génie européen, à qui je rends hommage,
» Ton art, par sa grandeur, ennoblit le carnage ».

Comme il disoit ces mots, aussi prompt que les vents,
Un guerrier tout-à-coup vole à travers les rangs ;
Sous sa main bondissoit un coursier intrépide,
Le monarque sur lui jette un regard avide :
C'étoit Curchil, Curchil fameux par cent combats ;
Son front sembloit porter le destin des états ;
Sur ce front belliqueux, que la gloire environne,
Respiroit la grandeur que la liberté donne.
Tels dans Rome marchoient ces altiers conquérans,
Vainqueurs des nations, ennemis des tyrans ;
Le tonnerre à la main, donnant les diadêmes,
Dans leurs libres foyers, rois du monde et d'eux-mêmes.

« Prince, reçois, dit-il, l'hommage d'un Anglois
» Qui combat, sert les rois, ne les flatte jamais ;

» Si tu n'étois qu'un prince, un despote ordinaire,
» Des humains avilis, oppresseur arbitraire,
» Dans le fond d'un sérail, tyran voluptueux,
» D'un vain faste au-dehors importunant nos yeux,
» Quand tu réunirois, dans ta vaste puissance,
» Au trône de Moscou, le trône de Bizance,
» Ton sceptre et tes grandeurs ne m'éblouiroient pas;
» Mais, pour mieux gouverner, tu quittes tes états;
» Tu veux sur tes sujets régner par ton génie,
» Monarque et tout-puissant, tu hais la tyrannie.
» Je vois le despotisme, en tes heureuses mains,
» Étonné de servir au bonheur des humains,
» Soi-même se bornant par d'utiles entraves,
» A la dignité d'homme élever tes esclaves;
» Voilà pour moi ta gloire, et ton titre et ton rang.
» Le hasard te fit roi, tes vertus t'ont fait grand.
» Du nom de souverain, que l'univers te nomme,
» Je te respecte plus, je t'appelle un grand homme.
» On dit que, dans ces camps, tu viens voir de plus près,
» De l'art européen, les terribles secrets;
» Ton génie a des droits à l'art de la victoire.
» Eugène et Malboroug vont disputer la gloire
» De combattre et de vaincre aux regards d'un héros ».

Ainsi parla Curchil. En achevant ces mots,
Sa triomphante main toucha la main d'Eugène :
Tel autrefois Condé sut honorer Turenne;
Tels ils offroient tous deux, combattans sous Louis,
Deux rivaux sans foiblesse, et deux héros unis.
Précédé par sa gloire et par sa renommée,

Le monarque du nord a parcouru l'armée,
Chefs, officiers, soldats, sur lui de toutes parts
Viennent avidement confondre leurs regards.
Avec respect, de loin, la foule l'environne;
L'un cherche sur son front la majesté du trône,
L'autre admire ses traits, sa belliqueuse ardeur,
Et, d'un œil étonné, mesure sa grandeur.
Tel dans les temps sacrés des fabuleux mensonges,
Dans ces temps que la Grèce embellit de ses songes,
Le Thrace belliqueux au milieu des hasards,
Sur les bords du Strymon, croyoit voir le dieu Mars;
Son regard, d'un coup-d'œil, embrassoit une armée;
L'éclair étinceloit sur sa lance enflammée;
Son casque d'or au loin répandoit la terreur;
Sa présence inspiroit une divine horreur.
Les combattans surpris l'adoroient en silence,
Et l'œil étoit frappé de sa hauteur immense.
Tel le Czar paroissoit à l'œil intimidé.

De l'aigle des Césars, le héros précédé,
Du camp autrichien a franchi la barrière;
Il contemple, il parcourt cette cité guerrière,
Séjour tumultueux d'un peuple de soldats,
Où cent mille habitans veillent pour les combats.
Là repose la paix au milieu des alarmes,
Et la sévère loi sait commander aux armes;
Là, non loin des débris, du ravage et des morts,
La tranquille abondance épanche ses trésors.
Eugène et Malboroug, tour-à-tour le conduisent
Sur les lieux; à l'envi tour-à-tour ils l'instruisent.

Dans ces grands entretiens, écoles des héros,
Ils forment un grand homme à d'illustres travaux;
Tantôt il apprend d'eux par quelle expérience,
L'art peut d'un vaste camp assurer la défense,
Soit que des bois touffus ombragent ses contours,
Qu'un fleuve en serpentant s'embrasse dans son cours,
Qu'une cité voisine en protége l'enceinte;
Soit que pour écarter le danger et la crainte,
Des côteaux ou des monts, par un heureux hasard,
De leurs flancs escarpés, présentent le rempart.
Souvent les deux héros, dans de savantes veilles,
D'un art plus grand encor, déployant les merveilles,
Expliquent à ses yeux par quels secrets ressorts,
D'un puissant ennemi, l'art trompe les efforts;
L'art de veiller toujours sans se laisser surprendre;
L'art d'agir, de marcher, d'attaquer, de défendre;
Quelquefois l'art profond d'éviter ces combats,
Ces chocs dont la secousse ébranle les états,
De savoir, s'il le faut, se priver de sa gloire,
Et de laisser mûrir l'instant de la victoire.
Ils lui montroient surtout que l'art industrieux,
Au fer des combattans, joint la force des lieux;
Que l'art peut asservir un terrain indocile:
Tout est pour le grand homme un instrument utile.
Les élémens, les lieux, tout sert à ses exploits,
La nature muette obéit à ses lois,
Garant de ses succès veille pour sa défense,
Et souvent avec lui combat d'intelligence.

. . . .

Cependant approchoit le moment du carnage;
Du Danube troublé, côtoyant le rivage,
François, Autrichiens, Anglois et Bavarois,
Dans les plaines d'Hochstet, descendent à-la-fois.
Eugène et Malboroug, dans ces plaines sanglantes,
Viennent pour assurer de leurs mains triomphantes,
A leur camp affamé, le tribut des moissons.
L'orgueilleux Bavarois vient venger ses affronts.
Le François enflammé par quarante ans de gloire,
Croit encor que son nom commande à la victoire;
Et tout prêt, du combat a tenter les hasards,
Se souvient qu'en ces lieux il vainquit sous Villars.
Ainsi, sous quatre chefs s'avancent quatre armées.
Leur marche trouble au loin vingt villes alarmées,
Les champs de toutes parts sont couverts de drapeaux,
Le Danube guerrier du fond de ses roseaux,
Entend les bataillons retentir sur sa rive :
A ces grands mouvemens l'Europe est attentive,
Et les Césars tremblans, de leur sort incertains,
Attendent le vainqueur marqué par les destins.
Enfin, le lieu, le jour, l'heure est déterminée,
Et le ciel amena la fatale journée.
« Tout est prêt, dit Eugène, et demain dans Hochstet
» Le fer décidera de ce grand intérêt.
» Czar, sur ces mêmes lieux, dans la plaine où nous sommes,
» Cent mille hommes demain heurteront cent mille hommes.
Le héros tresaillit. Les chefs en même-temps
Disposent à ses yeux du sort des combattans;
Dans une redoutable et sublime harmonie,
Il voit ces deux guerriers unissant leur génie,

D'une commune voix tracer pour le soldat,
Tout le plan du carnage et l'ordre du combat.
Tel qu'un homme au sommet d'une haute montagne,
D'où l'œil domine au loin les mers et la campagne,
Découvrant tout-à-coup un spectacle imprévu,
Aperçoit l'océan qu'il n'avoit jamais vu,
Immobile, étonné, son œil errant embrasse
Cet abyme des mers, cet effroyable espace,
Ces flots tumultueux roulans avec grandeur,
Et du vaste horizon l'immense profondeur;
Ce spectacle à-la-fois lui plaît et l'épouvante:
C'est alors qu'il admire et l'audace savante
Et l'art de ces mortels qui, portés sur les eaux,
Ont su, par leur génie, apprivoiser les flots,
Et dompter l'océan qui gronde et qui s'irrite;
Tel auprès des deux chefs le héros Moscovite
Contemple avidement ces apprêts des combats,
Ces profondeurs d'un art qu'il ne connoissoit pas;
Tel en voyant par eux les batailles tracées,
Il suit leurs grands desseins et leurs vastes pensées.
Le Czar voyoit Eugène et le vainqueur du Rhin
Interroger les lieux, mesurer le terrain,
De tous les mouvemens assurer l'harmonie,
Enchaîner les hasards à force de génie;
Selon les temps, les lieux, distribuer les corps,
Combiner à-la-fois d'innombrables ressorts,
Et d'un danger prévu tirant un avantage,
A de hardis calculs soumettre le carnage.

Dans les camps opposés, Marsin avec Tallard

Montroient la même audace et non pas le même art,
Et tout deux de concert méditoient la victoire;
Marsin, qui sut long-temps obéir avec gloire,
Qui servit les héros, qui sut les seconder,
Mais qui dans ce grand jour s'essaye à commander;
Tallard énorgueilli d'avoir aux champs de Spire,
De ses brillans succès épouvanté l'Empire,
Ardent, impétueux, respirant la grandeur;
Mais il manquoit un frein à sa bouillante ardeur.

Tout étoit préparé. La nuit sur ce rivage
Vint encor quelque temps différer le carnage;
La nuit enveloppa ces apprêts menaçans,
Et de son ombre immense obscurcit les deux camps.
Les malheureux mortels oubliant leurs alarmes,
D'un repos passager, goûtent du moins les charmes.
Ces guerriers que la mort doit frapper au réveil,
Pour la dernière fois se livrent au sommeil;
Tout repose, tout dort. Le Czar seul sous sa tente
A peine à contenir son ame impatiente.
La nuit sur tous les yeux verse enfin ses pavots.
Prêt à voir ces combats, ces luttes des héros,
Ce choc des nations, il s'agite, il s'enflamme;
Tous ces grands intérêts ont passé dans son ame.
Mais la nuit dans les cieux précipite son tour,
Le Danube a rougi des premiers feux du jour.
L'heure approche; le Czar a volé vers Eugène;
Il mesure avec lui cette fatale plaine.
Maître de son esprit et maître de ses sens,
Eugène commençoit ces vastes mouvemens.

Curchil le secondoit. L'Autriche et l'Angleterre,
De leurs fiers bataillons, déjà couvrent la terre.
Des deux camps opposés s'avancent à-la-fois,
L'impétueux François et l'altier Bavarois.
Déjà les quatre chefs rangent les quatre armées.
Des vallons d'alentour, les nymphes alarmées,
A pas précipités ont fui ce lieu sanglant.
L'air réfléchit au loin l'acier éteincelant;
Les champs sont embrâsés : par tout s'offre à la vue,
De fers, de bataillons, une immense étendue.
Le soldat immobile et non pas sans terreur,
S'étonne d'éprouver une secrète horreur;
Et le destin voilé, dans un profond silence,
A, sur les champs d'Hochstet, suspendu la balance.
. . . .

SECOND FRAGMENT.

VARIANTES DU CHANT DE L'ALLEMAGNE.

Lorsque de cette terre encor tendre et fragile
L'éternel artisan eut arrondi l'argile,
Et qu'au sortir des mains qui venoient de l'orner,
Sur ses pôles naissans, elle apprit à tourner,
Deux êtres immortels, élancés sur la terre,
Vinrent au même instant s'y déclarer la guerre.

Tous

Tous deux fiers ennemis et rivaux éternels,
Y règlent tour-à-tour le destin des mortels.

L'un, descendu des cieux, sourit à la nature:
C'est lui qui donne aux fleurs leur brillante parure;
Il fait mûrir les fruits, fait jaunir les moissons,
Verse l'or et l'azur sur le char des saisons;
Il créa le plaisir, les arts, trésors du sage,
Mais la douce vertu fut son plus bel ouvrage.

L'autre préside au mal; il ravage, il détruit.
Son empire est la mort, son berceau fut la nuit.
La crainte en fit un dieu. Chez cent peuples sauvages,
Sous cent noms différens, il reçut des hommages.
Dans tous les grands périls, des mortels révéré,
Plus il fut oppresseur, plus il fut adoré.

Au centre de la terre, et sous des voûtes sombres
Où l'antique nature a relégué les ombres,
Loin de l'éclat des cieux et des rayons du jour,
Ce tyran des mortels à fixé son séjour;
C'est-là qu'il fait à l'homme une éternelle guerre;
Là, pesant des deux mains sur l'axe de la terre,
Il balance à son gré le globe chancelant,
Et fait voler l'effroi sur l'univers tremblant;
Là, germent à sa voix le fer, l'or et les crimes;
Là, sous les pieds de l'homme, il creuse les abymes;
Pour les meurtres secrets, il pétrit les poisons;
Il attise des feux dans d'immenses prisons,
Allume des torrens de bitume et de soufres,
Et sous trente cités, étend de vastes gouffres.

Veut-il dans ses fureurs créer des maux plus grands?
Il s'occupe à former les ames des tyrans;
Il y met la hauteur, la soif du sang, la rage,
Sur tout le vil besoin du plus vil esclavage,
Et l'insolent mépris de l'homme et de ses droits,
Et l'horreur des beaux-arts, des talens et des lois.
Alors, l'humble vertu gémit dans la poussière;
On réprime l'essor de la pensée altière;
Les esprits ont perdu leur mâle liberté,
Et le fer des bourreaux combat la vérité.

Le tyran méditoit dans un profond silence:
Tranquille, il jouissoit de sa vaste puissance;
Il contemploit surtout, au nord de l'univers,
Le Russe enseveli dans d'arides déserts,
Héritier des forêts et des mœurs du Tartare,
Stupide avec orgueil, et fier d'être barbare.
Soudain il aperçoit, sur des bords éloignés,
Pierre fixant les yeux des peuples étonnés.
Il entend retentir sous sa main souveraine
La hache qui façonne et qui courbe le chêne.
Les mers vont, sous ses lois, se couvrir de vaisseaux,
Les déserts s'embellir par d'utiles travaux;
De son empire immense, il veut être le père;
Le dieu frémit de honte et rugit de colère;
Il convoque aussitôt ses terribles enfans,
Les fléaux qu'il créa dès le berceau des temps
Pour persécuter l'homme et désoler le monde.
Sa redoutable voix remplit la nuit profonde.
Soudain on voit rouler avec un bruit affreux

Les inondations, les tonnerres, les feux,
Les longs embrâsemens à flammes ondoyantes,
Et des airs agités les tempêtes bruyantes,
La famine, la guerre aux bras ensanglantés,
La mort, sous mille aspects, marchant à leurs côtés;
La vengeance aiguisant ses poignards homicides,
Le faux zèle escorté par les saints parricides,
La haine avec fureur distillant son venin,
Et l'affreux désespoir se déchirant le sein,
Et l'amour teint de sang, et les crimes célèbres
Qui planent par milliers sous ces voûtes funèbres.

Ils environnent tous leur redoutable dieu.
Le monstre étoit assis sur un volcan en feu.
Sa tête antique et fière inspiroit l'épouvante,
Le mal étinceloit dans sa prunelle ardente,
Le mal profondément sillonnoit tous ses traits,
Et se courboit en arc sur ses sourcils épais.
« Ministres de mes lois, soutiens de ma puissance,
» Dit-il, je vous créai pour servir ma vengeance;
» Vous n'avez pas trompé ma jalouse fureur,
» Sur ce globe par vous j'ai répandu l'horreur.
» Par vous, réunissant la douleur et le crime,
» La terre est mon empire, et l'homme est ma victime.
» Par vous boulversant l'air, et la terre et les flots,
» Ma voix, du globe entier, fit un vaste chaos
» Où la mer en cent lieux usurpa les campagnes,
» Où les rochers aigus hérissent les montagnes,
» Où les feux dévorans se mêlent aux frimats,
» Où l'homme épouvanté ne voit en cent climats

» Qu'une nature morte, aride, inanimée,
» Pour lui glacé au nord, au midi consumée.
» Que dis-je! un jour j'espère, au gré de mes souhaits,
» Détruire, anéantir ce globe que je hais.
» Mais que ce temps encore est loin pour ma vengeance!
» Mon rival, cependant, insulte à ma puissance,
» Il oppose sans cesse, en luttant contre moi,
» Les bienfaits au ravage, et l'amour à l'effroi.
» Il a surtout, il a dans sa bonté funeste,
» Créé l'essaim des arts, les arts que je déteste.
» Je les ai poursuivis de climats en climats.
» Déluge, embrâsemens, exils, assassinats,
» Et les feux des bûchers, et les feux de la guerre,
» Et les tyrans sacrés, oppresseurs de la terre,
» J'ai tout armé contre eux; enfin, grâce à vos coups,
» J'ai proscrit en cent lieux ces ennemis jaloux.
» Le Musulman entier les craint et les abhorre;
» Dans ses sables brûlans, l'Afrique les ignore;
» L'orient enchaîné sous les pieds des visirs,
» Languit dans l'ignorance et dort dans les plaisirs.
» Soumis à des tyrans, l'Américain sauvage,
» Pleure encor dans ses bois deux cents ans de carnage;
» Chez lui la foudre et l'or ont affermi le mal,
» Je règne, et règne seul sur l'univers austral;
» De ce monde ignoré, sous des cieux solitaires,
» J'ordonne à l'océan de garder les barrières.
» Les arts après mille ans, sortis de leur tombeau,
» Ont chez l'Européen rallumé leur flambeau;
» Leur éclat me poursuit de Londre au Capitole,
» Mais je règnois, du moins, aux lieux voisins du pôle;

» Là, ce jour abhorré n'étoit point parvenu ;
» Et voici qu'un mortel, un Tartare inconnu,
» Despote bienfaisant dans ses états immenses,
» De ces arts que je hais, veut porter les semences;
» C'en est fait dans le nord, mon empire est détruit,
» Et le jour va percer quinze cents ans de nuit.

» Armez-vous, prévenez ou vengez mon injure;
» Et pour perdre un seul homme, ébranlez la nature.
» Que par tout les périls renaissent sur ses pas,
» Que la contagion dépeuple ses états,
» Que la guerre sanglante y porte les ravages,
» Que les flots débordés inondent ses ouvrages,
» Que la rebellion combatte ses projets,
» Que l'ardent fanatisme enivre ses sujets,
» Que l'amour, s'il se peut, flétrisse son courage,
» Que son cœur soit battu d'un éternel orage,
» Qu'entouré de malheurs, assiégé de forfaits,
» Il trouve son tourment dans ses propres bienfaits ».

Il dit : en longs échos les voûtes retentirent;
A ces affreux accens les monstres répondirent.
Soudain parmi les feux, le bruit et les éclairs,
Leur épais bataillon s'élance dans les airs;
Et loin de l'antre obscur que leur tyran habite,
Sur le globe ébranlé vole et se précipite.

. . . .

TROISIÈME FRAGMENT.

VARIANTES DU CHANT DE L'ANGLETERRE.

Des rives du Texel, le Czar voguoit alors
Vers l'île où la Tamise offre ses heureux bords.
Les cieux étoient sereins, la mer calme et tranquille,
Un vent léger ridoit sa surface mobile.
Le vaisseau secondé de l'art des matelots,
Fendoit paisiblement le vaste azur des flots.
Dans les cieux tout-à-coup le démon des orages,
Paroît, foible d'abord et couvert de nuages;
Bientôt grand et terrible, il s'élève, fend l'air,
Et de son vol immense il ombrage la mer.
Un frémissement sourd l'annonce à la nature;
La rive, en écumant, répète un long murmure.
L'astre du jour se voile et l'ombre s'épaissit.
Il touche d'une main les cieux qu'il obscurcit,
De l'autre boulverse et frappe au loin les ondes.
Les vents sont déchaînés sur leurs voûtes profondes;
L'air retentit au loin d'horribles sifflemens;
La foudre leur répond par ses mugissemens;
Les vagues en fureur bouillonnent et s'agitent;
Sur les flots entassés, les flots se précipitent;

L'océan attiré de ses gouffres profonds,
Gronde, s'élève, tombe, et roule en vastes monts;
Il roule, et de ces mers la masse balancée,
Du midi vers le nord est vingt fois repoussée.
Tout tremble; de Calais la rive au loin gémit;
Pour ses bords ébranlés, la Hollande frémit:
Sur ses rochers émus, l'Anglois qui s'épouvante,
Craint d'être enseveli sous son île tremblante.

Le vaisseau cependant qui porte le héros,
Battu par la tempête, erre à travers les flots.
Dans les vagues plongé, suspendu sur leur cime,
Il va toucher les cieux, il roule sous l'abyme.
Son gouvernail tremblant se rompt, vole en éclats,
Sa voile a disparu, le vent brise ses mâts;
Emporté tour-à-tour, ramené vers la terre,
Il s'éloigne, il revient, cherche et fuit l'Angleterre.

Le dieu de la tempête, au milieu de l'horreur,
Planant sur le navire, augmentoit la terreur.
Ainsi le noir vautour, avec son cri sauvage,
Plane du haut des airs sur un champ de carnage.
Le soldat sur sa tête, avant que d'expirer,
Entend frémir l'oiseau qui le doit dévorer.

Le Czar, parmi les vents, les flots, la nuit obscure,
Dans un silence fier observoit la nature.
« Jamais, dit-il, jamais si terrible ouragan
» N'a, du nord à mes yeux, agité l'océan.
» Faut-il qu'un roi ne puisse, entouré des naufrages,
» Ainsi qu'à ses sujets commander aux orages » ?

— « Un dieu, lui dit le Fort, un dieu veut t'éprouver :
» Plus le péril est grand, plus tu dois le braver.
» Ailleurs tout t'obéit; on tremble à ton passage;
» Mais ta seule grandeur, ici, c'est ton courage ».

— « Va, j'appris à Sardam l'art de dompter les mers,
» Et j'appris en naissant à dompter les revers.
» Je brave la tempête, et j'ose la combattre :
» Et le danger m'irrite, et ne sauroit m'abattre ».
Il commande, sa main règle les mouvemens :
Tantôt avec adresse il élude les vents,
Tantôt par les vents même il résiste à l'orage;
Des ais demi-rompus, on répare l'outrage,
On redresse les mâts, et le bruit des marteaux
Se mêle au bruit des vents, des foudres et des eaux.

Le dieu, plus irrité, frémit : sa main terrible
A poussé le navire avec un bruit horrible;
Le matelot pâlit, le pilote est troublé;
Jusqu'en ses fondemens, l'édifice ébranlé
Heurte contre un écueil, crie, éclate et s'entr'ouvre.
L'art ne peut le sauver : la vague qui le couvre
Pénètre à flots pressés dans ses flancs entr'ouverts.
Soudain un tourbillon le rend aux vastes mers;
A peine il se soutient sur l'onde qu'il divise.
La foudre au même instant retentit et le brise.
C'en est fait; nul espoir ne reste aux malheureux;
Tout surnage. La foule avec des cris affreux
Tombe, lutte un moment, disparoît et s'enfonce.
Sous dés traits effrayans, par tout la mort s'annonce.

Le

Le Czar seul, sans secours, erre de tout côté,
Il surmonte la vague, il en est surmonté;
Sous lui la mer mugit : sur lui la foudre tonne :
La tempête l'assiége et la mort l'environne.
Mais tandis qu'il combat les vagues et la mort,
Aux lueurs de l'éclair, il distingue le Fort,
Le Fort prêt à périr et luttant sur l'abyme.
Il s'écrie, il l'appelle, et sa voix le ranime.
« Attends le Fort, attends, je cours me joindre à toi,
» Le Fort, que je périsse, ou te sauve avec moi ».
Il s'élance, il atteint, et d'une main puissante
Le saisit; l'autre fend la vague frémissante.

Parmi de longs éceuils et sur ces bords déserts,
Un énorme rocher s'avançoit dans les mers.
Les cieux sembloient de loin appuyés sur sa tête.
A ses pieds, en grondant, l'onde écume et s'arrête;
Là, de plus d'un naufrage, antiques monumens,
Flottoient de vieux débris, de pâles ossemens;
Et des ombres, la nuit, errantes sur ces rives,
Sembloient, au bruit des flots, mêler leur voix plaintives.
C'est-là que le héros dirige ses efforts.
Déjà ses bras nerveux l'ont approché des bords,
Mais le dieu menaçant qui fait gronder l'orage,
Plus terrible et plus fier l'attend sur le rivage.
Un trident à la main, debout sur le rocher,
Le dieu de toute part lui défend d'approcher;
Sa voix se fait entendre et se mêle au tonnerre.
Trois fois le Czar s'avance et veut saisir la terre,
Trois fois, d'un bras d'airain, le dieu l'a repoussé :

Le Czar au sein des flots, à demi-renversé,
Se relève et bondit sur la vague écumante.
Il revient, il combat le dieu qui le tourmente;
Il dresse avec vigueur sa tête dans les airs,
Et d'un rapide effort s'élançant hors des mers,
Monte et gravit enfin sur la roche escarpée.
Le monstre frémissant voit sa fureur trompée;
Il fuit; et le héros sur la cime élevé,
Embrasse avec transport l'ami qu'il a sauvé.

QUATRIEME FRAGMENT.

LE héros s'instruisoit à l'école du temps;
Tout-à-coup à son œil, des rayons éclatans
Sur des colonnes d'or, de jaspe et de porphire,
Offrent des noms gravés; il s'empresse à les lire.
C'étoient les noms fameux des mortels créateurs,
Pontifes, citoyens, rois ou législateurs,
Maîtres de leurs égaux par les droits du génie,
Qui, des états naissans, ont réglé l'harmonie.
Semés sur l'univers, dans les siècles épars,
Ici vus d'un coup-d'œil. Là s'offroit aux regards
Zerdust chez les Persans, législateur des mages;
Minos qui, de la Crète, illustrant les rivages,
Vivant créa des lois, mort jugea pour les dieux;
Brama qui, pour l'Indus, fut l'envoyé des cieux;
Fohi qui, des forêts, dans des plaines fécondes,
Rassembla du Chinois les hordes vagabondes,

D'un empire éternel jeta les fondemens;
Hermès au bord du Nil, sur de saints monumens,
Gravant des arts, des lois, les préceptes sublimes,
Et bannissant l'erreur pour mieux bannir les crimes;
Et l'antique Oanès qui vint du sein des mers,
Des champs de Babylone, embellir les déserts;
Manco, qui dans un monde échappé du naufrage,
De l'homme apprivoisa l'enfance encor sauvage;
Triptolème au Pérou, créant pour ces mortels
La navette et le soc, le trône et les autels;
Et Lycurgue et Solon, oracles de la Grèce,
L'un donnant aux esprits une molle souplesse,
Et défendant aux lois d'effaroucher les mœurs,
L'autre faisant chérir d'effrayantes rigueurs,
Formant le citoyen en dénaturant l'homme;
Numa, pour adoucir le fier instinct de Rome,
Divinisant les lois aux yeux des conquérans.
Là près des deux Brutus, destructeurs des tyrans,
Paroissoit ce Nassau, vengeur de sa patrie,
Domptant le fanatisme, et l'or et l'Ibérie;
Là Tell sur ses rochers créant la liberté,
Plaçoit près des héros sa fière obscurité.

Ailleurs s'offroient ces rois, présens encor trop rares,
Qui, mêlant leur splendeur à des siècles barbares,
Des beaux-arts presqu'éteints, mais ranimés par eux,
Ont fait briller au moins quelques rayons douteux,
De la vaste ignorance ont percé les ténèbres;
Plus haut, en rayons d'or, brilloient ces noms célèbres
Réunis par les arts, par le temps divisés,

Que quatre âges fameux ont immortalisés :
Léon, Louis, Auguste et ce jeune Alexandre,
Que les arts couronnoient sur des trônes en cendre,
Dont les arts expioient la coupable grandeur.

Le héros, de ces noms, observoit la splendeur;
Leurs rayons sur sa tête inclinoient leur lumière.
« O guidez-moi, dit-il, dans ma vaste carrière!
» Soutenez, secondez mon généreux effort.
» Echappé des forêts et des antres du nord,
» Un Scythe ose espérer de marcher sur vos traces ».
— « Pour les siècles futurs, il est encor des places,
» Dit le dieu; vois la tienne, et mérite ton rang ».

CINQUIÈME FRAGMENT.

VARIANTES DU CHANT III. DE LA FRANCE.

LE Fort à ses côtés étoit alors présent.
« Qu'ai-je oui? qu'ai je vu? quel spectacle imposant!
» En merveilles des arts, que la France est féconde!
» C'est par les arts que l'homme est le maître du monde.
» Siècle heureux! peuple illustre! ah! les rois en tout temps
» N'ont su que soudoyer de hardis combattans,
» Des corps disciplinés d'assassins mercénaires,
» Du pouvoir qui les paye esclaves sanguinaires,

» Dont la fureur vénale est prête aux attentats,
» Autant qu'aux ennemis, est terrible aux états.
» La France plus heureuse, à ses troupes guerrières
» Joint des corps immortels, héritiers des lumières,
» Des sciences, des arts assidus conquérans.
» Vous combattez heureux, le crime et les tyrans;
» Beaux-arts, que peut sans vous la majesté royale?
» Louis, de tes François, quel immense intervalle
» Au Moscovite errant dans mes grossiers climats »!

— « De ton peuple et de toi, ne désespère pas,
» Dit le Fort; j'attends tout des arts et de toi-même.
» N'as-tu pas dans tes mains une force suprême?
» Ne réunis-tu pas la souveraineté
» Des beaux-arts, du génie et de l'autorité?
» Cette ligue inconnue au vain peuple des princes,
» Ira changer l'esprit de tes vastes provinces,
» Et des vieux préjugés anéantir la voix.
» Songe que ce barbare ignorant et sans lois
» Est plus près des vertus dans sa mâle rudesse,
» Qu'un peuple qui corrompt les arts par la mollesse;
» Qui, trop civilisé, s'énerve de langueur,
» Et des grands crimes même a perdu la vigueur.
» Du barbare, du moins, la sève est plus puissante.
» Une fois averti de sa force naissante,
» Vers un but généreux il s'avance à grands pas.
» On s'élève à la gloire, on n'y remonte pas.
» L'homme dégénéré n'est plus qu'un vil esclave.
» Que dis-je? le Breton, le Germain, le Batave,
» Et ce noble François qui charme tes regards,

» Long-temps, comme ton peuple, ont méconnu les arts.
» Il fallut que le ciel, par des milliers d'années,
» Mûrît avec lenteur leurs grandes destinées,
» Et fécondât pour eux le germe des talens.
» Toi, recueille en un jour les fruits de trois mille ans;
» Et des siècles ingrats, cours réparer l'injure.
» Ainsi, dans ton empire, enchaînant la nature,
» L'hyver durcit neuf mois tes fleuves et tes mers,
» D'immobiles frimats hérisse tes déserts,
» Et dans ce long sommeil de la terre et de l'onde,
» Semble, d'un vaste deuil, envelopper le monde.
» Mais d'un été tardif, à peine ont lui les feux,
» Tout s'éveille, tout vit, l'eau, la terre et les cieux.
» Les fleurs de tes torrens parfument les rivages;
» Le front noir des forêts rit sous les verds ombrages.
» Les cieux sont embrâsés, et la même saison
» Voit semer, voit éclore et jaunir la moisson.
» Sois l'astre heureux de l'homme en tes vastes contrées.
» Va, sous mille ans d'hyver les cieux hiperborées
» Envain ont engourdi tes pâles citoyens;
» Le climat a ses droits, le grand homme a les siens.
» Les arts, les lois, les mœurs naissent de la culture.
» Oppose ton génie aux maux de la nature;
» Et du trop lent destin changeant l'ordre commun,
» Que dix siècles pressés viennent s'unir en un.

TRADUCTION

DE LA SATIRE 10e.

DE JUVÉNAL,

SUR LES VOEUX DES HOMMES.

Des rives de Gadès, aux indiens rivages,
Combien peu de mortels, dignes du nom de sages,
Savent, sans s'égarer dans des jugemens faux,
Distinguer les vrais biens, distinguer les vrais maux?
Qui de nous à propos sait désirer ou craindre?
De ses vœux impuissans, qui n'eut point à se plaindre?
Nos plus sages desseins, nos plus heureux efforts,
Nous coûtent des regrets et souvent des remords.
Des dieux, pour nos désirs, la cruelle indulgence,
Même dans leurs bienfaits, imprima la vengeance;
Et la paix et la guerre ont leurs vœux indiscrets.
Trop souvent l'orateur, en aiguisant ses traits,
Périt assassiné par sa propre éloquence.
Dans ses muscles nerveux l'un mit sa confiance,
Et ses muscles nerveux le livrent à la mort.
Là, le riche égorgé meurt sur son coffre-fort.
Ces colosses pompeux des fortunes romaines,

Cet or amoncelé, ces immenses domaines
Qu'ont légués à leurs fils des aïeux conquérans,
Contre leurs possesseurs, ont armé les tyrans.
C'est alors que Néron ssit inventer des crimes;
Longin, Latéranus deviennent ses victimes.
Le despotisme avare a tendu ses filets;
La mort court investir de superbes palais,
Et ses vastes jardins qu'orna dans sa vieillesse;
De Sénèque enrichi, l'opulente sagesse.
Le pauvre en son grenier ne craint pas le poignard.
Quelques vases d'argent et travaillés sans art,
La nuit dans un voyage accompagnent ta route,
Dès-lors, point de dangers que ta peur ne redoute,
Couteau, glaive, massue, et les roseaux mouvans,
La feuille qui frissonne à l'haleine des vents,
Te font pâlir d'effroi : le pauvre sans bagage
Voit le voleur; il chante et poursuit son voyage.

Le vœu le plus commun, le vœu dont les mortels,
En échos répétés, fatiguent les autels,
C'est l'or; c'est qu'ajoutant richesse sur richesse,
De nos trésors grossis, l'amas renfle sans cesse.
Mais jamais dans l'argile on n'a bu le poison.
Crains-le, lorsqu'un vain luxe égarant ta raison,
Le rubis ornera ta coupe étincelante;
Crains-le, quand d'un vin cher la mousse pétillante,
Ira jaillir pour toi dans l'agate et dans l'or.

Oh! qu'il étoit sensé! que je révère encor
Ce couple philosophe et connu dans la Grèce,

Dont

Dont l'un rioit toujours, l'autre pleuroit sans cesse,
Parmi leurs citoyens, dès qu'ils faisoient un pas.
Mais j'admire ces pleurs qui ne tarissoient pas;
Quelle source féconde y pouvoit donc suffire?
De la sottise humaine, il est plus doux de rire;
De ce rire éternel, Démocrite agité,
Pourtant n'avoit pas vu dans son humble cité
Nos usages, nos mœurs, notre luxe frivole.
Et s'il avoit pu voir aux pieds du Capitole,
Superbe et revêtu des ornemens des dieux,
Un préteur, exhaussé sur un char radieux,
Du cirque, dominer la flottante poussière,
Etaler aux regards, sur son épaule altière,
Les plis majestueux et les riches tableaux
De sa pourpre où l'aiguille imita les pinceaux;
Et pour surcroît de pompe et d'auguste démence,
D'une couronne d'or, porter le cercle immense,
Qui d'un robuste athléte, écraseroit le front;
Mais la loi lui permet un salutaire affront,
Près du triomphateur place un esclave même:
Cet esclave soutient son vaste diadême,
Et de ses bras tendus, l'appuye en gémissant.
Ajoutez, des clairons, le bruit retentissant;
Ajoutez l'aigle d'or sur son sceptre d'ivoire,
La foule des Romains qui, rehaussant sa gloire,
D'un vaste et long cortége énorgueillit ses yeux,
Et roule autour du char ses flots officieux;
Tous, ses tendres amis, tous signalant leur zèle,
Dans l'espoir des deniers que sa bourse recèle.
Mais ta caustique humeur, que rien ne peut lasser,

Sans ces plaisans objets, sut encor s'exercer;
Célèbre Abdéritain, dont l'exquise prudence
Prouve qu'un ciel épais et sa lourde influence,
Et d'un peuple hébêté, la stupide langueur,
Ne peuvent, du génie, émousser la vigueur;
Que même chez des sots, un grand homme peut naître.
Et nos tristes plaisirs, et nos larmes peut-être,
Nos soins, nos passions n'excitoient pas nos ris;
Tandis que pour toi-même, avec un froid mépris,
Tu bravois la fortune et ta burlesque audace,
Souvent d'un doigt moqueur insultoit sa menace.

Ainsi l'homme, des dieux humble et dévot client,
Allume à leurs genoux son cierge suppliant;
Pour des dons superflus et trop long-temps funestes,
Crains de solliciter les puissances célestes.
Vois Séjan, vois la haine attachée aux grandeurs,
D'un abyme, à ses pieds, ouvrir les profondeurs.
Ses titres éclatans renfloient de longues pages;
C'est un arrêt de mort; il tombe, et ses images,
Ces monumens si fiers, avec lui condamnés,
Roulent, par les bourreaux honteusement traînés.
Vois les Romains en foule expier leur bassesse.
Entends-tu retentir la hache vengeresse,
Et les chevaux d'airain mutilés par le fer?
Sous les soufflets bruyans, entends-tu siffler l'air?
La forge, en frémissant, s'allume; le feu brille;
Ce Séjan colossal dans les fourneaux pétille.
Déjà coule à torrens le bronze révéré;
Déjà ce front superbe et d'un peuple adoré,

Ce front qui fut jadis le second de la terre,
Et disputoit l'encens aux maîtres du tonnerre,
Devient vase, trépied, plat, cuvette, bassin.

Va, cours, que des lauriers suspendus par ta main,
De tes toits couronnés embellissent le faîte;
Immole une victime et prépare une fête;
Ce jour, pour les Romains, est un jour fortuné;
Séjan, le fier Séjan au supplice est traîné.
Quel spectacle! on s'étonne, on célèbre sa chute;
Enfin, à ses fureurs, je ne suis plus en butte;
Je ne l'aimai jamais. Quels dédains! quel orgueil!
Comme il laissoit tomber un insolent coup-d'œil:
De quoi l'accuse-t-on? qu'a-t-il osé commettre?
Où sont les délateurs, les témoins? — Une lettre
Des roches de Caprée est venue au sénat.
Sa prolixe longueur est un secret d'état.—
J'entends, et ne veux pas en savoir d'avantage.
— Mais le peuple! Le peuple? il suit l'antique usage.
Quand on est condamné, peut-on être innocent?
Il hait le malheureux, adore le puissant.
Si le sort à Séjan n'eût pas été contraire,
Du lion endormi dans son triste repaire,
Si l'imprudent sommeil avoit été surpris,
Dans ce même moment, tout ce peuple à grands cris,
Salueroit empereur ce Séjan qu'il outrage.
Depuis que le Romain ne vend plus son suffrage,
Il dédaigne les soins et les nobles travaux;
Et celui qui donnoit la pourpre, les faisceaux,
Les légions, le monde à nos braves ancêtres,

Tranquille et prosterné, ne demande à ses maîtres
Que deux choses.—Eh quoi?—Des spectacles, du pain.
On dit que nous verrons périr plus d'un Romain.—
Je le crois; le feu couve, il est prêt à s'étendre;
Brutidius me quitte, et je viens de l'entendre.
D'une demi-pâleur, j'ai vu blanchir son front.
Je crains, dit-il, qu'Ajax ne venge son affront,
Et ne reproche aux Grecs leur amitié tardive;
Hâtons-nous. Le cadavre est encore sur la rive,
Courons, foulons aux pieds l'ennemi des Césars,
Surtout que l'on nous voie; épions les regards.
De peur qu'on ne le nie, et qu'un esclave traître
N'ose, devant le juge et dès ce jour peut-être,
Traîner la hart au col de son maître épouvanté.
Tels étoient les discours de ce peuple agité;
Sa joie et sa terreur murmuroient à voix basse.
Eh bien, Séjan n'est plus; veux-tu prendre sa place?
Veux-tu sous tes lambris voir de nombreux cliens,
Voir rouler à tes pieds des flots de supplians,
Regorger de trésors et dispenser les grâces?
Parmi les courtisans qui rampent sur tes traces,
Nommer l'un magistrat, un autre général;
Passer pour le tuteur l'ami, presque l'égal
Du prince, qui, caché sous ses roches sauvages,
De ses devins tremblans calcule les présages?
Au conseil, au sénat, c'est peu de présider;
Aux fiers Prétoriens tu voudrois commander,
Diriger, de leurs dards, la pointe obéissante.
Que coûte un vœu de plus? Si le sang t'épouvante,
Le verser est un droit qu'on est flatté d'avoir;

Qui ne veut pas tuer, veut encore le pouvoir.
Voilà donc les honneurs entassés sur ta tête.
Encor quelques momens, et ta chute s'apprête.
Tu vas, tu vas payer sous la main des bourreaux,
L'excès de ton bonheur par l'excès de tes maux.
Ah ! loin, loin de briguer un éclat si funeste,
Sois plutôt, sois Édile à Gabie, à Preneste.
Magistrat ignoré sous ton grossier manteau;
Pour signaler tes droits, juge si le boisseau,
Aux règles du tarif, est conforme ou rebelle;
Brise de plein pouvoir la mesure infidelle.
Séjan contre lui-même a donc formé des vœux.
Sa main ambitieuse, en étages nombreux,
D'une tour menaçante exhaussoit l'édifice
Pour tomber de plus haut; et de ce précipice,
Par sa chute éclatante, épouvanter les yeux.

Et Crassus et Pompée, et ce chef plus grand qu'eux,
Qui, frappant les Romains du fouet de sa fortune,
Sut courber à son char leur hauteur importune;
Qui les perdit tous trois? L'orgueil du premier rang,
Leur grandeur achetée à prix d'or et de sang,
Et la rigueur des dieux exauçant leur prière.
Peu de tyrans en paix ont fini leur carrière,
Et marqués du poignard qui leur perça les flancs;
Pluton les voit chez lui descendre tous sanglans.

Déesse des beaux arts, et de Rome et d'Athènes,
Au rang des Cicérons, au rang des Démosthènes,
Daigne placer mon nom, dit tout jeune écolier

Qui par des vœux naissans commence à supplier
La Minerve d'argile, hochet de son enfance;
Qui va chez un rhéteur acheter l'éloquence,
Et qu'un esclave enfant, né sous le même toit,
Suit, modeste gardien d'un porte-feuille étroit.
Mais ces deux orateurs, qui n'en connoît l'histoire!
Tous deux ils ont péri victimes de leur gloire;
C'est leur vaste éloquence épandue à grands flots,
Leur génie immortel qui creusa leurs tombeaux.
Sur la tribune en deuil le génie a, dans Rome,
Mis la tête sanglante et la main d'un grand homme.
Jamais mince avocat n'eut un si triste honneur.
Oh! que n'a-t-il toujours chanté pour son bonheur:

O Rome fortunée,
Sous mon consulat née;

Ce ton qui des tyrans trouble peu les desseins,
Put armer les rieurs et non les assassins.
Oui, j'aime mieux ses vers et sa muse innocente,
Que cette philippique altière et menaçante,
Où d'un style vengeur son génie irrité,
Court dénoncer Antoine à la postérité.
Même sort t'attendoit éloquent Démosthènes,
Quand du peuple assemblé ta voix guidoit les rênes!
Et que pour ranimer son courage expirant,
Ton style impétueux rouloit à longs torrens.
Infortuné! quel astre éclaira ta naissance!
Qu'avoit-tu fait aux dieux, pour que dans ton enfance
Ton père, tout noirci du feu de ses métaux,
A ta débile main fit laisser les marteaux,

Le charbon enfumé, la tenaille mordante,
Et l'enclume où du fer brilloit la masse ardente,
Pour aller d'un rhéteur entendre les leçons?
Un autre, de lauriers, veut cueillir des moissons.
Un chêne revêtu de dépouilles guerrières,
Les cuirasses, les dards, les lances meurtrières,
Et les casques brisés suspendus aux rameaux,
Et les fleuves captifs sur leur urne troublée,
Et des vaincus en pleurs l'image désolée,
Voilà pour les mortels le suprême bonheur;
Grec, Romain, étranger, aspire à cet honneur!
Pour lui l'on brave tout, les travaux, la mort même;
Ce n'est pas la vertu, c'est la gloire qu'on aime;
Otez la récompense, et la vertu n'est rien;
Que de crimes commis pour ce fragile bien!
Cette gloire, un vain nom, attachés à la pierre
Qui couvre de la cendre et garde une poussière!
Encore ces titres vains seront-ils effacés,
Et pour faire éclater les marbres dispersés,
Que faut-il? d'un figuier les rampantes racines.
Les tombeaux sont mortels, tout meurt jusqu'aux ruines.

Approche, et descendons dans ces vieux monumens.
Mon œil cherche Annibal. Eh quoi! ces ossemens,
Cette poudre, c'est lui! que sa cendre est légère!
Jadis il fut trop grand pour que l'Afrique entière
Le contînt. Il s'élance hors de ses régions.
A des peuples noircis par de brûlans rayons,
Sa soif de conquérir ajoute encore l'Ibère,
Des monts Pyrénéens il franchit la barrière;

Les Alpes ont paru ; leurs sommets hérissés
N'offrent que précipice et des remparts glacés.
Les frimats sont foulés sous sa marche rapide,
Les rochers sont dissous par un mordant acide.
Aux champs Ausoniens le voilà descendu :
Il y règne ; c'est peu. Vers le Tibre éperdu
Il court. Je n'ai rien fait, dit-il, si mes cohortes,
Rome, la hache en main, ne vont briser tes portes ;
Je veux au Capitole arborer mes drapeaux ;
Artiste, prends la toile et saisis tes pinceaux ;
A travers des débris ensevelis sous l'herbe,
Peins-nous, privé d'un œil, cet Africain superbe,
Pressant les flancs tardifs d'un énorme éléphant.
Mais ô gloire ! ô foiblesse ! il étoit triomphant ;
Il est vaincu, chassé de royaume en royaume ;
Il fuit, et d'un grand nom promenant le fantôme,
D'un roi de Bithinie il va grossir la cour,
Et veillant à sa porte, attendre qu'il soit jour ;
L'effroi de l'univers implore une audience.
D'un beau trépas, du moins, s'il avoit l'espérance !
Celui qui fit pâlir cent peuples alarmés,
Tombe-t-il sous l'effort des bataillons armés ?
Est-ce le fer, le feu qui termine sa vie ?
Il ébranla l'Europe, et l'Afrique et l'Asie ;
Un anneau met un terme à de si grands destins !
Anneau vengeur de Canne et vengeur des Latins ;
Il expie en un jour le sang de vingt années.
Va donc, cours, et franchis les Alpes étonnées
Pour charmer des enfans et d'apprentifs rhéteurs,
Sur tes exploits usés, bruyans déclamateurs.

Et

Et ce jeune insensé, conquérant de la terre,
Sur les rochers aigus d'une île solitaire,
Comme si par le sort il étoit confiné,
Dans les bornes du monde il est emprisonné;
Pleurant d'être arrêté dans sa course infinie,
Cet étroit univers fatigue son génie.
Babylone l'attend. Là, malgré son orgueil,
Il tiendra tout entier sous les ais d'un cercueil.
Homme! tu veux en vain agrandir ta nature!
Mets tes pieds dans la tombe, et connois ta mesure.
D'innombrables vaisseaux formant un vaste pont,
Jadis ont vu des chars rouler sur l'Hellespont.
La rame a de l'Athos sillonné les montagnes;
Un dîner des Persans affamoit les campagnes:
Dans leurs lits étonnés les fleuves tarissoient,
Sous la grêle des dards les cieux s'obscurcissoient;
Mensonges éloquens qu'a débités la Grèce,
Et que chantoit Sostrate en sa pompeuse ivresse.
Mais ce roi qui se crut le maître des destins,
Qui fit, d'un fouet vengeur, battre les vents mutins,
Dans les prisons d'Éole exempts d'un tel supplice,
Qui, des flots peu soumis pour dompter le caprice,
Osa bien enchaîner le souverain des mers;
Heureux encore ce dieu de n'avoir que des fers!
Et quel fut le retour de l'insensé monarque?
De ses mille vaisseaux, il lui reste une barque;
Seul, il fait voir sa honte à l'océan surpris,
Et sur les flots sanglans, couverts de ses débris,
Les cadavres pressés retardoient son passage.

De sa vaste grandeur, un jour vit le naufrage.
Ainsi la gloire trompe et punit ses amans.

O! que puisse le ciel m'accorder de vieux ans!
C'est ton vœu, c'est surtout la prière secrète
Que, pâle et dans un lit, ta foiblesse répète;
Mais quoi! pour les mortels à vieillir condamnés,
Quelle foule de maux l'un à l'autre enchaînés!
Des traits défigurés, vois d'abord le ravage,
En un masque hideux, vois changer ton visage,
Et sa jaune pâleur, et ses sillons flottans,
Tels, des bois africains difformes habitans,
Ces animaux, de l'homme image avilissante,
Creusent à longs replis leur laideur grimsçante.
Au printemps de nos jours tout diffère entre nous,
L'un a plus de vigueur, l'autre des traits plus doux;
Ceux-ci plus de beauté: les vieillards se ressemblent,
Une voix qui s'éteint sur des lèvres qui tremblent,
Le poids qui courbe un corps jadis souple et nerveux,
Le déshonneur d'un front dépouillé de cheveux,
Et des pieds chancelans, et des bras sans défense,
Le dégoûtant aspect de sa nouvelle enfance;
Pour briser l'aliment qu'il broye avec effort,
Sa bouche désarmée a perdu son ressort.
Malheureux! mais du moins a-t-il quelqu'un qui l'aime?
Non...; à charge à ses fils, à sa femme, à lui-même,
Tout, jusqu'au vil flatteur qui croit en hériter,
Vaincu par les dégoûts, est prêt à déserter.
Que de pertes encore! en lui tout se dégrade.
Les mets ne flattent plus son appétit malade,

Et d'un jus pétillant, dans sa coupe versé,
La sève se dérobe à son goût émoussé.
Dès long-temps plus d'amour ; vaine ombre qui respire,
Peut-il des voluptés connoître encore l'empire ?
La main froide du temps flétrit ses sens glacés.
En vain pour rajeunir des organes lassés,
Le ciel épuiseroit les charmes de Pandore ;
Le vieux Titon languit dans les bras de l'Aurore ;
C'est Tantal, altéré sur le bord des plaisirs,
Qui, pour dernier tourment, conserve des désirs.
Charmes des doux concerts ! touchante mélodie !
Pour lui vous n'êtes plus ; à sa fibre engourdie
Vous portez un bruit sourd et des sons expirans.
Dans les jeux du théâtre, assis aux premiers rangs,
Qu'importe à son plaisir, il peut entendre à peine
Le belliqueux airain qui frémit sur la scène.
Du valet qui le sert, veut-il savoir un nom,
Savoir l'heure du jour ? il faut que chaque son
Aille, de cris aigus, ébranler son oreille ;
Ce qui nous assourdit, à peine le réveille.
La fièvre seule, hélas ! de ses poisons brûlans,
Réchauffe un sang glacé qui circule à pas lents.
Je vois fondre sur lui l'essaim des maladies ;
Qui pourroit les compter ? plutôt mes mains hardies
Calculeroient combien de maris sont trompés,
De testamens surpris et de biens usurpés,
De trésors engloutis par des phrinés habiles ;
Combien l'adroit Hirrus a fraudé de pupilles,
De combien de trépas le docteur Thémisson,
Dans le cours d'un automne enrichissoit Pluton ;

Que de fois, en un jour, Damon vendit sa femme;
Ou combien Amillus, dans son école infâme,
Du vice, à la jeunesse, a donné des leçons;
Je compterois plutôt tes parcs et tes maisons,
Toi, dont ma main jadis paya la main agile,
Quand la noire épaisseur de ma barbe indocile,
De ton rasoir tranchant faisoit frémir l'acier,
L'un est perclus d'un bras, l'autre du corps entier;
L'un traîne le fardeau d'une jambe débile,
L'autre accuse des reins la roideur immobile;
Et l'aveugle, attaché sur son morne fauteuil,
Hélas! il porte envie à qui n'a plus qu'un œil.
L'autre avec des doigts morts, sur sa lèvre flétrie,
Ne peut porter le pain nécessaire à sa vie;
Son œil, de la pitié sollicite les soins,
Et sa bouche béante annonce ses besoins.
Ainsi, foible et tremblant (image trop fidelle!)
Le fruit à peine éclos de la jeune hirondelle,
Ouvre un bec affamé; la mère, encore à jeun,
Calme du tendre oiseau l'appétit importun.
Il est, il est des maux plus à plaindre peut-être,
Sa raison s'obscurcit; il ne peut reconnoître
Ses esclaves; le nom, les traits de ses amis,
Ceux même qu'à sa table il vit hier admis;
Méconnoît ses enfans, dont les douces caresses,
Dans des jours plus heureux, réveilloient ses tendresses.
Un testament cruel leur ravit tous leurs droits;
Laïs est l'héritier dont un père a fait choix,
Laïs qui, dans un lieu d'opprobre et de scandale,
Dix ans offrit sa honte et sa beauté vénale;

Circé trop dangereuse ! il a bu son poison ;
Mais je veux que le temps respecte sa raison,
Qu'il n'ait point le malheur de survivre à lui-même ;
Il faut voir le bûcher d'une épouse qu'on aime,
Il faut, environné des lugubres flambeaux,
Escorter ses enfans au séjour des tombeaux,
Voir périr ses amis, voir expirer ses frères,
Voir ses sœurs remplissant les urnes funéraires.
Sans cesse à ses côtés frappant de nouveaux coups,
La mort par un trépas les renouvelle tous.
Ah ! l'homme est trop puni de sa longue carrière !
Errant sur les débris de sa famille entière,
Il promène ses pleurs de cercueil en cercueil,
Sèche dans l'amertume et vieillit sous le deuil.

Peu s'en faut que Nestor, si l'on en croit Homère,
Des longs jours du corbeau n'égalât la chimère :
Il vit autour de lui les races s'écouler,
Sur ses cheveux blanchis, vit les siècles rouler ;
Il sembloit que le temps, à ses ordres docile,
Suspendit et sa faux et son aile immobile.
Sans doute il fut heureux ; mais entendez ses cris
Quand les feux du bûcher vont consumer son fils
Il accuse et le sort et la parque ennemie,
Qui roule à longs fuseaux ses malheurs et sa vie.
Il demande à la Grèce, à ses amis en pleurs,
Pourquoi, jusqu'à ce jour, il vit pour les douleurs ?
Quel crime il a commis pour un si long supplice.
Ainsi le vieux Laërte a pleuré sur Ulysse,
Sa voix redemandoit Ulysse aux vastes mers ;

Et l'époux de Thétis, dans ses palais déserts,
De ses yeux expirans pleura le jeune Achille.

Priam, heureux encore dans sa cité tranquille,
Auroit de son trépas dû rendre grâce aux dieux,
Son ombre avec honneur eût rejoint ses aïeux.
Courbés avec respect, Hector et tous ses frères,
En pompe, auroient porté des dépouilles si chères.
Des Vierges, des Troyens, les gémissantes voix,
L'eussent accompagné vers la tombe des rois.
A leur tête eût paru Polixène et Cassandre,
L'encens religieux eût consolé sa cendre.
Trop heureux que la mort lui donne un successeur,
Avant que de Pâris le vaisseau ravisseur
Rapportât dans son sein Hélène et le carnage!
Il vécut, il vieillit pour voir son héritage,
Troye, et l'Asie en cendre, et ses palais brûlans,
Lui, d'un fer inutile armant ses bras tremblans,
Tombe aux pieds d'un autel; comme le bœuf antique,
Dédaigné par le soc et le timon rustique,
Tend la gorge à son maître; et percé par son bras,
Verse un reste de sang sous des couteaux ingrats.

Du moins Priam mourut; mais Hécube captive
En de longs hurlemens changea sa voix plaintive.
J'omets et Mithridate et le nom de vingt rois,
Et Crésus qu'avertit une éloquente voix,
Pour juger le bonheur d'attendre au dernier âge.
Si Marius connut l'exil et l'esclavage,
Si l'ombre des roseaux cacha ce fier romain,

Si sa main conquérante a mendié du pain,
La cause en est la même; il vécut trop d'années.
Ah! nous envierions tous ses belles destinées;
Et quel bonheur jamais eût égalé le sien,
Si le jour où, sauvé par ce grand citoyen,
Le Tibre énorgueilli contemploit sur sa rive
Des Cimbres, des Teutons, la dépouille captive,
Il eût aux yeux de Rome, encor ceint du laurier,
Exhalé sa grande ame et ce souffle guerrier,
De son char triomphal lorsqu'il voulut descendre?

La fièvre officieuse a daigné te surprendre;
Rends lui grâce, Pompée, et tremble de guérir.
On se dispute, hélas! ce bonheur de mourir;
Par tout fume l'encens, et la terre est sauvée;
Vis pour être vaincu. Victime réservée
Aux affronts de Pharsale, aux poignards d'un enfant,
Le fer abat ce front tant de fois triomphant,
Et d'un tronc sans honneur ta tête est séparée.
De nos grands criminels, cette peine ignorée,
Ne déshonora point le corps de Lentulus;
Le sort te l'épargna, perfide Céthégus!
Et ce Catilina, le flambeau de la guerre,
De son cadavre entier couvrit du moins la terre.

Une mère aperçoit le temple de Vénus;
A Vénus aussitôt, ses désirs ingénus
Demandent la beauté pour sa jeune famille,
Pour son fils à voix base, et plus haut pour sa fille.
Tout son cœur se complait dans ce vœu maternel.

Eh quoi! la blâmez-vous? Au séjour éternel
La beauté de Diane énorgueillit sa mère.
Mais Lucrèce expiant un crime involontaire,
Défend ce vœu fatal, ce vœu pour la beauté;
Mais mourant dans les bras d'un père ensanglanté,
Virginie envia la laideur de Rutile.
Pour elle, de l'honneur, le tombeau fut l'asile.
Malheureux les parens dont le fils, jeune encor,
Obtint de la beauté le dangereux trésor!
Les mœurs et la beauté s'accordent mal ensemble.
Exemples et leçons : en vain tout se ressemble.
Des paternelles mœurs, l'antique majesté,
Lui transmit vainement sa sainte austérité,
L'endurcit aux vertus de nos mâles ancêtres;
La nature puissante, et le premier des maîtres,
En vain a tempéré son innocente ardeur,
Et fait, avec son sang, circuler la pudeur.
Dans nos siècles pervers, est-il permis d'être homme?
Que n'ose point le vice! il osera, dans Rome,
Tenter, la bourse en main, la vertu des parens,
Et dans les bras du père acheter les enfans.
L'or, l'or applanit tout. Jamais le fer impie
Ne priva la laideur des sources de la vie;
Pour plaire à des tyrans dont les desirs honteux,
En mutilant un sexe en déshonoroient deux.
Jamais l'affreux Néron n'a fait ravir de force
Le jeune homme impotent, Thersite à jambe torse,
Où dont la molle épine, inégale en son cours,
Fit égarer la taille en difformes contours.
Admire de ton fils la noblesse et la grâce,

Mais

Mais tremble du danger qui bientôt le menace.
Adultère, bientôt dans la vile cité,
Il arme des maris tout l'essaim irrité,
Que de piéges vengeurs, de filets on va tendre!
Mars, tout dieu qu'il étoit, Mars se laissa surprendre:
Sera-t-il plus heureux? et l'honneur outragé,
L'honneur, plus que les lois, trop souvent s'est vengé;
Là le fer assassin, là des douleurs plus lentes
Prolongent le trépas sous les verges sanglantes;
Et l'art ingénieux créa plus d'un tourment.
Ton bel Endymion sera d'abord amant;
Bientôt on le verra, trafiquant de ses vices,
Des beautés, pour de l'or, assouvir les caprices,
Et pour mieux irriter une lubrique ardeur,
Des chastes vêtemens dédaigner la pudeur,
Proposer le tarif d'un vénal adultère,
Et mettre effrontément sa vigueur à l'enchère.

Mais ton fils unira les mœurs et la beauté.
Qu'à-t-il à craindre? — Tout. L'austère chasteté
Du fier Bellerophon releva le mérite,
Illustre encore le nom du fameux Hippolite.
A quoi leur ont servi leurs stériles vertus?
La fille de Minos, l'épouse de Prétus,
Jurèrent, en tramant une intrigue funeste,
De punir par la mort le refus d'un inceste;
La femme qu'on dédaigne est un tigre en fureur.

Que fera Silius, rival de l'empereur,
Mais rival innocent, coupable involontaire?

Donne-lui, si tu peux, un conseil salutaire :
Messaline t'a vu. Dieux! quel funeste sort!
Ce regard meurtrier le condamne à la mort;
Elle veut l'épouser. Grâces, vertus, jeunesse,
Il a tout, et son sang atteste sa noblesse;
Le ciel, pour son malheur, le combla de ses dons.
On l'entraîne, on l'attend; tout est prêt, les festons
Et le voile sacré. La pourpre impériale
Revêt avec éclat la couche nuptiale.
On doit compter la dot : des témoins signeront.
La victime à l'autel déjà courbe son front.
Surtout point de mystère. Il est indigne d'elle;
Elle veut d'un hymen la pompe solennelle.
Que faire? Il faut choisir; fidelle aux lois, aux mœurs,
Oses-tu refuser? avant la nuit tu meurs;
Accepter? le trépas suspendu sur ta tête
T'accorde un court délai, jusqu'à l'heure où la fête
Et le crime, et l'hymen, d'un peuple entier connus,
Au prince, par degrés, soient enfin parvenus.
Il saura le dernier (l'usage ainsi l'ordonne)
La honte de son lit et la honte du trône.
Toi, si tu mets du prix à vivre un jour de plus,
Suis, pour mourir demain, des ordres absolus;
Mais que ton cœur résiste ou cède à ton amante,
Il faut tendre au bourreau cette tête charmante.

L'homme ne pourra donc jamais former de vœux!
Laisse tes intérêts entre les mains des dieux,
Crois-moi, reposons-nous sur leur bonté suprême;
L'homme est plus cher aux dieux qu'il ne l'est à lui-même.

Nous cherchons ce qui plaît, eux pèsent nos besoins;
Dévoré de désirs, et tourmenté de soins,
Tu voudrois une femme, un fécond hymenée,
Mais le regard des dieux lit dans ta destinée;
Il voit ce que seront ton épouse et tes fils.
Si pourtant, si tu veux dans leur sacré parvis,
Ardent solliciteur d'une grâce nouvelle,
Une offrande à la main aborder leur chapelle,
Demande un esprit sain dans un corps vigoureux,
Une ame à qui la mort soit un bienfait des dieux,
Sachant dompter la crainte et dompter la colère,
Qui ne désire rien, supporte tout, préfère
Les longs travaux d'Hercule et ses âpres combats,
Aux jeux, aux voluptés, aux festins délicats,
Au duvet où les rois endorment leur mollesse.
La route du bonheur, crois-moi, c'est la sagesse.
De ton propre destin, c'est à toi d'ordonner;
Je te montre des biens que tu peux te donner.
Qu'as-tu besoin des dieux si ta raison t'éclaire!
Fortune! des humains, fantôme tutélaire!
Nos vices t'ont placé au rang des immortels;
Que l'homme ait des vertus, tu seras sans autels.

MESSALINE,

TRADUCTION DE JUVÉNAL.

Quand de Claude assoupi, la nuit ferme les yeux,
D'un obscur vêtement, sa femme enveloppée,
Seule avec une esclave, et dans l'ombre échappée,
Préfère à ce palais, tout plein de ses aïeux,
Des plus viles phrynés, le repaire odieux.
Pour y mieux avilir le rang qu'elle profane,
Elle emprunte à dessein un nom de courtisane :
Son nom est Lysisca. Ces excécrables murs,
La lampe suspendue à leurs dômes obscurs,
Des plus affreux plaisirs la trace encor récente,
Rien ne peut réprimer l'ardeur qui la tourmente;
Un lit dur et grossier charme plus ses regards,
Que l'oreiller de pourpre où dorment les Césars.
Tous ceux que, dans cet antre, appelle la nuit sombre,
Son regard les invite, et n'en craint pas le nombre.
Son sein nu, haletant, qu'attache un rézeau d'or,
Les défie et triomphe, et les défie encor.
C'est-là que, dévouée à d'infâmes caresses,
Des muletiers de Rome, épuisant les tendresses,
Noble Britannicus, sur un lit effronté,
Elle étale à leurs yeux les flancs qui t'ont porté !

L'aurore enfin paroît, et sa main adultère,
Des faveurs de la nuit, réclame le salaire.
Elle quitte à regret ces immondes parvis :
Ses sens sont fatigués et non pas assouvis.
Elle rentre au palais, hideuse, échevelée ;
Elle rentre, et l'odeur autour d'elle exhalée,
Va sous le dais sacré du lit des empereurs
Révéler de sa nuit les lubriques fureurs.

ÉPITAPHE DE CHEVERT.

CI GIT
FRANÇOIS DE CHEVERT,
lieutenant-général des armées,
commandeur grand'croix de l'ordre de S. Louis,
chevalier de l'Aigle-Blanc de Pologne,
gouverneur de Givet et de Charlemont,
sans aïeux, sans appui, sans fortune,
il eut un obstacle de plus à combattre, l'envie.
Sa protection fut sa valeur,
et ses actions furent ses titres.
Son avancement ne fut point une faveur,
mais une justice.
Lieutenant-colonnel en 1739
pour plusieurs actions d'éclat qu'il fit dans la guerre
de 1734;
brigadier d'infanterie en 1741,
pour être monté le premier sur les rempartss de Prague ;

maréchal de camp en 1744;
pour avoir forcé le premier les barrières du Piémont;
lieutenant-général en 1748,
pour tous les services rendus à l'état
pendant huit campagnes
en Bohême, en Italie et en Provence.
Distingué en 1757 à la bataille d'Astenbech,
en 1758, à celle de Lutzelberg.
Son amour pour la gloire fut utile;
son ambition fut de servir;
son courage passoit dans toutes les ames.
Il eut la valeur d'un soldat, le talent d'un général,
l'ame d'un chevalier.
Il louoit les autres avec franchise,
se louoit lui-même sans faste,
et put compter dans ses succès plus d'ennemis que de rivaux.
Né en 1695, mort en 1769,
il servit 63 ans.
Le titre de maréchal de France
manqua moins à sa gloire qu'à l'encouragement
de ceux qui le prendront pour modèle.

LA LECTURE DU SALLON.

Vous connoissez l'aréopage
De cet hôtel de Rambouillet,
Où la foule s'émerveilloit
Aux traits de Benserade, aux contes de Ménage,

Aux mots plaisans que travailloit
Ce Voiture fameux, merveille de son âge,
Mais dans le nôtre un peu tombé,
Aux vers même, aux sermons de ce célèbre abbé
Qu'osa siffler Boileau dans son humeur sauvage.
Invité lui-même à son tour,
Corneille y comparut un jour.
Corneille, hélas! n'avoit que du génie;
Ah! pour si bonne compagnie
C'étoit bien peu, convenons-en.
Il avoit fait parler quelques héros de Rome,
Tournoit pas mal un vers, entendoit bien un plan.
En cercle on s'arrangea pour juger le bonhomme.
Comtes, ducs et marquis, et même un chancelier,
Femmes surtout à grand panier,
Deux cordons bleus. Son Polyeucte en poche,
Le front baissé, Corneille approche,
Modestement déroule son papier
Pour rassurer sa tremblante mémoire,
Se sent petit auprès de tant de gloire,
Raffermit son accent et craint de bégayer.
Le voilà donc qui lit à l'auguste auditoire;
Mais sans être aperçu, chaque vers s'écouloit.
Plus d'une marquise bailloit,
Tout bas certain marquis siffloit,
Un des cordons bleus sommeilloit;
Enfin, sous sa grave simarre,
Monsieur le Chancelier ronfloit.
A cet événement bizarre,
La voix du lecteur chanceloit:

Tel accident n'est pas trop rare.
Lecture faite, un silence profond,
Et l'embarras sur chaque front,
La maîtresse qui se réveille,
Avec affable dignité, .
Veut dire un mot d'honnêteté;
C'est l'usage. « Ecoutez, mon cher monsieur Corneille;
» J'ai recueili les voix et l'avis du sallon.
» Vous avez du talent, et le *Cid* a du bon;
» *Horace* même a su nous plaire.
» Nous avons dans son temps goûté le caractère,
» Et d'*Emilie* et de *Cinna*;
» Mais quand votre main dessina
» Ce triste *Polyeucte*, et *Pauline* et *Sévère*,
» Vous vous êtes un peu mépris.
» Tout peut se réparer. Travaillez vos écrits;
» Consultez-nous. Votre muse est féconde;
» Mais pour réussir dans Paris,
» C'est peu de plaire au peuple, il faut plaire au grand monde.
» Les femmes sont surtout le premier tribunal;
» Leur voix, vous l'ignorez, du bon goût est l'arbitre,
» Ecoutez-les, et tout n'ira pas mal.....
» Monsieur l'abbé Cotin, lisez-nous quelque épître,
» Ou quelque joli madrigal ».

A M. SEDAINE.

Tu sus dérober des secrets
A la Fontaine qui t'inspire.
Sur la scène avec toi nous rapprenons à rire :
Sans de grands mots et sans apprêts ;
Chez toi Melpomène soupire
Et rajeunit ses vieux attraits.
La nature seule est ton maître.
Mais peindre tes talens, c'est te peindre à moitié ;
Pour achever de te connoître,
Il faut consulter l'amitié.

A MADAME M***,

En lui renvoyant les volumes du Journal Etranger.
(27 *avril* 1763).

Dans ce journal on a su ramasser
Les fruits divers de cent fameuses plumes.
L'ouvrage est beau ; mais j'y veux renoncer.
Faut-il chercher dans de nombreux volumes
L'art de sentir et celui de penser ?
Auprès de vous j'aime mieux les apprendre ;
Plus sûrement vous aurez ce pouvoir :
Car pour sentir, il ne faut que vous voir ;
Et pour penser, que faut-il ? vous entendre.

A MADEMOISELLE THOMAS,

Pour la Ste.-Anne, jour de sa fête, en 1785. (1)

Pour votre fête acceptez cette rose.
Tout est charmant dans cette aimable fleur,
Tout, son parfum, sa forme, sa couleur,
Même son nom. Modeste et demi-close,
C'est dans nos champs, pour vous qu'elle est éclose.
Simple en vos goûts, comme elle loin du bruit,
Vous vous plairiez à l'ombre d'un bocage:
Le moindre vent, comme elle, vous outrage;
Le moindre choc, comme elle, vous détruit;
Et cependant, presque toujours errante,
D'un frère illustre, accompagnant les pas,
Fatigues, soins, rien ne vous épouvante.
La peine même a pour vous des appas:
Foible roseau, vous résistez sans cesse.
Comme pour lui votre active tendresse
Prévient ses vœux, devine ses désirs!
Depuis trente ans ce sont-là vos plaisirs.

(1) J'ai cru qu'on liroit avec plaisir cette petite pièce qui fut faite peu de temps avant la mort de Thomas. Cet hommage rendu à la tendresse fraternelle, dont mademoiselle Thomas fut un modèle, mérite d'être conservé par la délicatesse des sentimens qui y sont exprimés. (*Note de l'éditeur.*)

Ce plaisir pur, vous n'en avez point d'autre,
Soutient lui seul votre corps délicat:
C'est son bonheur qui fait par tout le vôtre;
C'est sa santé qui fait votre climat.
Le ciel est juste : une amitié si chère,
Tant de vertus méritoient sa faveur,
Et ce ciel juste attache au nom du frère
Le souvenir et le nom de la sœur.

Par DUCIS, *ci-devant de l'Académie françoise et de celle de Lyon.*

Fin du Tome premier.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES DANS CE PREMIER VOLUME.

Épitre dédicatoire, page v
Épitaphe de Thomas, vij
Nécrologie, ix
Notice sur les premières années de la jeunesse de Thomas, et sur ses travaux littéraires pendant qu'il a été membre de l'Université de Paris, xj
Plan du Poëme sur le Czar Pierre Ier., xv
Le Czar Pierre Ier. — Chant de la Hollande, 1
Chant de l'Angleterre, 34
Chant Ier. de la France, 73
Chant II de la France, 103
Chant III de la France, 142
Chant des mines, 191
Fragmens et variantes sur le poëme du Czar Pierre Ier. — Fragment du Chant de l'Allemagne, 231
Second fragment. Variantes du Chant de l'Allemagne, 256
Troisième fragment. Variantes du Chant de l'Angleterre, 262
Quatrième fragment, 266
Cinquième fragment. Variantes du Chant III de la France, 268
Traduction de la satire 10e. de Juvénal, sur les vœux des hommes, 271
Messaline, traduction de Juvénal, 292
Epitaphe de Chevert, 293
La lecture du sallon, 294
A. M. Sedaine, 297
*A Madame M*** en lui envoyant les volumes du Journal étranger*, ibid
A Mademoiselle Thomas, pour le jour de sa fête, 298

Fin de la table du Tome premier.



